LA VIE SPIRITUELLE

Octobre 1961
N° 476

SOMMAIRE

ACTION CATHOLIQUE AUJOURD'HUI?

DIVERSITÉ ET ÉVOLUTION. *Qui pourrait tenter un bilan des efforts de l'Action catholique et des mouvements du laïcat français ?*

Le nombre et la diversité de ces groupements rendent impossible tout bilan : différence d'effectifs et difficultés de connaître le vrai nombre des adhérents. (N'aurait-on pas quelque surprise en publiant le nombre réel des militants de certains grands mouvements ?) Diversité des buts et des méthodes, surtout entre les mouvements apostoliques d'une part et les groupes de foyers d'autre part. Différence dans le rattachement à l'Église : depuis les mouvements directement mandatés par la Hiérarchie jusqu'aux équipes qui n'hésiteront pas à se supprimer plutôt que de sacrifier autonomie et « exemption ». Différence de points d'application apostolique et de milieux, ce qui implique une différence de culture, de mentalité... et de moyens (on rêve parfois d'une péréquation des ressources, quand on voit la réelle pauvreté de certains et l'aisance des autres). Différence dans la formation doctrinale, orientée davantage vers l'apostolat pour certains, avec le danger de pragmatisme, ou davantage pour d'autres, vers le développement de la vie intérieure, avec le danger d'évasion.

C'est bien l'une des principales constatations que l'on puisse faire en face de tous ces mouvements : leur nombre et diversité ainsi que l'évolution très rapide qu'ils ont été amenés à faire dans le passé (depuis les pieuses unions du début du siècle jusqu'au début de l'Action catholique et aux mouvements spécialisés d'aujourd'hui), qui est un gage probable de l'évolution qui les attend encore.

UNE VIE SPIRITUELLE POUR DES LAICS. *Cette « promotion » du laïcat est trop importante pour que nous ne nous demandions pas quelle leçon de vie spirituelle elle comporte. Il est facile de voir quel gain représente pour les chrétiens d'aujourd'hui la redécouverte du sens de la Parole de Dieu et de toute son exigence de conversion; le souci des autres et le réalisme apostolique (on perçoit mieux les conditions sociologiques de la foi et le poids des « mentalités »); l'attention concrète à la vie de l'Église comme à un lieu théologique de la réflexion et de la prière; le souci du discernement entre profane et religieux.*

Que l'on fasse ou non partie de ces mouvements, ils nous obligent, prêtres et laïcs, à nous interroger sur les dimensions de la vie spirituelle telle que nous la vivons aujourd'hui. Cinq têtes de chapitre nous ont paru regrouper au mieux ce qui pouvait être considéré comme acquis, en même temps que les appels toujours présents : Éducation de la foi et problème de la catéchèse des adultes. — Vie de pénitence et d'ascèse et formation à la prière. — Appartenance et dévouement à l'Église. — Ouverture aux autres et attention missionnaire. — Engagement temporel et apostolat.

★

Si la variété des mouvements du laïcat chrétien interdit toute conclusion, on peut s'interroger sur certains souhaits et désirs que se font de façon plus ou moins explicite.

Il est évident qu'on aurait très souvent intérêt à revenir à une meilleure conception de l'homme. On se fabrique parfois une idée assez courte de cette nécessaire incarnation de l'homme, en oubliant qu'il est incarné à double titre : corps et société. Certes, philosophie et théologie sont ici meilleures que celles de 1900, mais ne restent-elles pas, dans bien des cas, insuffisantes ?

Les conséquences de cette insuffisance sont immédiates et graves : il y a va de la formation doctrinale et de l'engagement temporel. On sait les difficultés : l'apostolat devra-t-il se contenter de changer une mentalité ? Dans quelle mesure ce changement implique-t-il une action sur les structures ? Peut-on en rester à la dualité enquête-engagement, social-individuel ? Il sera bien nécessaire un jour de chercher les raisons, pas seulement

historiques, pour lesquelles la conception de l'unité de l'homme a pratiquement échoué dans l'Église. « On sait quels débats graves et difficiles sont engagés dans cette question, une des plus lourdes de conséquences qui se posent aujourd'hui à la conscience chrétienne et peut-être une des moins résolues. » (J. Bonduelle.)

Avec une meilleure philosophie de l'homme, on voudrait que se développe un sens toujours plus réel de l'Église. On peut penser que l'expérience acquise par l'Action catholique au contact du monde la met dans une situation privilégiée aujourd'hui : pour continuer son effort en avant, ne devra-t-elle pas se retourner vers l'Église pour lui demander à elle-même un renouvellement ? Au fond, n'est-ce pas là une des intentions du Concile ?

Ainsi pourrait-on espérer, entre autres, pour certains mouvements, « un sens plus affirmé de leur complémentarité réciproque. Une multitude de chapelles ne fait pas l'Église. Hélas! les mouvements laïcs n'ignorent pas ces désolantes questions de murs mitoyens », ... ainsi qu' « un sens et une exigence plus nets de leur perfectibilité : s'ouvrir implique une lutte continuelle contre l'auto-admiration ».

Non seulement cet attachement à l'Église devrait permettre un respect de la diversité, mais aussi, développer avant tout le véritable souci missionnaire : « ... Les mouvements laïcs sont nés tournés de fait beaucoup moins vers le monde païen à évangéliser que vers le vieux monde chrétien à réévangéliser... Est-il malséant de souhaiter que les mouvements laïcs soient plus explicitement, plus vigoureusement tournés vers le grand large et qu'ils équipent en conséquence leurs militants ? Les chrétiens assoupis y trouveront largement leur compte, car l'Église entière n'est jamais aussi vivante que lorsqu'elle est pleinement en état de mission. » (J.-G. Ranquet.)

Il est réconfortant de constater que, grâce à leurs mouvements, les laïcs de notre temps découvrent chaque jour davantage un style de vie spirituelle qui convient à des laïcs, par une prière et une ascèse non calquées sur celles des moines ou des prêtres. (Par ailleurs, bien des aumôniers pourraient témoigner que le contact des laïcs a favorisé l'approfondissement de leur propre vie intérieure. Le fait que la révision de vie soit adoptée

par des Séminaires ou des Instituts religieux en est un exemple entre autres.)

En vérité, si tout problème d'évangélisation des laïcs pose un problème de vie intérieure pour le prêtre, cela suppose aussi pour tous la patience d'une « éducation » mutuelle et une attention aux questions que pose l'Esprit à travers les appels du monde.

F. BOURDEAU, C. S. S. R. — ACTION CATHOLIQUE ET FORMATION DOCTRINALE 330

C. BOURGIN, O. P. — ASCÈSE ET VIE DE PRIÈRE PERSONNELLE 345

A.-M. HENRY, O. P. — LES MOUVEMENTS DU LAÏCAT ET NOTRE RATTACHEMENT A L'ÉGLISE 363

J.-G. RANQUET, O. P. — LE DEVOIR D'ACCUEIL 374

T. SUAVET, O. P. — ENGAGEMENT TEMPOREL ET APOSTOLAT DU LAÏC 385

J. BONDUELLE, O. P. — SITUATION CRUCIFIÉE DE L'APOSTOLAT DES LAÏCS 395

B.-D. DUPUY, O. P. — RECHERCHES RÉCENTES SUR LE RÔLE DU LAÏCAT DANS L'ÉGLISE. BIBLIOGRAPHIE ORGANISÉE 408

Ph. ROUILLARD, O. S. B. — LE CHRÉTIEN DEVANT LES PSAUMES 421

R. LAURENTIN. — BULLETIN MARIAL 424

ACTION CATHOLIQUE ET FORMATION DOCTRINALE

Avec une insolence tranquille, Henri Marrou écrivait naguère dans un numéro spécial d'*Esprit* à la mémoire d'Emmanuel Mounier :

> Pour ne parler ici que de la formation religieuse de notre ami, je suis très frappé de l'insistance qu'on mettait alors, dans les milieux catholiques, sur la formation doctrinale. Par son âge Mounier a échappé à cette frénésie d'action, de propagande quasi totalitaire qui a caractérisé la période de l' « Action catholique » et de ses « mouvements spécialisés » [en note, pour que l'insolence ne manque pas son but : « Précisons les dates : la J.O.C. française a été établie en 1927, la J.E.C. en 1929. »]. Il faudra un jour décrire les ravages ainsi exercés sur la jeunesse française, et surtout dans le milieu intellectuel. Au temps lointain de notre jeunesse, l'Église de France paraissait s'inquiéter moins de la déchristianisation des masses que de l'apostasie des élites. On trouvait de savants et de saints religieux pour s'occuper de la formation d'un *seul* lycéen ou d'un étudiant, on ne se hâtait pas alors d'en faire aussitôt un « militant », « responsable » de quelque secteur d'apostolat; avant de l'envoyer évangéliser son « milieu », on se préoccupait d'abord de lui éviter le sort d'un Lamennais, d'un Renan, d'un Loisy. Les jeunes chrétiens apprenaient à connaître leur foi; j'en connais qui ont été élevés avec cet étrange produit de la « civilisation du digeste » qu'est le *Catéchisme extrait de la Somme théologique de saint Thomas d'Aquin* par le T. R. P. Pègues, o.p., *cibus solidus*, régime nourrissant mais certes bien austère! Cette formation doctrinale consistait avant tout à bien posséder le contenu du catéchisme; je

ne crois pas que Mounier ait jamais fait, à proprement parler, d'études théologiques techniquement approfondies[1].

Prenant quelque distance vis-à-vis de ce dernier jugement, Candide Moix rappelle comment pendant plusieurs années Mounier a travaillé régulièrement deux après-midi par semaine près du célèbre Monsieur Pouget, et précise : « Sa formation théologique solide, c'est à lui que Mounier la doit[2]. »

Qui ne se réjouirait d'une telle chance pour Mounier ? Mais on est bien tenté d'interroger respectueusement M. Marrou : la J.O.C. et la J.E.C. n'ont-elles vraiment formé personne ? Et combien faudrait-il de P. Pouget pour combien de Mounier ? Qu'un prêtre n'hésite pas à se dévouer pour l'instruction d'un unique auditeur, il n'a pas perdu sa peine, mais aurait-il le droit, s'il peut en former plusieurs, de se réserver pour un seul ? Le Seigneur ne s'est-il pas entouré d'un grand nombre de disciples (Lc 6, 17) ? A-t-il attendu, pour les jeter dans l'action, de leur avoir donné une formation intégrale ? Les apôtres eux-mêmes sont déjà allés en mission (avec succès) que Marc nous dit encore qu'ils n'avaient pas compris grand-chose : « Leur esprit était bouché » (Mc 6, 52, trad. Osty). Jésus ne leur promet-il pas l'Esprit de vérité qui les instruira de tout... plus tard, quand ils seront en état de le porter (Jn 14, 26; 16, 12-13) ? De fait, n'est-ce pas dans et par l'action, témoin Pierre et le cas du centurion Corneille, que l'Esprit leur découvrit peu à peu les profondeurs et les exigences du Royaume ? Les Corinthiens de Paul n'étaient-ils pas « prophètes » de par l'Esprit, — et il les y exhorte (1 Co 14, 31), alors même qu'ils n'avaient point encore reçu de *cibus solidus,* mais seulement le lait de la première sagesse (1 Co 3, 2) ? Enfin, est-ce l'élite seulement que le Seigneur est venu sauver ?

Ceci dit, qui témoigne peut-être d'une pointe d'humeur (mais ne fallait-il pas récuser, avec les accusations caricaturales, les

1. Henri Marrou, « Un homme dans l'Église », *Esprit,* décembre 1950, p. 890.

2. Candide Moix, *La pensée d'Emmanuel Mounier,* 1960, p. 14; cf. *Mounier et sa génération,* pp. 26-27 (note de Mme Mounier).

solutions simplistes ?), nous avouerons sans peine qu'il y a un problème et un *problème croissant de la formation doctrinale* des militants (I). L'Action catholique le sait bien. Elle sait aussi sa vocation privilégiée à cet égard, vu la complémentarité en christianisme, ou, pour mieux dire, la *mutuelle intériorité de la pensée et de la vie* (II). C'est pourquoi elle appelle de ses vœux une expression méthodique du message chrétien qui relie l'action à l'intégralité de la doctrine, une catéchèse assez sûre de la *fécondité de la foi* pour se présenter comme une *illumination de la charité* (III). Ces pages ne prétendent pas résoudre le problème mais contribuer à le poser dans des termes exigeants pour tous [3].

I

NÉCESSITÉ CROISSANTE D'UNE FORMATION DOCTRINALE

Du catéchisme « pour petits gars »...

Il faut l'humour d'un Péguy et son goût du paradoxe pour revendiquer comme source « la plus profonde » de ses *Mystères* son premier catéchisme, « celui qu'il avait reçu le plus jeune, le catéchisme de sa paroisse natale qui était la paroisse Saint-Aignan d'Orléans [4] », et *prétendre s'en tenir là!* « Au fond je ne sais que ce qu'il y avait dans mon catéchisme quand j'étais petit » (c'est très commode pour l'Index, parce que l'Index n'y était pas!); « tout ce que je ne savais pas le matin de ma pre-

3. Cf. R. Macé, « Catéchèse et Action catholique dans la transmission de la foi », *Lumière et vie*, n° 35, 1957, pp. 56 sv.; A. Brien, « Catéchèse et Action catholique », *Cahiers du clergé rural*, avril 1960, pp. 216 sv.; M. Saudreau, « Que fait-on pour la formation doctrinale des adultes » *Catéchèse*, octobre 1960, pp. 75 sv.

4. Ch. Péguy, *Un nouveau théologien, M. Fernand Laudet*, § 92, Bibliothèque la Pléiade, *Œuvres en prose*, 1909-1914, p. 847.

mière communion, je ne le saurai jamais[5] ». Ce n'était pas un catéchisme extrait de la *Somme* par les soins du P. Pègues, oh non! On y trouvait bien « cette sorte de petite histoire sainte de la chrétienté qui accompagnait au catéchisme et suivait l'histoire sainte du peuple d'Israël[6] », on y trouvait bien Jeanne d'Arc! Mais enfin « notre catéchisme était fait pour des petits gars et non pas pour nous autres grands hommes[7] ». Il est vrai que le même Péguy se flatte de n'employer jamais « une expression qui ne soit prise dans le sens le plus rigoureusement et pour ainsi dire le plus techniquement théologique[8] ». Le vicaire de Saint-Aignan devait être bien habile, et le petit Péguy bien attentif!

Au reste, Péguy se trompe lorsqu'il avance (ironiquement) ces équivalences : « Dans la nuit obscure du moyen âge; dans le temps qu'on allait au catéchisme[9] ». En réalité « le catéchisme, que l'on entende par là le petit livret renfermant l'essentiel de la doctrine chrétienne ou l'institution d'Église dans laquelle il est enseigné, a vu le jour au XVI^e^ siècle[10] », précisément au début des temps modernes. Et ce catéchisme s'adressait d'abord *aux adultes* (n'en déplaise à Péguy). Le Concile de Trente prescrivait que « l'explication des Saintes Écritures et de la loi divine » (à quoi le catéchisme fournissait seulement une armature commode) ait lieu pour tous les fidèles « au moins les dimanches et fêtes solennelles, et tous les jours (ou au moins trois fois la semaine) en Avent et en Carême et même en d'autres temps chaque fois que cela paraîtra utile[11] », et ce, en dehors même des offices. Qu'en fut-il ?

5. *Note conjointe sur M. Descartes*, éd. cit., pp. 1483-1484.
6. *Un nouveau théologien...*, § 156, p. 888.
7. *Note conjointe...*, p. 1484.
8. *Un nouveau théologien...*, p. 841.
9. *Ibid.*, § 154, p. 887.
10. René GIRAULT, « Quatre siècles de catéchisme », dans *Transmission de la foi et catéchèse, Lumière et Vie*, décembre 1957, p. 11.
11. Héfélé, t. X, p. 570.

... au « catéchisme des adultes ».

Il est frappant de voir que les *missions paroissiales* qui s'institutionnalisent à cette époque font une place importante, à côté de la grande prédication émouvante, au catéchisme des adultes. Elles s'efforcent de laisser après elles une confrérie de la *Doctrine chrétienne* qui poursuivra cette œuvre. Un historien de la Mission estime que « pendant de longues années, la propagation de cette confrérie sera l'un des principaux fruits des missions données en Allemagne par les Jésuites[12] ». Michel Le Nobletz, apôtre de la Bretagne (depuis 1609), malgré le succès de ses grands sermons, se voulait avant tout catéchiste. A l'aide de ses fameux « tableaux de mission », il s'attachait à former une élite chrétienne. En 1625 il renonce même totalement à « prêcher » pour se consacrer à l'explication de ses « cartes de la doctrine chrétienne », et pour styler de braves filles qui s'en feront à leur tour les interprètes[13]. Monsieur Vincent en viendra lui aussi, nous dit-on, dans l'appréciation des différents éléments de la mission à « préférer le catéchisme (aux enfants et aux adultes) à la prédication[14] ». Du catéchisme des adultes, saint Alphonse de Liguori dira à ses missionnaires au XVIII[e] siècle : « On tiendra cet exercice pour un des plus précieux et des plus importants de la sainte mission[15]. » Tant on estimait indispensable de lutter contre l'ignorance religieuse par un enseignement systématique, y compris à l'adresse des adultes! Ils avaient droit au « grand » catéchisme, les enfants au « petit ». L'actuel renouveau missionnaire dont témoigne le C.P.M.I. ne retrouvera-t-il pas cette tradition ? Les fidèles eux-mêmes l'y incitent. Ceux qu'on regroupe dans des « équipes de mission », avec l'espoir que plusieurs s'acheminent vers des mouvements d'Action catho-

12. MEIBERG, *Historiae missionum elementa*, p. 23.
13. Cf. Ferdinand RENAUD, *Michel le Nobletz*, pp. 225 sv.
14. A. DODIN, dans *Catéchèse*, 1, p. 60.
15. Cité par L. VEREECKE, dans *Catéchèse*, 2, p. 130.

lique, témoignent souvent du désir qu'ils auraient de *refaire méthodiquement la synthèse de leur christianisme*. Les mouvements exauceront-ils ce désir ?

Le renouveau catéchétique qui s'épanouit chez nous depuis plus de dix ans trouve son plus beau fruit dans la résurrection d'un vrai *catéchuménat des adultes*. Au lieu de subir poliment un catéchisme hâtif, les convertis se préparent au baptême dans une communauté catéchuménale vraiment organique qui les prend en charge pour de longs mois et leur procure une authentique « initiation chrétienne ». Il est déjà arrivé que des baptisés, jamais instruits de leur foi, s'inscrivent, eux aussi, à ce catéchuménat. Mais qui ne voit qu'il faudrait faire surgir à leur usage, et sans doute pour beaucoup à qui le vague souvenir d'un catéchisme d'enfant ne permet plus d'affronter des difficultés d'adultes, une structure autonome de catéchèse pour adultes. Faut-il penser que les mouvements d'Action catholique auraient vocation à cet effet ?

Il paraît assez clair en tout cas que si la Hiérarchie n'exauce pas cette attente, des initiatives privées se chargeront d'y pourvoir. Des *réseaux de formation doctrinale* ne sont-ils pas déjà en place qui débouchent sur une action politique se voulant d'inspiration chrétienne ? Le moins qu'on puisse dire est que toutes les familles d'esprit ne s'accommodent pas des tendances de cette action. On ne saurait donc lui laisser le monopole d'une formation chrétienne systématique.

Enfin, et ce n'est pas le moins navrant, devant cette carence de leur formation doctrinale et ce manque d'une vision chrétienne du monde, il est arrivé que des militants sincères, se jetant dans des *recherches d'autodidactes* souvent forcenées, aient abouti à un autre système, à une autre vision pour fonder leur action et nommément à la philosophie marxiste qui se veut à la fois et l'un dans l'autre savoir et praxis, ce en quoi elle dépend une fois de plus et radicalement du christianisme, — on ne le dit pas assez —, s'il est vrai que le Christ n'est pas venu seulement instruire l'homme mais le changer, et le changer en cela même qu'il en faisait un croyant.

II

L'ACTION SE PENSE, LE VERBE EST VIE

L'Action catholique se préoccupe de cette situation. Elle n'a pas oublié le propos de Pie XI : « Ce sera une des toutes premières tâches des organisations de l'Action catholique que de se serrer autour de leurs pasteurs pour les aider efficacement dans l'évangélisation, nous voulons dire dans l'enseignement de la doctrine chrétienne[16]. »

Mais les premiers bénéficiaires de cet enseignement ne devraient-ils pas être les membres du groupement lui-même ? Peut-on dire que les mouvements d'Action catholique en France assument près de leurs militants et sympathisants une fonction de catéchèse systématique[17] ?

« Ne pas séparer la doctrine de la vie » (Pie XII).

Plus que d'autres peut-être, les aumôniers du technique vivent ce problème. Bien qu'ils aient mandat pour catéchiser les ado-

16. Pie XI, *Lettre au Cardinal de Lisbonne.*

17. En tel pays d'Amérique latine, par exemple, le Mexique, « tout groupe d'Action catholique doit organiser et soutenir au moins un centre catéchistique », tant et si bien que l'*Œuvre Nationale d'Instruction religieuse* au Mexique s'appuie avant tout sur « l'œuvre catéchistique des quatre organisations fondamentales de l'Action catholique mexicaine » (cf. *Lumen Vitae,* 1956, p. 734). En divers pays d'Amérique du Sud, sous l'impulsion d'un épiscopat lucide et réaliste, l'Action catholique semble s'orienter, si nos renseignements sont exacts, vers une structure polyvalente de chaque mouvement spécialisé, offrant notamment une *option doctrinale* à laquelle chacun peut souscrire selon ses nécessités ou ses goûts, sans laisser pour autant de communiquer de plain-pied avec ceux qui militent dans une autre branche du même mouvement.

lescents et jeunes gens des cours complémentaires et des collèges et lycées, ils ne peuvent souvent que regrouper selon les méthodes de la J.O.C. ou de la J.E.C. quelques volontaires hors des établissements. Comment non seulement les faire agir chrétiennement mais les instruire ? « J.O.C. et catéchèse, c'est mon gros problème », écrit l'un de ces aumôniers. Et il note dans un rapport bourré de faits : « On dit que la J.O.C. est un mouvement catéchuménal et je le pense très fort ; étant aumônier de lycée et de collège technique, j'ai pensé que je devais cependant faire une place à la catéchèse dans les rencontres de classe ; nous déplorons un manque certain de connaissances religieuses et il ne me semble pas que la J.O.C., par elle-même, puisse répondre à *toute* cette part d'instruction qui me semble d'autant plus nécessaire que ces jeunes sont des scolaires. Chaque rencontre de classe commence par vingt minutes de catéchèse selon un plan très souple, à partir des événements de la vie, des films passés la semaine en ville, à partir des émissions de télé et en m'inspirant des fiches de Malaizé qui donnent souvent d'excellentes pistes de départ. »

Ce problème, l'aumônerie diocésaine du technique de l'Académie de Paris l'a tourné et retourné lors de sa rencontre régionale du 5 juin 1961, puisque la journée avait pour thème : « Catéchèse et Action catholique en milieu technique. » La session nationale de septembre l'a repris à son tour.

De toute évidence, il existe entre l'action et la catéchèse authentiques au moins une complémentarité. Aussi « Nous souhaitons, dit Pie XII, que l'enseignement de la religion veille davantage à *ne point séparer la doctrine de la vie*[18] ». Réciproquement que vaudrait la vie qui n'obéirait pas au Logos ? *Comment tenir compte de ce lien ?* Et d'abord quelle est sa nature profonde ? S'il faut que l'action se pense sous peine d'être anarchie, n'est-il pas vrai déjà que le Verbe est vie ? et donc l'action authentique, connaissance ? à un point tel que l'action elle-même n'a sa plénitude que dans une connaissance explicite ?

18. Pie XII, *Discours au IIe Congrès mondial de l'apostolat des laïcs*. Cf. M. Saudreau : « ... l'indispensable complémentarité d'une action chrétienne par rapport à la catéchèse » (« Catéchèse incarnée dans la vie de l'Église », dans *Catéchèse, Mission d'Église*, 1960, p. 70).

Le monologue de Faust.

Le vieux Faust « dans la sincérité de son cœur », comme il dit, essaie de traduire au mieux le Prologue de saint Jean. Sa plume hésite :

> Il est écrit : « Au commencement était la *Parole!* » Ici je m'arrête déjà! Qui m'aidera à continuer? Il m'est impossible d'accorder à la Parole un si haut prix. Il faut, si l'Esprit me dispense bien sa lumière, que je traduise autrement. Il est écrit : « Au commencement était la *Pensée!* »... Réfléchissons bien à cette première ligne, et que ma plume ne se presse pas trop! Est-ce la Pensée qui crée et meut toute chose? Il faudrait : « Au commencement était la *Force!* » Mais tandis que j'écris ceci, quelque chose m'avertit déjà de n'en pas rester là. L'Esprit vient à mon aide! Me voici soudainement inspiré, et j'écris avec assurance : « Au commencement était l'*Action*[19]! »

Sur quoi le barbet qui grondait à ses pieds enfle, éclate, et laisse apparaître... Méphistophélès en personne! Quelle erreur fatale Faust a-t-il donc commise? « C'est ici, commente Romano Guardini, qu'il faut chercher la source de l'effroyable détresse de notre époque... Gœthe a vraiment touché le fond des choses lorsque son Faust, empli de doutes, au lieu de redire : « Au commencement était le Verbe », déclare : « Au commencement était l'Action[20]. » Et de dénoncer cette substitution du Vouloir au Vrai. « Toute tentative pour fonder la valeur de vérité du dogme sur sa valeur vitale est profondément anticatholique[21]. »

Sans doute! Ne faut-il pas pourtant donner le pas à la charité sur la gnose? Action ou contemplation, primat de la connaissance ou primat de l'amour, vieux problème aux fils inextricablement emmêlés...

Gœthe, témoin du siècle des lumières et disciple des Grecs

19. Gœthe, *Faust,* Ire partie, cf. trad. C. Benoît, p. 69.
20. R. Guardini, *L'esprit de la liturgie,* trad. R. d'Harcourt, p. 269.
21. *Ibid.,* p. 270.

(le « second » Faust épousera Hélène), entend bien défendre, lui aussi, le primat de l'Idée. A ce moment du drame, Faust, lassé de la contemplation, a déjà trahi la vérité dans son cœur. Il a quitté la science pour la magie. Il veut la jeunesse et la force. Il veut la joie de l'action. « L'Esprit qui toujours nie » va le combler de ses illusions délicieuses. Gœthe, tout en enviant ses aventures, blâme donc son héros de substituer l'action à l'Idée.

Il me semble que Charles du Bos voit plus loin que Guardini et peut-être que Gœthe lui-même, lorsqu'il estime que l'erreur de Faust n'est justement pas de *substituer* l'Acte au Verbe, mais de les *opposer,* de ne pas comprendre que le Verbe est Acte. « Les *mots* sont des *actes,* dit-il audacieusement : mais parmi les écrivains, combien il en est peu qui soient conscients de cette vérité fondamentale ? Combien peu, pas même Faust, peut-être pas même Gœthe... Il n'y a pas à proprement parler d'opposition entre le Verbe et ce que Faust appelle « l'Action » et ce que pour ma part je préfère appeler l'Acte. *Le Verbe est Acte.* Toutes choses ont été faites par lui. Et rien de ce qui a été fait n'a été fait sans lui[22]. »

Si haut que la raison s'élève pour parler de Dieu, ne le nommera-t-elle pas « Acte pur » ? « Avant qu'Abraham fût, je *suis* », dit Jésus (Jn 8, 58), reprenant à son compte la définition de l'Exode. Or, qu'est-ce que l'*Être* qui parle à Moïse, sinon *Celui qui fait être,* le Créateur, l'Agissant ? « Mon père ne cesse d'agir et moi aussi j'agis » (Jn, 5, 17). Cette gloire éternelle dont Jésus demande la restitution à son Père, ce n'est pas au sens occidental, le renom, la célébrité, mais, selon la mentalité sémitique, la force rayonnante, la *puissance* même du Père, telle qu'il attirera tout à lui. A la limite c'est même comme Vie agissante qu'il est Lumière. *Et vita erat lux hominum.* Au lieu d'opposer, que Faust analyse! « Au commencement était le Verbe : Acte, Force, Vie et Lumière! »

22. Ch. du Bos, *Qu'est-ce que la littérature ?* pp. 97, 99.

Connaître que « Dieu est Amour ».

Dès lors aussi qui fait la vérité la possède. Qui *fait la Vérité* vient à la lumière (Jn 3, 21). Il ne s'agit pas seulement de la contempler, cette Lumière, mais de la suivre, de marcher à sa clarté (Jn 8, 21), de l'entendre, cette Parole, mais de lui répondre. Jésus est « la Voie, la Vérité et la Vie » (Jn 14, 6). La Voie d'abord, le chemin vers la Vérité. Connaître le Père en lui, c'est aller au Père. N'est-ce pas tout le sens du mot « connaître » dans l'Ancien Testament et dans saint Jean qu'il faudrait retrouver ici[23] ? « Ton père exerçait l'équité et la justice, il jugeait le faible et le pauvre et tout allait bien pour lui : n'est-ce pas cela me connaître ? » dit Yahweh (Jr 22, 15-16) ; et cette équivalence étonnante : « C'est à l'amour que je prends plaisir et non au sacrifice ; à la *connaissance de Dieu* plus qu'aux holocaustes » (Os 6, 6). Si l'holocauste équivaut au sacrifice, n'est-ce pas que la connaissance de Dieu équivaut à l'amour ? On peut dire l'un pour l'autre. D'où suit logiquement la synonymie constante entre *vérité* et *fidélité*.

Le primat de la Parole en christianisme ? Certes, mais de quelle Parole ? *Verbum non qualecumque,* précise saint Thomas, *sed Verbum spirans amorem*[24]. « Non point Parole quelconque, mais Parole d'Amour. » Voilà pourquoi Dieu ne se révèle ni aux sages ni aux habiles mais aux cœurs simples et droits. Pour l'éternel scandale des pharisiens, les prostituées ignorantes précèdent au Royaume les docteurs de la Loi. Faust qui a lu tous les livres s'égare, et Marguerite est sauvée...

Saint Jean dit à la fois : « Dieu est Lumière (1 Jn 1, 5) et « Dieu est Amour » (1 Jn 4, 8 et 16). Il faut confesser le Christ (1 Jn 4, 3) : seul celui qui le suit ne marche pas dans les ténèbres. Il faut *croire,* s'ouvrir à la lumière. Avec une acuité tou-

23. Cf. par exemple, E. Boismard, « La connaissance dans l'Alliance nouvelle d'après la première lettre de saint Jean », *Revue Biblique,* 1949, pp. 365 sv.

24. Iª, q. 43, a. 5, ad 2.

jours plus grande. *Refuser la Lumière, c'est refuser l'Amour.* Mais réciproquement seul celui qui accueille l'Amour connaîtra la Lumière. Croire pour saint Jean, c'est se donner. Et il n'a pas dit : nous chrétiens, nous avons reconnu la Lumière, mais « nous avons *reconnu l'amour* que Dieu a pour nous et nous y avons cru ». Nous sommes entrés dans ce courant d'amour. Nous avons laissé la Lumière *agir* en nous.

Est-il téméraire d'affirmer dès lors que l'intelligence authentique est déjà action et l'action véritable, intelligence ? communion de tout l'être au Verbe d'Amour, *co-naissance* à Dieu ? Quel lien donc entre la catéchèse et l'action! Quelle connexion indéclinable! Ou plutôt quelle inviscération mutuelle, quelle intériorité réciproque, comme entre les Personnes divines dans l'unité trinitaire.

III

FÉCONDITÉ DE LA FOI ILLUMINATION DE LA CHARITÉ

Une double requête.

« La révision de vie ne saurait faire l'économie d'une catéchèse systématique, synthétique, globale, à accepter telle quelle et à déchiffrer comme un mystère, dans l'humilité. A ne partir que des seules questions de l'homme, on finirait par laisser de côté — ou par ne raccrocher qu'artificiellement — des éléments essentiels de la Révélation. On risquerait, en dépit de toutes les précautions, d'aboutir à un certain anthropocentrisme[25]. »

Une catéchèse systématique, synthétique, globale : on n'éludera pas cette requête. Mais pas davantage celle-ci :

« La foi doit être telle que l'expérience humaine la plus au-

25. R. Girault, « La catéchèse dans le renouveau pastoral », *Catéchèse*, 2, 1961, p. 166.

thentique y trouve son accomplissement, telle aussi qu'elle valorise l'expérience humaine, la connaissance du monde et des autres, l'amour humain, et qu'elle leur donne la plénitude de leur signification ; telle enfin qu'elle s'harmonise avec la compréhension que l'homme peut avoir de l'univers[26]. »

L'Action catholique demande une catéchèse qui satisfasse ces deux requêtes. Elle ne demande pas qu'on parte des seules questions de l'homme. Mais qu'on les rejoigne en les dépassant. Elle ne demande pas qu'on subordonne Dieu à l'homme, mais que l'on campe vraiment l'homme dans la lumière de Dieu. Elle ne demande pas à déduire le mystère, mais bien plutôt à voir déduire l'homme du mystère. Quel homme ? L'homme chrétien, l'homme croyant, l'homme de la charité.

Anthropocentrisme, théocentrisme : mots pièges !

Anthropocentrisme, théocentrisme : mots-pièges. Il ne suffit pas de substituer le second au premier pour être quitte. Un théocentrisme qui ferait l'économie de l'homme ne vaudrait pas mieux que l'anthropocentrisme terrestre qui fait l'économie de Dieu. Et situer l'homme en dépendance de Dieu ne rend pas encore justice au christianisme. Qu'est-ce qu'un Dieu, centre de l'homme, mais qui ne s'occuperait pas de ses questions ? Le Dieu des philosophes et des savants peut-être, non pas celui de l'Écriture. Théocentrisme n'est pas chrétien, c'est *théocentrisme d'amour* qu'il faut dire. Cela change tout. Au point que Dieu en vient à se subordonner à l'homme. La teneur même de la Révélation s'en trouve définie : « Ce n'est pas, dit saint Thomas, tout ce qui dans la divine sagesse dépasse la raison qui relève de la foi, mais seulement la connaissance de la fin surnaturelle et de ce par quoi nous sommes surnaturellement ordonnés à

26. A.-M. Henry, *Simone de Beauvoir ou l'échec d'une chrétienté*, p. 85.

cette fin[27]. » Et l'on sait assez que pour saint Thomas cette fin n'est pas plaquée artificiellement sur l'homme; elle surpasse le désir de l'homme mais en le comblant; elle répond surabondamment aux questions de l'homme, *à sa question*.

Car, par-delà les questions de l'homme, il y a *la question* de l'homme, le cri profond de son âme, et, poser le problème dans cette perspective, ce n'est pas préparer un affadissement du message. La jeunesse actuelle à travers sa révolte (dans l'Évangile, c'est le fils obéissant qui dit *non*) n'appelle pas des solutions fades. L'un de ses interprètes, Jean-René Huguenin, se plaint plutôt, non sans injustice, de nos timidités et de nos compromis : « Des abbés psychanalystes font des études sur la sexualité. La jeunesse d'aujourd'hui préférerait qu'on lui parlât de son âme. » Et il insiste : « L'Église elle-même, ou en tout cas une partie de l'Église, intimidée par les progrès de la science et les conquêtes du libre esprit, n'ose plus parler de foi ni d'âme. Alors qu'elle aurait gagné la partie d'avance si, en ces temps de lassitude et de dégoût, elle osait dénoncer les obsessions du monde moderne, le culte de l'argent, de la technique, du confort, elle s'imagine flatter la jeunesse en dépêchant auprès d'elle des prêtres dans le goût du jour... Ils se gardent bien de prononcer le nom de Dieu, de crainte d'effaroucher, et je redoute qu'à force d'éteindre ce nom sur leurs lèvres, ils ne finissent par le laisser s'éteindre dans leurs cœurs[28]. »

Une synthèse vitale.

Non, le message chrétien n'a pas à renier son âpreté ni les exigences de la Croix. Ni d'ailleurs la constante nouveauté pascale. (Souvenir d'une soirée décevante aux Intellectuels catho-

27. « *Non omnia quae in divina sapientia supra rationem sunt ad fidem pertinent, sed solum cognitio finis supernaturalis et eorum quibus in finem illum supernaturaliter ordinamur* » (In III S., d. 24, q. 1, a. 3, sol. 1, ad 3).

28. J.-R. Huguenin, « Aimer la vie, vivre l'amour », *Réalités*, mai 1961, pp. 58, 61.

liques où pour répondre aux angoisses d'Antonioni sur l'avenir du couple, angoisses de *la Nuit* et de l'*Aventure* on nous renvoyait — avec quelle bonhomie, quelle brusquerie souriante! — à Homère (mais voyons!) à Tristan et Iseut — (comme si déjà c'était la même chose!), à l'amour éternel, — (comme si saint Paul n'avait rien dit de neuf là-dessus, comme s'il n'y avait pas entre l'homme et la femme une « nouveauté » du Christ à faire advenir sans cesse et toujours mieux!)

Oh! qu'il y aurait à dire! Le chrétien d'aujourd'hui a besoin d'une formation doctrinale accrue mais qui soit engagée dans sa vie. C'est pourquoi l'Action catholique appelle de ses vœux une catéchèse — *systématique, synthétique, globale!* — qui ne soit pas plaquée sur ses révisions de vie mais qui les anime, qui les commande. Une catéchèse où la *morale* apparaisse de part en part comme la *fécondité de la foi,* et le *dogme* comme l'*illumination de la charité,* dans la commune tension de l'*espérance,* dans la conviction que se conditionnent mutuellement au cours des siècles *la croissance de la lumière et celle de l'amour,* et donc celle du désir dans le cœur des saints jusqu'au Retour du Christ, qui révèlera d'en-haut, mais à la mesure même de notre charité, l'achèvement du Royaume.

F. Bourdeau,
rédemptoriste.

ASCÈSE ET VIE DE PRIÈRE PERSONNELLE

Quand prit fin la dernière guerre, ascèse et vie de prière ne semblaient pas avoir très bonne presse dans certaines couches de l'Église de France. N'était-il pas admis que, dans bien des cas, pour les chrétiens tant soit peu militants, l'action avait remplacé la prière et que, l'amour suffisant à tout, on ne voyait pas pourquoi le chrétien devrait se discipliner. Quinze ans ont passé. Seule une enquête détaillée serait susceptible de nous éclairer sur l'opinion de nos contemporains. Notre objectif est plus modeste. Il s'agit seulement de décrire la manière dont les mouvements de laïcs chrétiens prennent en charge leurs membres afin de leur apprendre à prier personnellement et à purifier leur vie en vue de mieux se donner au Seigneur.

Il ne paraît pas possible de le faire sans évoquer d'abord les fruits que portent ces mouvements. Évoquer seulement : un bilan est impossible. Mais cette évocation permettra de manifester la réalité de l'ascèse et de la prière du laïc chrétien. Suivra la description des méthodes (au sens large) mises en œuvre au niveau des mouvements. Enfin, on montrera comment ces méthodes naissent des conditions mêmes de la vie des laïcs et s'imposent quasi naturellement.

1

ASCÈSE ET ENGAGEMENT

La purification de la vie laïque est le fruit d'une attitude spirituelle que désignerait au mieux le terme d'engagement. En son sens le plus naturel en effet, ce mot connote une attitude permanente, celle de l'homme qui donne sa vie en gage, qui fait passer dans tous ses actes le sens de sa fin et tend ainsi à l'unité de sa vie en assumant le plus

sérieusement possible toutes ses responsabilités. En ce sens on est engagé partout. En voici une expression concrète : « On ne peut pas tricher, on est obligé de se voir comme on est, d'être présent à chaque acte et de se rectifier chaque jour. Dans les coups de cafard, on ne peut plus envisager la solution d'abandon : on pense à l'équipe et à tous ceux de notre milieu qui attendent le Christ. Dans la mesure où nous voulons qu'ils le connaissent, nous qui le connaissons ne pouvons reculer devant les ennuis de chaque jour. » Mais parce que chacun a spontanément tendance à oublier sa responsabilité à l'égard des conditions collectives dans lesquelles les hommes travaillent au bien commun, et aussi parce qu'il a fallu redécouvrir le devoir de chacun en ce domaine, on en est venu à donner au mot engagement un sens beaucoup plus limité : est engagé celui qui, compte tenu de sa situation dans le monde, des besoins de son milieu, des événements et de ses propres dons, s'agrège à telle ou telle organisation (familiale, culturelle, syndicale ou politique) en vue de se soucier efficacement du bien commun. On parle alors, en Action catholique spécialisée surtout, d'engagement temporel. Aussi, pour ne pas créer de confusion, nous donnerons ce sens au mot engagement et, pour désigner l'attitude spirituelle qui est la source de l'engagement au sens susdit, nous parlerons de vie engagée.

1. *Le temps.*

Engager sa vie ne va donc pas sans participer à des organisations ecclésiales et temporelles. L'emploi du temps s'en trouve sérieusement modifié. Combien de foyers l'éprouvent chaque semaine, lorsqu'il leur faut choisir de participer ou non à telle réunion : les militants sont peu nombreux et l'on fait toujours appel à eux sans souci de leur équilibre. Pratiquement, le temps qu'ils donnent est pris sur les loisirs ou rogné sur les occupations dont l'intérêt semble le plus douteux : ce que l'on perd en fantaisie, on le gagne en valeur et en unité : « N'ayant plus le temps de suivre mon caprice, je ne perds plus mon temps, et je suis finalement bien plus heureuse. »

2. *Les autres.*

Par ailleurs le chrétien qui engage sa vie sort de son isolement et se livre à ses frères : « L'Action catholique m'a appris que la péni-

tence, ce n'est pas de chercher midi à quatorze heures, mais de faire effort pour être moins indépendante, oser intervenir dans une discussion, comme l'autre jour, quand le professeur soutenait que l'Église encourage la prostitution. Avant, j'étais une « fille bien »; je rendais toujours service quand on me le demandait, mais je me serais bien gardée de regarder les besoins d'autrui, et, encore plus, d'agir. Au contraire, je me « planquais » au maximum, pour éviter qu'on me demande quelque chose. Maintenant, j'essaie d'agir autrement. »

Mais il ne suffit pas d'établir un rapport de charité entre personnes, il faut introduire les exigences du Christ dans la conduite des hommes et l'organisation de la vie sociale. Dès lors, aucune situation ne peut être envisagée sans que le regard se renouvelle dans la foi, sans qu'on se départisse d'habitudes de pensée plus ou moins routinières. Ainsi, en se souvenant que le Christ l'envoie porter du fruit, une assistante sociale voit-elle qu'une permanence ne l'occupe pas assez. En bonne logique, il faudrait la supprimer. Elle juge devoir en avertir l'assistante-chef au lieu de la laisser dans l'ignorance et de profiter de ce loisir inattendu pour souffler un peu. Cette démarche ne va pas sans mortifier la paresse et le goût de la tranquillité. De même un ingénieur chrétien en compétition avec d'autres ne pourra pas leur « marcher sur les pieds », publier leurs erreurs ou leurs échecs, même s'ils agissent différemment à son égard. Héroïsme ? Sans doute, et, pourtant, simple devoir de ceux qui entendent « vaincre le mal par le bien ».

Le chrétien n'engage pas sa vie dans le seul but de se convertir; il entend, si possible, entraîner les autres dans la lutte pour toute forme de justice. Voir toute situation collective dans la perspective de la foi, c'est découvrir en même temps qu'il faut l'améliorer et qu'une personne seule est impuissante. Il faut donc créer une force et cela ne va pas sans mal : les hommes n'ont guère envie de sortir de leur tranquillité. Vaincre les résistances est affaire de bienveillance et de patience : découvrir les qualités des autres, les faire découvrir à autrui, accepter, quand le mouvement est donné, de laisser l'initiative à d'autres, voire s'effacer complètement pour reprendre ailleurs le même travail engage à bien des renoncements. Parfois l'échec exige un sursaut d'espérance et de charité : telle famille nombreuse aurait pu s'offrir une villa : elle préféra continuer à vivre dans un grand immeuble pour y continuer l'effort, jusqu'alors décevant, d'y créer des liens vraiment humains.

Affilié à un mouvement, le chrétien entre dans une équipe. Cela ne va pas sans renoncement. La mise en commun, occasionnelle en général, d'une partie plus ou moins importante des ressources, n'est

pas rare et va, quelquefois, très loin. Les cotisations des mouvements, (qui doivent entretenir des locaux, un secrétariat, des permanents. des aumôniers) sont assez lourdes et s'ajoutent à bien des quêtes où l'on trouve naturel que les militants participent généreusement. Est-il impensable que l'Église de France en vienne à ne pas laisser les mouvements de laïcs vivre en marge des finances diocésaines et érige en institution une péréquation au profit des mouvements les plus pauvres ?

Plus profondément, créer une équipe n'est pas toujours aisé et demande toujours beaucoup de vertu. Parfois, un prêtre regroupe des gens qui ne se sont jamais rencontrés et vont faire l'apprentissage d'une certaine communauté. En d'autres cas, certains membres ont déjà une certaine expérience de la vie d'équipe et doivent brutalement se transplanter ailleurs. Enfin, il arrive qu'on dédouble une équipe pour agréger de nouveaux membres autour de noyaux déjà solides. Tout cela ne va pas sans peine : les tempéraments ne s'accordent pas forcément. Quand sont en cause des options temporelles, la charité ne triomphe pas sans que soient mortifiées des passions parfois violentes. En tout état de cause, chaque réunion demande un effort permanent d'attention à autrui et la volonté de faire prévaloir la proximité fondamentale créée par la charité sur les motifs de désaccord moins profonds.

Le rodage par l'équipe, le rodage des équipes au sein des mouvements aboutit, on ne s'en étonnera pas, à une véritable fraternité. Il suffit d'assister aux réunions régionales ou nationales pour s'en rendre compte : des hommes qui ne se connaissaient pas prennent contact ; ils mettent en commun leurs efforts, leurs difficultés et leurs aspirations ; ils expérimentent ainsi la réalité de l'Église et les liens ainsi créés débordent dans la vie quotidienne : si l'on se retrouve quelque part en France, le contact est immédiat. Par ailleurs, ces relations n'ont rien de la banalité des relations mondaines : plus facilement qu'au sein des familles l'échange porte sur les problèmes vitaux, voire, quand la discrétion est éprouvée, sur des problèmes personnels.

3. *La persévérance.*

Enfin, on notera que la communauté d'équipe rend possible un effort durable car la périodicité des réunions facilite sa reprise régulière et en accroît progressivement l'intensité. Finalement, le chrétien

intégré dans une équipe afin de mieux vivre la vie chrétienne découvre par l'examen constant de ses attitudes à la lumière de la foi que Dieu veut rayonner à travers sa personne, ses paroles, ses actes, qu'il doit donc avant tout s'ouvrir à son influence. Alors, la volonté d'efficacité apostolique conduit nécessairement à une désappropriation, une humilité dont les lignes suivantes, écrites par une élève-infirmière, témoignent admirablement :

« Le dictionnaire définit l'ascétisme comme une vie consacrée aux exercices religieux. En ce sens, ma vie n'est guère ascétique, et c'est ma faute. Pourtant, je constate qu'au long des cinq années durant lesquelles j'ai eu la joie de participer à des camps, des sessions de militantes et à la vie d'une équipe d'Action catholique, le Christ, malgré mes résistances, n'a pas manqué d'agir en moi. Cette action, qu'elle passe par la prière, la méditation de l'Évangile, l'Eucharistie, ou les événements quotidiens, transforme notre mentalité de riche en mentalité de pauvre, provoque toujours un certain dénuement. C'est ce dénuement que je rapproche de l'ascétisme parce qu'ils impliquent tous deux un renoncement. Car l'ascète est aussi celui qui s'impose des mortifications.

L'Action catholique ne doit pas être autre chose que l'action du Christ. Le Seigneur m'a donc fait sentir ma pauvreté, la comprendre sans la mépriser, et cela par l'expérience de tous les jours. J'ai d'abord cru que, par mon apostolat, je convertirais le monde. Le peu de résultat obtenu, les échecs m'ont appris que je n'étais capable de rien ; seul le Christ s'attache les cœurs. Ainsi, ma conception de l'apostolat a changé : il s'agit de faire voir Dieu, de le faire aimer, désirer, car il ne veut pas entrer par effraction. Quel est le rapport de cette vérité avec le renoncement ? Me sachant pauvre, j'ai essayé de l'être en esprit et en réalité. J'ai essayé de m'imposer un esprit de servante, d'intendante fidèle, et non de maître ou de propriétaire. J'ai voulu agir pour un autre compte que le mien, ne pas interpréter le message, ne pas le transformer, m'effacer devant celui que j'ai pour mission de révéler aux autres. J'ai renoncé à faire passer mes idées personnelles sur l'Évangile, et j'essaie, bien péniblement, de transmettre le seul Évangile qui est tout. La seule « mortification » que je tente de pratiquer est donc de renoncer à mettre ma personnalité devant celle de Dieu et celle de mes frères. Cela me conduit, dans la vie courante, à laisser parler les gens, à les écouter, à les juger plus dignes d'intérêt que moi, à penser que j'ai moins à leur apprendre qu'à apprendre d'eux. L'Action catholique m'a donc ouverte aux autres.

D'autre part, la pauvreté dont parle le Christ dans le sermon sur la montagne, c'est aussi la simplicité de cœur. Il faut consentir à un effort de pureté, de loyauté, d'ordre aussi : on n'ose pas recevoir dans un taudis ; on préfère se fermer, refuser d'accueillir. Il faut aussi être humble sans avoir honte de soi. Ainsi, me semble-t-il, par l'Action

catholique, je gravis la route qui conduit au Christ. Pas très vite, hélas ! car je ne prie sans doute pas assez. Mais l'Action catholique m'aide à ne jamais abandonner la prière, comme c'est elle qui m'apprend chaque jour à me renoncer. »

Pour finir, notons que cet effort ne va pas sans joie. Une phrase citée plus haut le faisait remarquer. Il est réconfortant de constater combien, malgré des moments difficiles et des airs soucieux, on sent affleurer chez tels militants une paix dont ils conviennent eux-mêmes et dont témoigne aussi la joie de certaines rencontres : « Plus j'adopte la volonté de Dieu découverte en équipe dans l'Écriture, plus je sens que je suis dans le vrai. »

LA PRIÈRE

Pour mesurer l'apport des mouvements de laïcs en matière de prière personnelle, il convient de se souvenir que le chrétien aborde la vie adulte avec un bagage fort mince. Hors la récitation de quelques formules essentielles, il n'a rien à sa disposition, car, en général, il ignore les Psaumes. Surtout il n'a jamais été initié à l'acte même de la prière : prier, c'est dévider des paroles en faisant de son mieux pour penser à ce qu'on dit.

La prière commune.

Les mouvements actuels permettent en premier lieu de découvrir *la prière commune*. Messes d'équipes, messes en cours de journées d'études, de récollections et de sessions sont fort appréciées et cet effort retentit sur la vie personnelle : on apprend à prier seul en étant relié, même dans la solitude, à une communauté. Ainsi, quand l'épouse d'un ingénieur responsable d'une équipe M.I.C.I.A.C. prie pour les membres de cette équipe en passant devant les usines où ils travaillent, se réalise une « prise en charge réciproque des efforts, heureux ou malheureux, de conversion ».

La messe.

Le commentaire d'Évangile en équipe ouvre à l'intelligence des textes du missel et celui-ci devient un instrument de prière : « J'ai

essayé de préparer la messe du lendemain en méditant les textes liturgiques la veille au soir. Puis j'ai abandonné cet effort. Mais, j'ai dû le reprendre, car, au cours de la messe, je ne priais pas si bien à partir des textes du propre, ne les ayant pas médités. » Par là, même, certains s'initient à la lecture de l'Ancien Testament : dans une équipe où l'on avait, au début de chaque réunion pendant un an, expliqué un psaume, une militante déclarait avoir pris l'habitude de se référer au texte complet lorsqu'un verset cité dans le missel attirait son attention. D'autres s'étaient mises à utiliser le « bréviaire de poche ».

L'oraison.

Toutefois, le fruit le plus original des mouvements de laïcs en matière de prière doit être cherché dans une forme d'oraison étroitement mêlée à la vie quotidienne. Ainsi, telle militante note le soir sur son carnet les événements saillants de la journée. A ce propos, c'est un véritable dialogue avec le Seigneur qui tend à s'établir. Il s'agit de bien autre chose qu'un examen de conscience : ce n'est pas seulement la vie personnelle qui est objet de regard, mais celle de tout un groupe social. L'orant porte alors tout son entourage dans la prière. Erreurs, échecs, péchés sont matière de supplication ; réussites et joies, matière d'action de grâces et de louange ; soucis et peines, matière à prière de demande : « Avant, j'étais un moulin à prières, maintenant j'amène toute la vie dans la prière. Mais cet effort n'est possible que si, dans la journée, j'ai réellement tendu à vivre pour Dieu. Sinon, la prière sonne faux. Dans ce cas, j'ai envie de revenir à des formules pour m'appliquer à les réciter. Mais c'est une recette dont l'usage ne peut faire longtemps illusion : le cœur n'y est pas. Finalement, si je veux prier, il faut me convertir. Si j'élude la conversion, j'en viens très vite à ne plus prier ». « L'oraison rend lucide, note une mère de famille ; c'est pourquoi on a tendance à la refuser. » Ainsi, l'expérience l'enseigne : pas de prière vraie sans renoncement. Par contre, la volonté d'être fidèle à la fois aux exigences du Seigneur dans l'activité quotidienne et à l'effort de prière opère-t-elle peu à peu, et selon un processus naturel, l'unité de la vie.

II

VARIÉTÉ DES MÉTHODES

Ces fruits de vie chrétienne, quelles structures les font mûrir ? Sur ce point, une ligne de partage assez nette passe entre mouvements apostoliques et mouvements spirituels.

Les mouvements apostoliques.

Les mouvements apostoliques (Action Catholique spécialisée, Équipes enseignantes) se donnent essentiellement une discipline de leurs activités collectives. Encore s'agit-il d'une discipline intellectuelle assez souple : commentaire d'Évangile et révision de vie pour les uns, étude d'un thème spirituel et d'un problème de vie pour les autres, sont menés de manière plus empirique que systématique, et, malgré le caractère minutieux de telle « grille » destinée à faciliter la révision de vie, l'on semble craindre ce qu'un militant appelait « les méthodologies cristallisées ».

Au vrai, on souhaite que chaque équipe trouve son style propre de réunion et de prière, un style toujours modifiable suivant les besoins. Par ailleurs, on a fortement le sens des délais pédagogiques, et c'est pourquoi nombre d'équipes ont l'air de se traîner. En ce qui concerne la discipline de vie personnelle, la plus grande liberté est laissée à chacun. Certes, on invite à la prière, à la retraite annuelle, à un effort de vie chrétienne plus régulier, mais sans préciser davantage. De ce fait, le style assez souple de ces mouvements passe pour facilité et déconcerte les amateurs de règles rigides. On entend donc souvent réduire l'Action catholique à des « parlotes ».

En réalité, quiconque veut bien suivre d'un peu près la vie de ces mouvements peut aisément se rendre compte que ces « parlotes » ne sont pas aussi stériles qu'elles en ont l'air. A travers les comptes rendus de réunions se révèle, d'une façon non systématique, mais concrète et vivante, un style original de vie chrétienne laïque. Et quiconque participe d'une façon prolongée à la vie d'une équipe (ou de plusieurs, dans le cas des aumôniers) peut s'en rendre compte : la révision de vie permet l'éducation patiente d'un véritable regard contemplatif. Aussi bien certains mettent-ils autant de soin à créer un

climat contemplatif qu'à favoriser le *renouvellement du jugement* (Rm 12, 2) qui est pourtant au centre de la fameuse trilogie : « voir, juger, agir ».

Qu'en suite de ce regard, le militant, amené à mieux « accommoder » selon les réalités de la foi, transforme son comportement et se donne certaines disciplines pour y parvenir concernera peut-être ultérieurement l'équipe, si la personne en cause lui expose des événements consécutifs à sa nouvelle orientation. Le plus souvent, les décisions personnelles entraînées par la révision de vie ne seront pas mises en commun. Il n'en faudra pas conclure à l'inefficacité de la réunion. Par ailleurs, en certains milieux surtout, les membres des équipes ont tendance à évoquer surtout les événements qui leur font problème. Ainsi risquent-ils de ne pas manifester l'aspect constructif de leur action. C'est une lacune regrettable, car l'équipe risque de ne plus voir l'aspect positif de la vie et de se décourager. Or l'admiration contemplative des valeurs que les enfants de Dieu créent dans leur vie quotidienne fait partie du regard de foi : *la grâce en moi n'a pas été vaine,* disait saint Paul, et cette constatation devait singulièrement exciter son espérance.

De toute façon, on ne voit mûrir que lentement les fruits spirituels du travail commun. On apprend par hasard que, dans une équipe en apparence assez terne et aux réunions souvent mal venues, plusieurs membres ont assumé sans le dire des responsabilités à leur mesure : ce qui, hier, était étranger à leur vie est maintenant si naturel qu'ils ne songent pas à en parler : c'est leur devoir, tout simplement.

Certes, de tels résultats ne sont ni spectaculaires, ni sans doute assez fréquents. La belle objection ! N'est-ce rien que d'entendre quelques infirmières, lasses d'un métier pénible et découragées par la solitude, exprimer, après quelques années d'efforts, dont la dernière a vu mûrir brusquement une équipe qui, jusque là, se cherchait, leur joie d'avoir retrouvé le goût profond de leur métier et concrétiser leur espérance d'une action possible dans la décision d'un engagement syndical actif ? La vie est lente. Quand il s'agit d'aider un chrétien à faire l'unité de sa vie, on peut être assuré que le travail ne s'achèvera qu'à la mort. Prétendre faire naître rapidement dans l'Église des hommes vrais et des croyants dont la foi rayonne est une chimère : on ne tire pas sur les pétales d'une rose pour la faire fleurir : *vous sauverez vos âmes par votre constance* (Lc 21, 19).

Les groupes de foyers.

Très différent des mouvements apostoliques par ses méthodes, un mouvement spirituel connaît en France un beau succès : celui des groupes de foyers, dont les Équipes Notre-Dame sont l'organisme le plus connu et le plus représentatif. On ne s'y contente pas de disciplines collectives (plus précises au reste que dans les autres mouvements) ; une charte y est proposée à tous les membres ; elle inclut l'exigence d'une discipline spirituelle.

Chacun doit donc élaborer une règle de vie pour son propre compte en vue de progresser sur tel ou tel point. Puisque les Équipes Notre-Dame ont pour but la sanctification du foyer, cette règle peut être commune aux deux conjoints. Elle doit être écrite. On rend compte à l'équipe de la façon dont on l'observe, sans être tenu toutefois de dire sur quel point elle porte. Cette exigence de compte rendu est précieuse, car l'effort de discipline personnelle est le point le plus laborieux de l'observation de la charte.

Il en va de même pour ce que les Équipes appellent le « devoir de s'asseoir ». Il s'agit, pour les époux, de prendre chaque mois le temps d'examiner ensemble la vie du foyer, et cela dans un climat de prière : « à trois, avec le Seigneur ». Faute d'être astreints à ce difficile effort de lucidité, les époux le négligeraient volontiers. Ici encore, d'avoir à « partager » avec l'équipe, d'avoir à dire à l'équipe si on y arrive ou non, sans avouer publiquement les problèmes sous-jacents, mais pour chercher ensemble les moyens de mieux observer cette règle, soutient réellement l'effort.

Les Équipes fournissent aussi à leurs membres des questionnaires en vue de leur formation spirituelle. Chaque foyer doit y répondre par écrit, avant la réunion, afin que le responsable puisse préparer une synthèse qui serve de base à un approfondissement commun. On note — c'est caractéristique — une préférence pour les questionnaires moins intellectuels, pour ceux qui partent des problèmes soulevés par la vie de chaque jour : il s'agit de découvrir ce que l'on doit être et peu sentent le besoin d'une formation doctrinale voulue pour elle-même. D'ailleurs, ce n'est pas la majorité qui prend le temps de lire sérieusement ; le grand nombre préfère apprendre *in vivo* et attend le minimum d'enseignement indispensable des récollections et retraites.

Enfin, la prière de l'équipe aussi suit une règle. Cette règle a varié et variera peut-être encore. Voici comment la décrit un opuscule de présentation des Équipes : un texte a été indiqué à tous et commenté

par l'aumônier ; chacun est tenu de le méditer pendant huit jours, une dizaine de minutes par jour; lors de la réunion, une fois le texte lu, ceux qui ont été fidèles à la méditation s'expriment à voix haute ; quand tous ceux qui le désirent ont pris la parole, la prière fuse librement et s'achève dans la lecture d'un psaume ou le chant d'une antienne à la Vierge Marie.

Cette normalisation d'une prière jadis beaucoup moins réglée a des avantages : le fait de partir d'un texte commun à toutes les Équipes est précieux : chacun le voit différemment ; la mise en commun peut donc être très riche. Les équipes se rodent plus vite, chacun apprend mieux à prier personnellement, à porter l'équipe dans sa prière. Enfin, le fait de prier en commun entretient le souci de prier seul.

Pourtant, on peut se demander si les formules de prière improvisée ne risquent pas de faire apprécier la prière en fonction de son tonus psychique, de son contenu intellectuel, ou de son expression verbale. La prière est acte de foi ; les maîtres spirituels enseignent qu'elle doit être brève, c'est-à-dire que les actes de prière profonde peuvent, dans un temps assez long de recherche de Dieu, être assez courts. Évite-t-on, dans ces conditions, de multiplier les paroles, et favorise-t-on réellement l'éveil du cœur ? Ce n'est pas au niveau de son retentissement psychologique qu'il faut juger de la valeur de la prière.

III

CONDITIONS DE LA VIE ACTUELLE

Au terme de cette analyse, on voudrait maintenant souligner la cohérence des méthodes adoptées avec la situation que la vie profane impose à la volonté de vie chrétienne des laïcs.

En premier lieu, le laïc est voué aux tâches temporelles, elles ont pour lui valeur de fin. Cette vocation détermine un style de vie variable avec les époques. Compte tenu du processus de socialisation qui nous enserre de toute part, ce style est actuellement fort décousu : « Aujourd'hui, notait l'épouse d'un militant, la vertu ne consiste pas à se lever tôt : elle consisterait plutôt à avoir le courage de ne pas se coucher tard. » Aussi bien le laïc n'a-t-il pratiquement pas de moments de solitude et ne trouve-t-il que dans les églises un espace à peu près silencieux. De ce fait, le cadre religieux de sa vie est extrêmement réduit. C'est pourquoi le laïcat, dans l'Église, ne constitue pas un

état de vie au sens strict : les moyens institutionnels ne peuvent y acquérir une réelle stabilité. Dans ces conditions préciser une règle trop rigide ne servirait de rien : les événements imprévus (ils sont légion !) en battraient souvent en brèche l'application.

Le besoin d'une règle de vie collective.

Dès lors, pour le laïc, l'institution joue très peu par elle-même : les moyens de la vie chrétienne ne valent que par l'intensité intérieure de sa présence à l'usage qu'il en fait ; aucune valeur de vie chrétienne ne peut informer la vie sans avoir été assimilée de l'intérieur. Entendons-nous bien : la loi de toute vie est de croître de l'intérieur, comme fait une graine, et nul chrétien n'est dispensé d'intérioriser la loi du Seigneur. Mais le religieux, la religieuse, et, dans une moindre mesure, le clerc, formé dans des communautés qui, peu ou prou, les séparent du monde, sont pris dans une vie structurée. Le cadre institutionnel dans lequel ils vivent est une sorte de donnée dont ils accroissent l'efficacité s'ils contribuent, par leurs réactions propres, à le créer mais qui peut constamment susciter ou faciliter leur engagement. Le laïc chrétien n'est pas inséré de la sorte dans un cadre religieux voulu pour sa valeur éducative et susceptible de soutenir son effort chrétien. Certes, la vie paroissiale apporte une aide efficace, mais, outre qu'il n'est pas toujours facile d'utiliser à fond les moyens qu'elle met en œuvre, il faut reconnaître que, mises à part les diverses équipes qui regroupent des volontaires, ces moyens sont assez réduits : essentiellement l'Eucharistie et les autres sacrements. La catéchèse des adultes n'a pas encore de statut organique, et l'homélie suffit difficilement à répondre aux besoins, surtout dans les paroisses urbaines sociologiquement peu homogènes où l'application de l'enseignement aux problèmes du temps n'est pas toujours aisée. On peut donc dire que, pour le moment du moins, où les structures sont en pleine évolution, le laïc, pour soutenir sa volonté de vie chrétienne, doit moins compter sur un cadre que sur son élan intérieur.

Aussi n'est-il pas rare de rencontrer des laïcs qui sentent le besoin de se donner une règle. A titre personnel, ils peuvent y réussir, avec un réel effort de souplesse et de fermeté. D'aucuns vont plus loin : ils voudraient que les mouvements apostoliques prennent l'initiative d'un règlement minimum ; mais ce souhait provoque, en sens inverse, de vigoureuses réactions.

Ses dangers.

Au premier abord, l'idée d'une règle collective est séduisante : elle permet de donner une orientation précise qui fasse converger l'effort de tous ; elle rend plus facile un contrôle collectif de l'élan spirituel et l'on voit aisément le parti que peuvent tirer les membres des Équipes Notre-Dame du bon usage de leur charte en ce sens. Mais l'objectif limité de ce mouvement facilite les choses : il s'agit de sanctifier le mariage, et, si les exigences de la charte ont un retentissement sur toute la vie, on ne peut nier que, la règle ne couvrant pas les secteurs de la vie extra-familiale, les membres des Équipes courent le risque de ne pas apprendre à soumettre cette part importante de leur vie au Seigneur. Or, que vaudrait une qualité de vie chrétienne qui ne serait vérifiée qu'en un secteur de la vie ? Les courants d'infidélité à la grâce dans le domaine non envisagé par la règle n'alimenteraient-ils pas une résistance souterraine dans le domaine précis couvert par ses obligations ? Alors, on courrait le risque d'une observance purement légale, quelque peu pharisaïque et, à tout le moins d'une médiocre efficacité. Quelqu'un exprimait ainsi le problème : « avec une règle insuffisamment large, on court deux dangers ; les jachères et le marché noir. »

Au total l'ensemble de la vie laïque est trop complexe pour qu'on puisse la soumettre à une règle précise : il faudra se contenter d'inspirations souples ; dans le détail, chacun devra improviser. Ce n'est certes pas une méthode facile : si la personne manque de s'engager sérieusement, par le fond d'elle-même, elle ne sortira pas de l'anarchie. Le risque est sérieux. Par contre la recherche empirique permanente d'une réaction appropriée à l'événement conduit, si la personne est fidèle, à une remarquable unité de la vie. Telle est justement la perspective à quoi sont acculés les mouvements apostoliques, obligés, par leur intention même, de se préoccuper de toute la vie, puisqu'ils veulent assurer le rayonnement de la personne et que ce rayonnement ne peut être vrai sans être réel dans toutes les directions de l'engagement. On ne s'étonnera donc pas qu'ils n'aient pas l'air de manifester des exigences précises.

Par contre, la formule, immédiatement plus efficace, des groupes de foyers pourrait être considérée comme une sorte de noviciat très heureux des jeunes adultes chrétiens. Il ne fait pas de doute en effet que l'on envisage spontanément le foyer comme un champ privilégié de vie chrétienne : sans doute est-il assez naturel à l'homme « animal

conjugal plus encore qu'animal politique », de se sentir plus engagé dans sa tâche familiale que dans les autres. L'examen régulier de la façon dont est vécue cette tâche fournira donc la matière d'un bel approfondissement chrétien. Mais, si le regard de foi va suffisamment profond, si l'effort de conversion est assez sérieux, le chrétien ne sera-t-il pas amené progressivement à découvrir que sa responsabilité s'étend à tous les secteurs de la vie collective ? Ce serait croître de l'intérieur, et magnifiquement. Cette perspective n'est pas exclue par les groupes de foyers ; pour peu que l'aumônier y soit sensible (et c'est en général l'Action catholique spécialisée qui l'y sensibilise) le groupe de foyers peut être une excellente préparation à une vie chrétienne épanouie dans toutes ses directions.

Au total, il apparaît donc que, mis à part quelques temps forts indispensables, retraites et récollections notamment, le laïc découvre mieux comment purifier sa vie en apprenant à utiliser les occasions qui surgissent de la vie quotidienne pour s'unir au Christ rédempteur qu'en apprenant à pratiquer des exercices définis *a priori*. Il serait certes erroné de faire de cette méthode un absolu exclusif, mais il serait chimérique de vouloir éduquer les laïcs à la manière de ceux qui ont renoncé au monde.

Partir de la vie.

Parce que le laïc ne peut guère compter sur le secours d'une règle pour improviser constamment une réaction chrétienne, il a besoin que soient très fermement éduqués son jugement et sa volonté. Sans doute, jadis, la pression naturelle dans un milieu imprégné de foi facilitait-elle cette éducation; dans la civilisation technicienne qui est de plus en plus la nôtre il n'en est pas ainsi : les personnalités ne seront chrétiennes que si elles sont vigoureuses, si on leur apprend à suivre « l'instinct du Saint-Esprit ».

Or, en ce qui concerne le jugement par exemple, il ne fait pas de doute que l'aptitude à la réflexion se perd. Les moyens audio-visuels dispensent une culture plus vaste que réelle, difficile à assimiler vraiment. La capacité d'attention profonde en souffre. On le voit bien à la façon dont l'homélie du dimanche est acceptée : on l'exige très courte, concrète, immédiatement pratique : suffira-t-elle à former les chrétiens ?

Aussi bien, les mouvements s'orientent-ils spontanément *vers une méthode inductive* : révision de vie, thème d'étude, plan d'année, ces

éléments, quoique n'ayant pas la même fonction et la même valeur, mettent en œuvre une même démarche : partir de la vie, de l'expérience afin d'éclairer les faits découverts (et l'on a beaucoup de peine à les « voir ») par l'Évangile. Comme le simple énoncé d'un fait conduit fréquemment les membres de l'équipe à en évoquer beaucoup d'analogues, la transposition d'une situation à une autre n'est pas indue.

Mais ce recours inductif à l'Évangile *ne risque-t-il pas d'être artificiel?* Ne conduit-il pas à privilégier certaines inspirations au détriment de la plénitude évangélique ? L'objection serait valable si les mouvements de laïcs ne mettaient en œuvre que des méthodes inductives. En fait, l'analyse inductive des situations conduit quasi fatalement le chrétien à désirer une culture plus poussée ; elle le met en appétit dans la mesure même où elle l'amène à se convertir, car celui-là seul qui veut sérieusement se lier au Seigneur dans toutes ses activités découvre qu'il a besoin d'apprendre à le faire et de cultiver sa foi. Or, leçons doctrinales et homélies ne favorisent pas si efficacement l'éveil de cette volonté. Quelle que soit leur qualité, ces méthodes ne sont pas aussi concrètes et ne font pas si analytiquement saisir comment tous les éléments d'une situation doivent être appréciés devant Dieu. Alors que le souci de se cultiver peut être un alibi pour se dispenser d'agir, il est impossible de participer à une révision de vie sans se sentir appelé à se donner effectivement. C'est pourquoi, du reste, on enregistre des défections définitives de chrétiens qui ont tout d'un coup pris conscience de l'effort qui les attendait, ou des retraits provisoires (à l'occasion d'un changement de ville par exemple) qui manifestent le désir de souffler un peu : il n'est pas de tout repos d'être maintenu dans un climat d'accueil spirituel à l'événement. Mais, dans ce climat, cours de doctrine, retraites, récollections et sessions sont utilisés avec beaucoup plus d'efficacité. Toutefois, l'expérience le prouve, ces moyens plus traditionnels sont d'autant plus goûtés qu'ils sont concrets, éclairés d'exemples et proches de la vie. Du fait de cette exigence, le prêtre qui doit servir les laïcs dans le cadre des mouvements apprend certainement d'eux à mieux prêcher.

De ce qu'on vient de dire, il est aisé de tirer une conséquence : au plan de l'éveil du cœur, les mouvements de laïcs, sans s'occuper en détail de l'éducation des vertus de la vie chrétienne mettent en œuvre une méthode plus globale et font constamment appel à l'impulsion intérieure de la charité. D'une façon simpliste parfois, dira-t-on, sans souligner suffisamment l'aspect par lequel elle a Dieu pour objet premier, Dieu qui doit et veut être aimé pour lui-même. Mais

ces insuffisances ne doivent pas faire illusion : c'est bel et bien de la charité théologale qu'il s'agit, dans sa dimension fraternelle. En tout cas, rien d'étrange en cet appel apparemment monotone à l'amour : en vérité, « il suffit d'aimer » car l'amour donne leur qualité chrétienne aux vertus et a pouvoir de les susciter toutes. De fait, quand le chrétien devient attentif à toute sa vie, l'inspiration d'aimer les fait naître en tous ses actes sans qu'il faille se soucier autrement de les « exercer » à priori. Gardons-nous sur ce point de concevoir la vie des laïcs comme un décalque de la vie religieuse. (Les Tiers-Ordres, qui semblent avoir quelque peine à trouver leur régime dans le christianisme actuel, y ont-ils toujours échappé ?) Prenons un exemple : le laïc obéit aux événements (le religieux aussi, du reste !), à ses chefs, à son épouse, voire à ses enfants, etc. Il a donc besoin qu'on lui apprenne, comme le Fils de Dieu, à obéir par amour. Mais les manquements à l'obéissance ne sont pas le risque le plus courant de sa vie chrétienne. *Le manque d'initiative, dans le domaine professionnel et civique, par exemple, est plus fréquent* et revêt parfois un réel caractère de gravité. Il conviendra donc plutôt d'insister sur le fait que l'amour doit pousser le chrétien qui vit dans le monde à faire preuve d'esprit d'entreprise, de magnanimité.

L'aide d'une équipe.

Enfin, cette éducation du laïc chrétien se réalise en équipe. L'équipe répond incontestablement à un besoin naturel de nos contemporains. Alors qu'ils sont liés à des groupes sociaux sans cesse plus complexes et plus nombreux, la famille (au sens large, et non au sens étroit du foyer) est aujourd'hui de plus en plus disséminée et ne représente pas une communauté de destin. L'équipe, au contraire, est un groupe à taille humaine, d'autant plus qu'elle est sociologiquement plus homogène. Surtout, au plan qui nous occupe, elle rend concret le caractère ecclésial de la vie. On peut, sans médire de la plupart des paroisses, constater qu'elles se prêtent mal à la création des liens humains indispensables au dialogue spirituel dont les meilleurs ressentent la nécessité. S'il ne s'agissait que de recevoir un enseignement, l'équipe ne serait pas à ce point nécessaire ; quand on veut confronter son jugement propre à celui d'autres chrétiens, la taille limitée et l'homogénéité du groupe est requise.

On accuse parfois l'Action catholique d'atomiser les paroisses et de transporter la lutte des classes dans l'Église. Le risque d'atomisation

n'est pas chimérique, mais il provient de la division sociale française et non des mouvements de laïcs. Croire que le dialogue est possible à l'improviste entre pratiquants de divers milieux est une vue de l'esprit. Trop de préjugés, de passions, d'intérêts divergents séparent ceux qui se réclament de la même foi sans d'ailleurs avoir concrètement mesuré l'ampleur de ses exigences et croient spontanément que leurs attitudes sont chrétiennes. L'ignorance religieuse et le manque d'expérience spirituelle aggravent donc sensiblement les conditions de la rencontre : il faudra apprendre l'humilité, la patience, la douceur, le désintéressement, l'objectivité avant d'être apte à rencontrer autrui.

D'où l'importance ascétique du « regroupement » qui permet à des chrétiens de même milieu, affrontés aux mêmes problèmes, mais engagés différemment et accoutumés à des idéologies divergentes de se retrouver dans la communauté d'un regard de foi, dans la découverte des attitudes spirituelles que le Saint-Esprit inspire à ceux qui veulent sanctifier leurs options temporelles. C'est le « regroupement » qui permet de s'accepter comme frères sans être du même avis. C'est seulement lorsqu'une prise de conscience plus juste des exigences de la charité en matière de respect des opinions d'autrui, la découverte que des choix temporels dont la valeur paraissait d'abord incontestable sont en fait très relatifs, l'habitude de considérer la valeur positive d'attitudes spontanément irritantes, et l'effort d'ouvrir son cœur à tout « autre », quelles que soient ses « positions » et sa « situation », auront rodé les caractères que des chrétiens de milieux différents pourront se rencontrer, sans risque excessif de se blesser et de se séparer dans l'aigreur de divergences tenues pour inadmissibles et le sentiment d'un échec de la foi pour guérir ce monde.

A ce plan encore, il faut bien constater que la perspective des groupes de foyers et celle des mouvements apostoliques conduit à deux styles de vie d'équipe assez différents. Le souci de rayonnement universel des mouvements apostoliques oblige à examiner des problèmes autrement difficiles que ceux du foyer, dans la perspective d'un témoignage à la fois individuel et collectif. Il ne s'agit pas de dire que les groupes de foyers n'ont pas souci de la croissance de l'Église : que la grâce pénètre mieux tel ou tel secteur de la vie, et l'Église grandit ; que des foyers conscients des richesses découvertes et créées par la vie d'équipe souffrent du manque à gagner que représente l'isolement de ceux que leur mouvement n'atteint pas et souhaitent le leur faire rencontrer, est un souci réellement apostolique. Il n'empêche : l'objectif est limité. Ce n'est pas mépris que de le constater,

c'est situer chaque mouvement dans l'Église et, puisque tous ne peuvent pas tout faire, admirer la complémentarité des organismes qui assurent la croissance du corps du Christ selon toutes les dimensions de la vie.

En tout cas, une constatation s'impose : les chrétiens qui ont fait sérieusement l'expérience de la vie d'équipe ne sont pas près d'y renoncer. Au contraire, ils sont unanimes : aujourd'hui, le progrès spirituel passe généralement par la vie en équipe : hors d'une équipe vivante, le plus grand nombre risque l'anémie. Ce désir spontané ne facilite certainement pas la tâche pastorale, mais, si l'on veut que l'Église forme en assez grand nombre des chrétiens rayonnants, il semble bien qu'il faille y répondre, car il ne fait qu'exprimer un besoin fondamental des fidèles envoyés par le Seigneur vivre l'Évangile dans la civilisation à tant d'égards si complexe, qui s'élabore aujourd'hui.

★

Au terme de ces pages, criera-t-on à l'optimisme ? L'auteur lui-même en est bien éloigné. Il espère pourtant n'avoir pas majoré les constatations dégagées de son expérience. Au minimum pourrait-il apporter cette nuance : les moyens que l'Esprit inspire à l'Église de France de mettre en œuvre sont bons, puisqu'ils portent de tels fruits. Aux hommes (pasteurs et fidèles) de les utiliser à plein : ils porteront plus de fruits encore.

Claude Bourgin, o. p.

LES MOUVEMENTS DU LAICAT ET NOTRE RATTACHEMENT A L'ÉGLISE

M. l'abbé Girault, professeur au grand séminaire de Poitiers, faisait naguère, dans la revue *Parole et Mission* (n° 10), l'histoire de l'évangélisation de la France durant le dernier demi-siècle par l'histoire des slogans ou des nouveaux mots ayant fleuri, de décade en décade, dans les milieux du laïcat chrétien ou de l'Action catholique. C'est ainsi qu'en 1936, par exemple, les maîtres-mots du vocabulaire de la ferveur chrétienne et de l'apostolat furent : *Action catholique,* tout d'abord, dont la fortune un peu plus ancienne est désormais acquise, *milieu de vie, révision de vie, conquête, présence, témoignage, incarnation* des valeurs, *engagement,* etc. Dix ans plus tard apparaît le mot *ecclésial,* qui est lié à une nouvelle idée de l'Église; puis, après la série d'ouvrages, *France, pays de mission ?, Les problèmes missionnaires de la France rurale, Paroisse, communauté missionnaire,* les mots de *mission,* de *renouveau,* d'*évangélisation,* de *communauté de destin,* de *ferment* dans la pâte, de *montée humaine,* deviennent les mots-clé de cette période. Dix ans plus tard enfin, et jusqu'à l'époque actuelle, apparaissent avec les renouveaux biblique, liturgique, catéchétique, missionnaire (naissance du C.P.M.I. en 1951), les mots-clés de *présence au monde, contact avec le réel,* puis, récemment, de *Parole, Esprit, foi, prédication* et *kérygme, conversion* et *Église.*

Ce rappel, en trente ans de vie d'Église, des maîtres-mots de

chaque décade, suffit à évoquer pour tous ceux qui la connurent l'évolution des orientations et des mentalités chrétiennes depuis l'avant-guerre. Notre but n'est pas de développer ce que signifiait ou représentait chacune de ces expressions au moment où elle fit fortune, mais plutôt de réfléchir sur une certaine évolution dont l'apparition successive de ces mots est le symbole. En d'autres termes, nous cherchons à « radiographier » les mouvements du laïcat et d'Action catholique, depuis une trentaine d'années, du point de vue particulier de leur insertion dans l'Église et de leur mentalité d'Église.

I

A L'ACTIF DU LAICAT

Nul doute qu'une certaine conception de l'Église a considérablement évolué depuis un demi-siècle. Mais est-ce bien la « conception de l'Église » qui a évolué ? En réalité, c'est d'abord la manière dont se sent rattaché à l'Église, et par contrecoup, inévitablement, l'image que se fait de l'Église, le chrétien.

Quels que soient les phénomènes qui en sont responsables, ce que l'on a appelé « l'individualisme » a connu son point culminant au cours des XVIII[e] et XIX[e] siècles. « C'est l'individualisme qui, dans la doctrine, a atteint son apogée au XVIII[e] siècle et qui a passé peu à peu dans les faits, notamment dans le Code civil. On se rappelle que celui-ci exigeait le partage égal de l'héritage familial entre les mains de chacun des héritiers, chacun des lots étant aussi uniforme que possible. Cent trente ans de ce régime ont démoli la campagne française, désarticulé les propriétés devenues incultivables parce que beaucoup trop petites et morcelées, etc. » Les campagnes n'ont pas été, il va sans dire, les seules victimes de ce nouvel « humanisme », qui fut plutôt le virus destructeur de l'humanisme. Les grandes villes et les grands ensembles qui se sont multipliés considérablement à partir de la seconde moitié du dernier siècle se sont formés sans aucun souci des communautés humaines de base, c'est-à-dire sans aucun souci de l'homme qui, étant une personne, est essen-

tiellement, comme l'on dit aujourd'hui, un être relationnel. Les relations naturelles de quartier, de terroir, de maison à maison, ont disparu au profit (?) des relations de choix que chacun se donne à lui-même et qui tiennent relativement peu de compte des distances.

La contagion, en christianisme, de ces manières de vivre et de ces conceptions, ne s'est pas fait attendre. La paroisse, au lieu d'être une « communauté » chrétienne est devenue, selon l'expression un peu dure mais réaliste d'un jésuite américain, une « station-service pour besoins spirituels », entendez aussi pour besoins individuels. La perte du sens communautaire se solda par la perte du sens liturgique, de la lecture biblique, qui ne peut être entendue réellement que *dans* l'Église, de la cohésion et du pouvoir éducateur de la famille. Elle se solda aussi, positivement, par tous les « exercices » de dévotion privée, les livres de piété individuelle, les règlements particuliers, les confréries et les cercles de dévotion. A tous les plans et dans tous les secteurs, on retrouve les traces de cet individualisme. N'a-t-on pas montré que même les « blousons noirs » s'étaient formés à partir d'un désir de compensation, chez l'enfant, de communautés de base qui lui manquaient. Mais arrêtons-là cette évocation.

Grâce à l'Action catholique, et aux mouvements du laïcat, une nouvelle manière de vivre en chrétiens et entre chrétiens s'est fait jour dans l'Église, et cette nouvelle manière de vivre inspire une nouvelle façon de concevoir l'Église, ou tout au moins rend les fidèles plus sensibles à une conception de l'Église qui, pour n'avoir jamais été oubliée, était trop fréquemment méconnue.

On trouvera les symptômes de cette nouvelle façon de vivre, non seulement dans les mouvements d'Action catholique, y compris ceux de l'Action catholique générale, dans des mouvements comme *Vie nouvelle* ou ceux que l'intelligence généreuse d'un P. Lebret ou d'un abbé Pierre a inspirés, mais encore dans ces fameuses « communautés de quartiers » dont certaines paroisses d'Annecy et de Nancy sont devenues les « pilotes ». L'Église est devenue pour ces chrétiens une « communauté fraternelle », où le prochain compte, et compte essentiellement. Nous ne sommes sauvés que par l'Église et dans l'Église. Et cela non pas seule-

ment au sens où l'Église est le seul « instrument de salut », mais au sens aussi où l'Église, ce sont « nos frères » et nous. Nous ne nous sauvons pas tout seuls, isolément, en dehors de tous. Nous sommes responsables les uns des autres, non seulement parce que la charité nous fait membres les uns des autres et nous incline à porter nos fardeaux mutuels, mais déjà par la nature même de notre être, source et débouché de relations d'importance parfois capitale dans la vie des êtres. Que de « plis de conscience », que d'intentions, ont pour origine le fait de n'avoir pas été aimé, ou d'avoir été mal aimé, ou d'avoir été bien aimé, ou d'avoir été au terme de telle ou telle relation de la part d'autrui... Ainsi sommes-nous parfois « responsables », en partie, des actes, bons ou mauvais, qui ont pour cause ces « plis de conscience ». La charité consacre cet état de nature de notre être qui est aussi, comme nous l'avons dit, un être « relationnel ». Et nous devons d'autant plus faire droit à ces requêtes que celles-ci sont plus fondamentales et plus profondément enracinées en nous.

La redécouverte de cet aspect de l'Église, communauté fraternelle, ne signifie certes pas que l'acquis des définitions antérieures soit oublié ou perdu; mais qu'un aspect nouveau, auquel il n'était pas fait droit suffisamment, est découvert.

Sur cette route de la marche chrétienne il semble que nous soyons à un carrefour. Communauté fraternelle, l'Église l'est en effet, et essentiellement. Mais elle est aussi une société visible et hiérarchisée en laquelle nous sont présentés les signes de la foi et par laquelle passe la grâce du Christ. Selon que l'on est sensible à un aspect ou à un autre, l'équilibre des éléments du mystère risque d'être compromis.

L'Église est une société visible, à l'instar des sociétés humaines. C'est un de ses aspects. De là à la concevoir sur le type de toute société humaine, à vouloir sa grandeur humaine, à être fier du prestige dont elle peut s'auréoler, la tentation est proche. Cette tentation était déjà celle de « l'individualisme », qui pour méconnaître, ou ne pas suffisamment connaître, le mystère de la charité ou de la communion fraternelle dans l'Église, n'ignorait pas en celle-ci le principe de la hiérarchie de gouvernement

et d'administration. Mais cette tentation demeure encore de nos jours. Tout récemment encore, une « revue internationale » d'apostolat essayait de répondre à la tâche d'évangélisation du monde par des chiffres : 800.000 adultes sont baptisés chaque année sur une population globale de 1.900 millions de non-chrétiens. Ce rythme, constate l'auteur, est d'autant plus insuffisant que le chiffre des non-chrétiens est en croissance considérable. Nous n'avons certes rien à dire à ce raisonnement. Mais nous suivons difficilement l'auteur lorsqu'il essaye de « calculer » le nombre de prêtres nécessaire pour l'évangélisation actuelle des 1.900 millions de non-chrétiens, ou simplement des 1.200 millions qu'il est possible de rencontrer, puisque 700 millions, poursuit l'auteur, sont derrière le rideau de fer, hors de notre atteinte... La « conquête » des âmes est une œuvre autrement mystérieuse! Ce n'est pas quand Israël était fort, puissant, nombreux, ou qu'il avait de solides alliances, que son avenir était le plus sûr. Au contraire. Ce fut toujours au « petit reste », pauvre, démuni, que Dieu donna ou conserva son héritage. C'est le Christ en Croix, abandonné de tous, qui triomphe. Ce sont les douze Apôtres qui s'affrontent au monde païen de la Méditerranée et qui vont porter la Parole jusqu'au golfe Persique, qui seront à l'origine de la conversion la plus étendue que l'histoire de l'Église ait connue. L'ère des persécutions a été aussi, jusqu'au IV^e^ siècle, l'époque de la plus solide implantation de l'Église. Et ainsi de suite. Non, les peuples de la terre et le peuple de Dieu ne se développent pas selon les mêmes lois. L'échec, l'humiliation, la perte du nombre et du prestige peuvent être des éléments de croissance pour le peuple de Dieu. Ils signifient au contraire l'impuissance et le recul pour les institutions terrestres.

Cette tentation de grandeur a rarement atteint, on en conviendra, les groupements d'Action catholique. Celle-ci s'est voulue « levain dans la pâte » et « présence au monde », ce qui n'empêcha pas sa nécessaire cohésion dans la fraternité de ses membres. Ce n'est pas sans une pointe de jalousie qu'on lui a reproché parfois, ne comprenant pas toujours ce qu'elle signifiait, de former une Église dans l'Église. Pourtant ce rêve, perpétuelle-

ment renaissant, de constituer à l'intérieur de la société humaine une société chrétienne puissante et protégée, n'a pas épargné tous les mouvements laïcs. A toute époque, à tout moment, le rêve d'un Royaume de Dieu, se développant au milieu de ce monde, et selon le type des royaumes de ce monde, est un rêve perpétuellement renaissant, même parmi les croyants. Il faut constamment l'exorciser.

L'Église est, pour une part d'elle-même, et pour une part également essentielle, invisible. C'est certainement un des bénéfices des renouveaux, biblique, liturgique, missionnaire, que d'avoir redécouvert cet aspect du mystère de l'Église. Il y en a qui paraissent dehors et sont dedans, dit saint Augustin, d'autres qui paraissent dedans et sont dehors. Le chrétien d'aujourd'hui est particulièrement sensible à cet aspect invisible de la communion des chrétiens, dans la foi, la confiance en Dieu, l'amour. Il a créé des néologismes, comme *ecclésial,* ou *communionel,* pour mettre en relief précisément cet aspect de l'Église qui se construit invisiblement dans la communion de la foi vive, par le moyen et au-dedans des institutions visibles. L'Action catholique, par le souci qu'elle a donné aux militants de rejoindre au-delà, ou au-dedans, des détachements ou rattachements extérieurs, ce qui peut être décelé et reconnu du cœur des hommes, a beaucoup contribué à redécouvrir, dans la vie de foi et de charité de tous les jours, cet aspect de l'Église.

La tentation cependant serait peut-être ici d'isoler cet aspect, de le séparer de l'autre. L'Église est société d'hommes, constituée de ministres et de signes visibles, et elle est aussi communauté de foi et d'amour. Celle-là est un donné, solidement reçu du Christ, et comme l'échafaudage qui construit intérieurement celle-ci jusqu'au dernier jour. L'un et l'autre sont indissociables et inséparables tant que la vérité des cœurs n'est pas manifestée. Il demeure cependant que les institutions et les sacrements n'ont d'autre but, jusqu'au dernier jour, que de construire, dans le Saint-Esprit, cette « république invisible des âmes » dont l'Action catholique a ouvert la révélation à beaucoup de chrétiens.

II

AU PASSIF

Ce que nous venons de dire montre déjà quelles sont les tendances qui sont à marquer à l'actif ou au passif des mouvements d'Action catholique. L'Action catholique et les mouvements du laïcat depuis une trentaine d'années ont donné aux fidèles le sens de leur appartenance « communionelle » à l'Église, et leur ont fait prendre conscience d'un aspect trop peu considéré du mystère de l'Église, Corps du Christ, qui est en effet un corps, dont le sang est l'Amour, et l'Ame incréée, l'Esprit-Saint.

Pour qui cependant fréquente les groupements d'Action catholique avec un grain de raison critique, il semble que des progrès soient encore à faire sur deux points.

a) Nul doute que par le biais des enquêtes et des révisions de vie, une formation très profonde n'ait été donnée peu à peu aux militants. Et cette formation très profonde a eu l'immense mérite de n'être pas abstraite et théorique, mais construite « à même la vie », à « ras de terre » si l'on peut dire, ou, plutôt, des relations humaines. Il ne faut pas perdre cela.

Cependant, la doctrine a quelquefois souffert, non certes dans l'intention de ceux qui la donnaient et qui la voulaient totale, mais dans l'expérience de ceux qui la recevaient, de n'avoir été enseignée « qu'à propos de » : à propos de tel problème, de telle grève, de telles mœurs, de tel drame. Une formation d'ensemble manque quelquefois, non, encore une fois, dans les « leçons » données mais dans l'expérience de ceux qui les reçoivent. On voit bien les périls que l'on peut craindre de la façon dont une formation serait donnée si elle se détachait de cette vie, et de ces soucis des militants avant tout préoccupés de l'évangélisation et de la « montée humaine », de leur milieu ou de leur quartier. Il reste qu'elle doit être donnée et reçue[1]. Sans

1. A propos de ce que nous disons ici et que nous avons soumis à l'un de nos amis, aumônier d'Action catholique ouvrière, celui-ci nous écrit très justement les remarques suivantes que nous faisons entièrement nôtres :

a) « Le milieu est déchristianisé. Ce n'est pas une figure de style, c'est la profonde réalité. On l'admet intellectuellement, pas encore existentiellement, du moins pour ceux qui observent la situation de l'extérieur et à travers

elle, les Latins que nous sommes ne sont que trop portés à multiplier les activités, à rechercher le rendement, l'efficacité — tangible, ou au moins extérieurement sensible —, au détriment des

des descriptions mêmes écrites par nous. Dès lors, comment parler de synthèse doctrinale alors que les militants et les prêtres qui sont en contact avec tous ceux que l'Action catholique met en mouvement sont à peine des « catéchumènes », fussent-ils baptisés ? D'autre part, on oublie souvent que certains de nos militants sont encore loin eux-mêmes d'être des chrétiens « parfaits » ; c'est en militant qu'ils s'efforcent plus ou moins consciemment de se perfectionner. On n'a pas encore reconnu « ce nouveau catéchuménat » dans l'Église; rien d'étonnant donc que l'on ne reconnaisse pas les délais extra-institutionnels pour ces « catéchumènes », mais n'en accusons pas l'Action catholique; prenons plutôt acte de la situation et manifestons de la patience et de la confiance à ceux qui se consacrent vraiment à la Révélation, *mais ad modum recipientis !*

b) Par contre, je me permettrais volontiers de retourner la question « synthèse doctrinale » à ceux qui font de la pastorale normale et traditionnelle pour ne pas dire traditionaliste. Ils ont tant d'années de catéchismes et leurs plans de prédication sur tant d'années : peuvent-ils prétendre avoir fait une synthèse doctrinale assimilée par leurs ouailles ? J'ajouterais encore volontiers un argument « ad hominem » à ceux qui se montrent si exigeants vis-à-vis de l'Action catholique. Les groupes se multiplient actuellement sur le plan paroissial, ou autre, qui veulent un approfondissement biblique, liturgique, théologique, etc. C'est une richesse nouvelle appréciable; je suis même prêt à admettre que ces « gourmets » aient fait le tour de cette fameuse « synthèse doctrinale »; mais ceux-là sont-ils vraiment engagés apostoliquement dans la vie ? *Pourquoi donc ne relève-t-on pas les déficiences d'engagement apostolique autant que les déficiences au niveau de la connaissance intellectuelle ?*

c) Tout cela implique, à mon humble avis, une certaine conception de l'Église qui se ferme ainsi aux pauvres et qui lie la foi et la charité engagées à une culture déterminée. Je ne méprise pas l' « intelligentsia », *mais je plaide pour la place des « pauvres » dans l'Église.* Je sais qu'on la leur accorde et qu'on se vante d'en avoir; on les montre, mais ils ne sont plus « accueillis » ni à plus forte raison « envoyés » comme ils le mériteraient... Ils ne sont pas encore « considérés » en toute égalité.

d) Ajoutez encore que nous ne sommes plus guère à l'ère de l'enseignement, *mais du dialogue*, qui est une forme maïeutique de l'enseignement. Et je crois que cela engage bien autre chose qu'une simple question de pédagogie. C'est là « nouvelle vague » qui nous sortira peut-être de nos ornières. Mais ne nous attendons pas à ce que l'opération soit confortable... C'est ici qu'il faudrait encore parler de la vérité statique refusée par la génération qui nous suit, et qui n'est pas le refus de toute Vérité qui se construit, au contraire; c'est aussi là qu'il faudra revenir sur les *principes*... non pas certes pour les nier, mais pour les rejoindre par un autre chemin. »

valeurs d'intériorité, de foi, de prière, de recherche de Dieu, au détriment de l'intelligence contemplative en mal de comprendre le dessein de Dieu, et Dieu lui-même. Cette tentation d'une action insuffisamment intériorisée, insuffisamment imprégnée de contemplation, de connaissance de Dieu et de son salut n'est pas le privilège, pour autant que ce soit aussi parfois sa tentation, de l'Action catholique; elle existe partout en Occident, et l'Action catholique, dans la mesure surtout où elle est une action, n'y est pas... allergique.

Visitant tout récemment un monastère d'Égypte, un moine français de Bellefontaine était frappé du dépouillement — le désert — et du style de ces monastères : « Extrême pauvreté des bâtiments, de l'ameublement, des cellules — quatre murs et une natte —, des vêtements eux-mêmes. Devant ce dépouillement, ce dénuement, ajoutait-il, on réalise mieux le sens de la vie monastique : le moine est un homme qui renonce au monde présent parce qu'il lui préfère Dieu et les réalités du monde à venir (...). La vie divine, et tous ces fruits du Saint-Esprit dont nous parle saint Paul et qui manifestent l'établissement du Règne de Dieu en nos cœurs : charité, joie, paix, longanimité, serviabilité, bonté, confiance dans les autres, douceur, maîtrise de soi : il n'y a que cela qui mérite l'attention de l'âme[2]. » Et l'auteur mettait en regard de cet absolu spirituel des moines d'Égypte — pourtant, il est vrai, tentés par l'oisiveté — les tentations « d'organisation » parfois un peu lourde, de travail efficace qui quelquefois transforme le monastère en entreprise de rendement..., chez les moines occidentaux. S'il en est ainsi chez les contemplatifs eux-mêmes, rien d'étonnant à ce que les « militants » d'Action catholique résistent parfois mal à cette tentation. N'a-t-on pas vu certains quitter leur mouvement, au moins temporairement, ou aller ailleurs, « pour avoir une formation ». Le succès de certains « cours », comme de certains « cahiers » — pourquoi ne pas nommer en l'honneur du P. Doncœur les *Cahiers du Cercle Sainte-Jehanne* — vient justement de l'excellente et « générale » formation qui y est donnée.

2. Dom Placide Deseille, *Réflexions sur la vie monastique*, à l'occasion d'un voyage en Proche-Orient, dans *Collectanea Ord. Cist. Ref.*, janvier-mars 1961 (pp. 8-15), p. 9.

b) Cette tentation de l'Action et de multiples — et nécessaires — activités, au détriment des valeurs de réflexion, de considération, de contemplation, est parfois d'autant moins légère qu'elle se double d'une autre. Étant formé à partir de son information, de ses enquêtes et statistiques, le chrétien, « issu » de l'Action catholique, est souvent une sorte de *self-made man*, avec les qualités et les défauts de celui-ci. Comme l'obéissance qui lui paraît quelquefois retarder son action, la docilité à un enseignement théorique, nécessaire pour l'acquisition et l'approfondissement de la connaissance de foi, lui sied parfois différemment. De là certaines difficultés à lui communiquer certaines convictions de foi, de lui faire prendre conscience de certaines insistances de la foi, en dehors des chemins le long desquels il s'est accoutumé à les découvrir. Sans doute n'est-ce là qu'un procès de tendances, et de tendances qui ne tiennent pas compte des différents mouvements, du fait que certains ont reçu un mandat officiel de la hiérarchie tandis que d'autres se déploient sous son regard bienveillant sans être organiquement reliés à elle, des différentes expériences de formation, très heureuses parfois et dont on souhaiterait même qu'elles inspirent davantage certaines formations de clercs, ou quelquefois moins heureuses — peut-il en être autrement dans un « procès » d'ensemble ou une « radiographie » générale? — mais de tendances suffisamment perceptibles pour être de temps à autre exprimées. L'Action catholique est suffisamment solide aujourd'hui pour que celles-ci puissent l'être de nouveau.

III

L'APPEL

Si l'Action catholique est maintenant solidement et légitimement plantée, elle marque un espoir et représente un appel de l'Église d'aujourd'hui.

Cet espoir, cet appel, c'est celui d'une vie chrétienne menée enfin, intérieurement et volontairement, *par tous*. Cela se manifeste dans le renouveau du vocabulaire, évoqué au début, qui n'est plus seulement le fait des clercs. L'Action catholique, c'est

tout le Peuple de Dieu se mettant en marche de lui-même et par lui-même vers la Patrie; c'est tout le peuple de Dieu prenant conscience de ses responsabilités apostoliques propres et travaillant, en communion intime et fraternelle avec ses pasteurs, à l'évangélisation du monde.

Grâce à l'Action catholique, le temps est fini aujourd'hui, pour beaucoup de chrétiens sinon pour tous, où l'on s'en remettait « au curé » pour la connaissance de ce que chacun est tenu de croire, et pour la conduite extérieure de sa vie chrétienne. L'obéissance, d'ailleurs passive et demandant peu d'engagement, pouvait tenir lieu d'alibi de la foi et du salut. Le rôle des pasteurs n'en est pas pour autant, il va sans dire, devenu inutile. Il est au contraire plus utile et nécessaire que jamais, puisque la foi des fidèles au fur et à mesure qu'elle s'approfondit et se pose des questions, parfois même des questions graves, a besoin de guides meilleurs et plus compétents. Mais cette formation doit tendre de plus en plus à faire des chrétiens adultes et non des chrétiens toujours en tutelle.

> En ce temps-là... je mettrai la Loi au fond de leur être, et je l'écrirai sur leur cœur. Alors je serai leur Dieu et ils seront mon peuple. Ils n'auront plus à s'instruire mutuellement, se disant l'un à l'autre : « Ayez la connaissance de Yahvé! » Mais ils me connaîtront tous, des plus petits jusqu'aux plus grands — oracle de Yahvé (Jr 31, 33-34).

Mais cet « appel » de l'Église aux chrétiens d'aujourd'hui est encore comme une humble semence qui a besoin de croître et de se développer. Il faut que les chrétiens l'entendent et se mettent à vivre eux-mêmes, en communion, comme ils l'ont aujourd'hui compris, avec tous leurs frères, leur foi en l'Évangile de Jésus-Christ. L'unité de l'Église n'est pas faite uniquement de discipline extérieure, toujours fragile, comme le montrent les régimes totalitaires, lorsqu'elle est exclusive, mais surtout et essentiellement de communion de tous et de chacun, dans la foi personnellement vécue à Dieu, Père de Notre-Seigneur Jésus-Christ, dans la confiance en Dieu et dans la charité.

A.-M. Henry, o.p.

LE DEVOIR D'ACCUEIL

« La foi procède d'une écoute », dit saint Paul. Au Dieu qui parle l'homme est invité à s'ouvrir. Mais par là même c'est à tout ce qui est présence de Dieu, parole de Dieu, action de Dieu, c'est donc aux choses, aux gens, aux événements, au réel total que, par sa foi, le chrétien doit faire accueil.

Il s'agit là dans le christianisme d'une constante, dont le renouveau apostolique et missionnaire qui travaille le laïcat d'Église est profondément marqué. Nous voudrions souligner ici à quel point ce devoir de s'ouvrir répond à un appel venant du monde à sauver, à quel point aussi il impose aux mouvements laïcs d'impérieuses exigences.

I

DANS LE MONDE, UN APPEL

Ce monde qui est le nôtre donne l'impression d'un écheveau dont on ne sait guère démêler les fils. Réalité chaotique, toute en devenir, au cœur de laquelle existe, travaille Jésus-Christ. Disons bien *au cœur de* et non pas *à côté de*, ni *au-delà*. Mêlée au monde, prise dans sa trame, sans jamais — bien sûr — se confondre avec lui, s'affirme au regard de notre foi la présence de Jésus-Christ. Là est peut-être le tout premier jaillissement de la vocation missionnaire qui affecte les meilleurs des laïcs : cette certitude que l'univers humain, fût-il terriblement entamé

par les paganismes, n'est pas seul, qu'il est habité à demeure par le Dieu Sauveur.

Le monde est « le déploiement historique de l'homme livré au péché et à la grâce ». Les phases crépusculaires, les torpeurs généralisées, les apostasies massives ne signifient donc pas que Dieu s'absente. Dieu ne s'absente jamais de tout ce qui est son œuvre, il ne s'arrête pas de créer, de sauver, il ne s'arrête pas d'aimer. Il veut faire de chaque époque humaine un élément de son éternité, de chaque secteur humain une province de son Royaume, de chaque personne humaine, en quelque point de l'histoire et de l'espace qu'elle surgisse, un enfant de sa race. Si bien que chaque époque, chaque secteur, chaque personne a ses chances chrétiennes. Ce qui change, selon le temps et les lieux, ce n'est pas tant la présence du Seigneur que le style de sa présence.

Subir ou sauver le monde ?

Cette présence, quelle est-elle aujourd'hui ? Elle réside certes dans les valeurs surnaturelles permanentes, explicitement vécues par les chrétiens : Parole de Dieu, sacrements, liturgie, oraison, témoignage... Mais dans un monde qui vit de moins en moins sous la mouvance de l'Église, qui exalte de plus en plus les valeurs purement naturelles et dont cependant Jésus-Christ est toujours le Sauveur et le Seigneur, cette présence ne serait-elle pas à chercher aussi au cœur même du profane ? Ne craignons pas de dire ce que l'expérience apostolique nous montre chaque jour plus nettement : c'est dans l'épaisseur des réalités toutes naturelles que Dieu, plus sans doute que lors des périodes « sacrales » de notre histoire, semble bien faire passer une bonne part de sa grâce.

Depuis que le Verbe est venu, en Personne, parler le langage des hommes, depuis qu'il a été l'homme d'une race, d'un pays, d'un métier, d'une rue, depuis qu'il a promis *d'être avec nous, tous les jours, jusqu'à la fin des siècles*, toutes les réalités humaines, fussent-elles les plus déroutantes au départ, appellent sa présence. Et nous ne pouvons pas admettre que ce supplé-

ment de forces que se donne actuellement l'humanité, que cette étonnante plus-value en certains domaines, que ces extrapolations gigantesques partout, demeurent sur le bras mort du courant rédempteur. Nous ne pouvons pas croire que Dieu n'y soit activement Sauveur.

Non pas que nous cédions à une sorte de panthéisme chrétien pour lequel à chaque montée humaine correspondrait systématiquement une montée de la grâce. Loin de là! Mais nous sommes sûrs, de toute la certitude de notre foi, que rien de ce qui est nouveau chez l'homme ne prend Dieu au dépourvu, que Jésus-Christ est et demeure le Seigneur de l'histoire, à la fois très au-dessus d'elle et très avec elle, et que toutes nos trouvailles, si ambiguës de soi par rapport à lui, appellent autant de grâces laborieuses certes, mais divinement et donc parfaitement ajustées.

A nous d'être présents à cette Présence!

Dans un monde où, plus que jamais peut-être, nature et grâce sont imbriquées l'une dans l'autre, notre fraîcheur d'âme et notre grandeur d'âme doivent, sous la lumière et sous la motion du Christ, nous faire sans cesse pressentir ce passage souterrain de la grâce et y prêter main forte. Car ce monde, il ne faut pas le subir, il faut le sauver; il faut l'empêcher de n'être qu'une machine, un marché ou une foire d'empoigne. Il faut donc que notre regard et notre geste aillent en lui jusqu'au plus épais de cet emmêlement du ciel et de la terre, pour percevoir, inconscient presque toujours, mais toujours authentique, l'appel qu'il lance. Il faut que, pour la part qui nous est confiée, la grâce du Christ y prenne le dessus; il faut qu'il soit gracié, qu'il débouche sur le Royaume.

L'Église, vocation du monde.

Ici nous rencontrons l'immense réalité en laquelle tout baptisé doit vivre cette double et unique présence à Dieu et au monde : l'Église. Dieu nous aime personnellement, singulièrement, mais il ne nous aime pas séparément. Il pense à nous non seulement au singulier, mais au pluriel et ce pluriel c'est l'Église. L'Église,

telle est la forme définitive que Dieu, en Jésus-Christ, a voulu donner à son amour pour l'homme et l'appel que lance l'homme en mal de rédemption est finalement un appel à l'Église.

Qu'est-ce que l'Église, sinon Jésus-Christ soudant les hommes en une communauté de destin qui les ouvre les uns aux autres pour se communiquer, hiérarchiquement et fraternellement, le don de Dieu? Qu'est-ce que l'Église, notre Église militante, sinon Dieu voulant, en Jésus-Christ, sauver les hommes à travers des hommes et à travers des hommes qui ont besoin eux-mêmes d'être sauvés?

Ainsi l'Incarnation, préparée de longue date par l'alliance avec des gens, avec un peuple de chez nous, se poursuit, à longueur d'histoire, en cette Église du Christ qui fait route avec le monde.

Église et monde ont partie liée. Ils sont nés le même jour : le jour de la chute. Adam et Ève viennent de pécher. Lorsque Dieu, à la brise du soir, descend prendre le frais avec eux, il ne les trouve pas : ils se cachent, ils ne supportent plus le regard de l'Ami. Alors Dieu appelle (καλεῖ). Dieu appelant l'homme pécheur, c'est déjà un peu l'Église (ἐκκλησία). Ce jour où a pris naissance notre monde pécheur est donc aussi le jour où, dans sa lointaine préformation, a pris naissance l'Église.

Plus tard Dieu ne se contentera plus de venir à la brise du soir; Jésus, le Dieu fait homme, portera avec nous le poids du jour et son Église qui est son corps fera corps avec le monde.

Nés ensemble, Église et monde feront désormais route ensemble, non pas côte à côte, mais comme se pénétrant l'un l'autre, jusqu'aux *cieux nouveaux et à la terre nouvelle*. Tout ce qui, vécu par l'homme, surgit en ce monde, doit *passer* au Royaume. Cette Pâque immense est l'œuvre de l'Église. La vocation du monde c'est de devenir l'Église.

II

UNE RÉPONSE EXIGEANTE

Or le laïc appartient d'une manière très précise et à l'Église et au monde. Il est appelé à vivre, au ras de ses appartenances

terrestres, une grâce tout habillée de profane. Pleinement d'Église, il doit participer en ce monde au labeur de l'Église : le salut des hommes.

Pour sauver il faut à la fois *être-autre* et *être-avec*.

Consacré par son baptême, le laïc est *autre;* inséré dans les réalités profanes, il est *avec*. Le voici donc en situation de médiateur et d'apôtre. A lui de bien rester sur le tranchant de cette double appartenance. C'est inconfortable : à force de vivre sous un horizon catholicisé de longue date, le chrétien de notre vieil Occident court le danger de n'être plus assez présent ni au monde ni à l'Église, de vivre en une sorte de *no man's land,* neutralisé par la routine et la demi-mesure, où le double et unique appel du Dieu qui sauve et du monde à sauver risque de ne plus guère être perçu.

C'est très précisément là contre que, à des titres et avec des moyens très divers, réagissent les mouvements du laïcat chrétien. Il ne s'agit pas ici d'analyser les techniques de ces mouvements, mais seulement de souligner ce qui dans ces techniques relève de l'ouverture au réel. *Bornons-nous à deux éléments bien connus* que, *faute de mieux, nous désignerons en termes d'action catholique* : *l'enquête et la révision de vie*[1].

L'enquête.

Les différences de désignations et de réalisations qui affectent la méthode d'*enquête* ne sauraient nous faire oublier que nous sommes ici devant une attitude typique.

Croire c'est voir un peu comme Dieu voit, c'est être doté, en

1. Sans accumuler les références, signalons :

— *La Vie Spirituelle,* décembre 1960-mars 1961-avril 1961 : « Foi et Révision de vie », par le P. J. Bonduelle.

— *Supplément au courrier de l'A.C.I.,* novembre-décembre 1959 : « L'enquête ».

— *Supplément au courrier de l'A.C.I.,* mars-avril 1960 : « La révision de vie ».

— *Document de l'A.C.O.,* n° 7, mai 1958 : « La révision de vie ouvrière ».

pure grâce, d'un peu de cette lucidité qui est la sienne. A nous d'exercer ce « talent », à nous de lire le plus loin possible à l'intérieur du réel humain, de nous mettre en *quête* de tout ce qui dans l'homme, en plein ou en creux, s'affirme comme une trace de l'action divine.

Pour notre regard facilement lassé, disloqué, fiévreux, distrait, porté à enjamber les autres ou à tenir pour classé ce qui fait leur vie, *l'enquête est une ascèse qui l'oblige à se fixer, à s'étonner*. Dans le christianisme, comme dans tout ce qui ennoblit l'homme, tout commence par le regard. Aimer c'est d'abord savoir regarder, avec toutes les ressources de notre clairvoyance naturelle enrichie par notre clairvoyance théologale. Le prêtre et le lévite de la parabole du Bon Samaritain voient le blessé, dit l'Évangile, mais ils ne s'arrêtent pas. De quelle piètre qualité était donc leur regard ?

Aussi éloigné du sectarisme qui n'écoute rien que du scepticisme qui écoute tout mais qui n'entend rien, le véritable comportement évangélique me fait aborder tout ce qui touche à l'homme avec le sérieux de Dieu lui-même. Car les appels de l'homme, même lancés inconsciemment, sont sérieux, sérieuses aussi les réponses de ce Dieu qui aime l'homme. Au chrétien, en qui se rencontrent appels de l'homme et réponses de Dieu, d'être lui aussi sérieux, attentif, humble et magnanime, à lui de nourrir cette inlassable puissance d'accueil et de don, cette merveilleuse richesse d'échange qui font partie des mœurs divines. Ainsi fait l'enquête.

Alors peu à peu ce donné humain que l'on croyait savoir par cœur *nous découvre de nouveaux plans de profondeur*. On y pressent les prodigieux entrelacs du bien et du mal, les imbrications multiples des responsabilités, la pesée des mentalités avec leurs préjugés, leurs habitudes, leurs tics, les résonances collectives des comportements les plus personnels.

Sans juger — ce qui est réservé au seul Seigneur — on découvre ces zones d'ombre ou de pénombre qui avaient jusqu'alors échappé à la lumière de l'Évangile. Et peu à peu on comprend que le regard est loin de suffire : il faut agir, agir sur soi-même en réformant sa propre façon de vivre, en portant le fer en ce soubassement de nous-mêmes où prennent racine nos gestes les

plus banals, agir sur ceux qui nous entourent, agir sur les mentalités, les institutions, les chantiers si divers où les hommes sont en train de jouer leur vie éternelle.

Abordée à partir du Christ, l'enquête donne à notre regard quelque chose de son regard et nous libère de notre myopie congénitale, elle nous apprend un peu mieux « ce qu'il y a dans l'homme », elle donne à notre dialogue l'accent de la Bonne Nouvelle, elle nous fait adopter à l'égard de nous-mêmes et des autres, personnes, groupes, milieux, classes, races, nations, la politique du Dieu qui sauve. Elle est une école de conversion, de catholicité et d'engagement.

La révision de vie.

La *révision de vie,* elle, limite notre regard à un acte, grand ou petit, déjà vécu. Ce qui s'étalait, avec l'enquête, sur tout un monde de réalités humaines est saisi dans l'instantané souvent cruel, mais combien révélateur du « fait de vie ». L'homme va être pris *sur le fait,* au sens le plus littéral, avec ses limites, son péché, sa grâce.

Placé sous le faisceau lumineux de l'Évangile et de la doctrine de l'Église, porté dans la prière de tout un groupe avide de vérité et assez pauvre d'âme pour l'accueillir, si redoutable qu'elle soit, ce fait, qui semblait au départ compact, inerte, définitivement rejeté dans le passé parmi les sédiments de l'histoire, s'anime peu à peu. Il parle, il dit de l'homme les lâchetés, les torpeurs, le péché, mais aussi les élans, les générosités, les docilités aux avances du Christ qui, lui aussi, est pris là sur le fait dans son œuvre de salut. Alors est saisi en gros plan ce que nous avions esquissé en vue générale, tout à l'heure, de la présence active du Seigneur au cœur du profane.

On ne dira jamais assez l'exigence et la puissance de conversion qui se dégagent de ces révisions de vie, menées patiemment à longueur de mois et d'années. Lentement, sans que les sujets eux-mêmes s'en rendent tellement compte, la distance qui sépare vie et révision de vie s'amenuise ; elles tendent à devenir conco-

mitantes, en ce sens que la lumière et l'exigence qui au début n'apparaissaient guère qu'au moment où le fait était *revu*, apparaissent désormais au moment même où le fait est *vécu*. Les gestes qui se déclenchaient auparavant sans tellement passer par le Christ, en court-circuit, sollicitent désormais de plus en plus sa lumière et sa force. Ils se font plus éclairés, plus denses, plus vrais, ils sont davantage ses gestes, ils construisent mieux la cité des hommes et l'Église elle-même.

Une patiente Pentecôte.

Car à travers tous ces mouvements et leurs méthodes, c'est bel et bien l'Église tout entière qui se veut en contact avec l'en-dehors d'elle-même, avec tout ce qui dans le monde n'est pas encore évangélisé, baptisé, sauvé. Il ne s'agit pas ici de quelques initiatives sporadiques, dues à quelques francs-tireurs, il ne s'agit pas non plus de quelques modes nouvelles, passagères, il s'agit de l'Église, Corps du Christ, qui, sous la poussée de l'Esprit, poursuit sa patiente Pentecôte, envahissant les places publiques, se mêlant à la vie des hommes, nouant dialogue en toutes langues, gagnant à Jésus-Christ nations, races, milieux de vie, professions, etc.

Certes, la médiocrité de l'homme s'accommode souvent de moindres exigences : mises en œuvre au niveau d'un cercle, d'une équipe, d'un groupe, d'un « atelier », ces méthodes sont souvent tâtonnantes, insatisfaisantes... et puis, autour, on sourit de ces gens qui font problème de tout et qui paraissent si peu efficaces...

Qu'importe! Pour qui croit au Seigneur agissant en son Église, se réalise ici, une fois de plus, cette méthode des moyens pauvres qui court la Bible, qui correspond si bien à la manière si cachée dont Dieu est présent à notre monde actuel et qui est finalement la seule efficace pour le Royaume.

Rien peut-être ne fait mieux comprendre combien le Royaume est semblable au grain de sénevé, à la pincée de levain, à la petite perle sans poids mais sans prix, que ce labeur qui ouvre le laïcat d'Église et le fait collaborer au salut du monde.

CONCLUSION

Imposé au chrétien par son baptême, le devoir de s'ouvrir s'avère plus exigeant que jamais dans l'univers humain qui est le nôtre. A ce devoir les mouvements laïcs actuels, avec leur génie et leur grâce propre, s'efforcent de répondre. Ils ne prétendent pas pour autant avoir atteint leur plein régime. Ils sont tout en devenir.

Osons, en finissant, mentionner, sans les développer, quelques points de ce devenir, touchant au sujet précis et limité qui est celui de cet article. Peut-être en effet manque-t-il encore à ces mouvements :

— *Un sens et une exigence plus nets de leur perfectibilité :* s'ouvrir implique une lutte continuelle contre l'auto-admiration, une révision sérieuse et fréquente des termes qu'on emploie (inflation du terme de militant par exemple), un effort inlassable de l'imagination créatrice : « Ce n'est pas avec les audaces de nos grands-pères que nous répondrons aux angoisses de nos enfants » (Em. Mounier).

— *Un sens plus affirmé de leur complémentarité réciproque :* s'ouvrir c'est rencontrer ses propres frères. Une multitude de chapelles ne fait pas l'Église. Hélas! les mouvements laïcs n'ignorent pas ces désolantes questions de murs mitoyens qui ont divisé et divisent parfois encore les ordres religieux entre eux et avec le clergé séculier. Aumôniers et militants ne sont pas encore libérés de ce défaut clérical, humain, où se gaspillent tant d'énergies.

Ce manque d'ouverture réciproque est d'autant plus regrettable qu'aucun de ces mouvements — quoi que certains en pensent — ne saurait se suffire; chacun est trop lié à un style, à un langage, à un aspect partiel des choses, pour assurer à ses membres ce qui fait la vie de l'Église dans toute son ampleur.

Plus un vivant est élevé, plus son organisme est différencié et plus chaque organe bénéficie de l'apport de tous. L'Esprit

d'unité, âme de l'Église, a encore à faire pour souder en un ensemble organique tous ceux qui travaillent au Royaume.

— *Une meilleure formation doctrinale et spirituelle :* l'ouverture au vaste monde, avec tous les affrontements qu'elle impose, ne peut se faire, en régime chrétien, qu'à partir d'une ouverture à Dieu, mieux connu, mieux fréquenté. Malgré un net progrès, on sent encore trop chez beaucoup une réticence en ce domaine : ils n'ont pas encore totalement évacué le vieux levain anti-intellectualiste qui sévissait lors de la naissance de l'Action catholique.

Qu'on n'oppose pas ici témoignage de vie et pensée abstraite, éducation de la foi et enseignement de la foi. Ces oppositions sont fallacieuses. Les paganismes sont là séduisants, enveloppants, subtils.

Face à eux, le chrétien doit être de plus en plus capable de rendre raison de sa foi, non en théologien certes, mais en croyant lucide et éclairé. Son Christ doit prendre en lui toute sa force de séduction, toute sa force de conviction. Au principe du geste qui témoigne il y a la vérité dont il faut pouvoir rendre compte. L'un conduit à l'autre, inévitablement.

Missionnaire ne veut pas dire périphérique : il ne suffit pas, pour être pleinement enraciné dans l'Église, d'avoir mandat (encore un mot à garnir convenablement!), il faut que le trésor qui est au centre, au cœur de l'Église (Parole de Dieu, sacrements, liturgie, doctrine...) puisse être richement exploité. Sinon, par manque de sève, les méthodes les plus authentiques s'abâtardissent en recettes, les vérités les plus hautes en slogans.

Plus le laïc doit aller loin dans le monde pour l'évangéliser, plus il doit aller profond dans la prière et la lumière de l'Église pour s'évangéliser lui-même. Mais là justement est le problème : les mouvements laïcs sont-ils suffisamment tournés vers le dehors ? Nous pensons qu'il faut leur souhaiter...

— *Une pointe missionnaire plus affûtée* : les mouvements laïcs sont nés tournés de fait beaucoup moins vers le monde païen à évangéliser que vers le vieux monde chrétien à réévangéliser. Avant de rencontrer le monde déchristianisé, le chrétien mili-

tant, éveillé dans sa foi, rencontre le monde assoupi des autres chrétiens. C'est d'abord vers eux que spontanément il se tourne. Très bien, mais ces frères attardés partagent avec lui des positions fondamentales. Avec eux la remise en question de sa foi ne va donc pas au-delà de certaines limites et l'on comprend que là le besoin d'éducation prime celui d'enseignement : il faut remettre en marche une foi déjà en place, l'empêcher de se circonscrire à la trop petite sphère des « opinions religieuses » privées, il faut lui faire éclairer tous les secteurs de l'existence humaine.

Mais que dire de ceux pour qui l'acte de foi fondamental est de plus en plus étranger, Dieu un mythe que la vie matérialisante de chaque jour évacue peu à peu ? N'est-ce pas vis-à-vis de ceux-là que le chrétien est le plus en dette ? « Les plus lointains d'abord » disait à l'Action catholique l'assemblée plénière de l'épiscopat français de 1960.

Pas de sens de l'Église si l'on n'a pas le sens de la plus grande Église, si on ne s'ouvre pas aux Gentils. Est-il malséant de souhaiter que les mouvements laïcs soient plus explicitement, plus vigoureusement tournés vers le grand large et qu'ils équipent en conséquence leurs militants ? Les chrétiens assoupis y trouveront largement leur compte, car l'Église entière n'est jamais aussi vivante que lorsqu'elle est pleinement en état de mission.

Ces conclusions que nous voudrions pouvoir étayer et développer, ne sont pas des critiques stériles, mais des vœux. Ces vœux sont liés les uns aux autres : c'est à une croissance générale, dans toutes les directions, que sont appelés les mouvements laïcs. A cette croissance, l'Esprit du Seigneur travaille. Le laïcat est loin d'avoir dit son dernier mot. Il est en pleine éclosion.

J.-G. RANQUET, O.P.

ENGAGEMENT TEMPOREL ET APOSTOLAT DU LAIC

Le mot engagement temporel fait partie du vocabulaire — certains disent : du jargon — du militant d'Action catholique d'après-guerre. Son emploi est resté jusqu'ici pratiquement limité à la France : il suffit pour s'en rendre compte de voir les difficultés que l'on a pour traduire en langues étrangères les publications qui le contiennent.

Est-ce à dire qu'il s'agit d'une nouveauté totalement inédite ? Certes non. A tous les âges de l'Église, les chrétiens ont joué dans les affaires terrestres un rôle, important ou modeste, visible ou caché, selon les moments et les circonstances. Ce que le vocabulaire actuel nous révèle, ce qu'exploitent les publications des mouvements, ce sont les motifs qui doivent pousser le chrétien d'aujourd'hui à intervenir dans les affaires de ce monde et la manière dont il doit le faire.

Avant d'examiner ces deux points, il nous semble important de situer historiquement les positions actuelles.

I

LA NAISSANCE DE L'IDÉE

Dans un pays officiellement chrétien — comme le fut longtemps la France — le problème se pose évidemment en termes très différents de ceux où nous le posons aujourd'hui : les catholiques sont intégrés *ipso facto* à la vie publique ; ils sont natu-

rellement fonctionnaires, enseignants, magistrats, militaires. Théoriquement, il n'y a pas de difficulté. En effet, les principes religieux sont censés commander les actes du pouvoir, et le fidèle ne doit pas trouver de contradiction entre sa foi et les directives qu'il reçoit des pouvoirs publics, ou donne en leur nom. Dans une cité qui se veut chrétienne et où l'Église est respectée, honorée, parfois même privilégiée, si le chrétien sincère n'est pas à l'aise, c'est que les actes des gouvernants ne sont pas en accord avec leurs déclarations de principe ; il peut du moins se réclamer de ces principes.

Depuis assez longtemps la situation est tout autre en France. Notre pays est même passé au début de ce siècle par une phase de laïcisme aigu. Les chrétiens ont en grand nombre quitté les rangs de l'armée, de la magistrature, de l'enseignement d'État, de la fonction publique. Certains se liguèrent pour défendre les droits de l'Église et lutter contre le processus de sécularisation. Dans l'ensemble, on était alors surtout sensible à la menace de l'athéisme déclaré, à laquelle il fallait évidemment faire face. Le souci du bien commun temporel que les chrétiens doivent contribuer à instaurer, la préoccupation de l'évangélisation des masses touchées par l'offensive laïque étaient alors assez peu répandus.

Certes, dès cette époque, des chrétiens militaient dans la politique, mais on se rappelle les blocages qui, aussi bien à l'*Action française* qu'au *Sillon,* attirèrent les condamnations romaines : chaque groupe croyait représenter la position de l'Église et déniait aux autres chrétiens le droit de penser autrement. Sur le plan professionnel se développait parallèlement un syndicalisme chrétien. Il se référait explicitement aux encycliques pontificales et cherchait à grouper en son sein le plus possible de chrétiens pour faire triompher grâce à cette force unique les idées de l'Église en matière sociale.

La naissance de l'Action catholique devait amener un changement de perspective. Il s'agissait moins désormais — comme visée ultime — de défendre les droits de l'Église ou d'établir un ordre politico-social conforme aux encycliques, que de « refaire chrétiens nos frères » ; dans la mesure même où les hommes seront plus chrétiens, la société qu'ils construiront sera, elle aussi, plus chrétienne.

La perspective devenait à la fois plus intérieure et plus réaliste. Plus intérieure, car on comprenait qu'il s'agit de modifier le cœur de l'homme et pas seulement les institutions, et cela devait amener chacun à examiner ce qui se passe dans son propre cœur, même lorsqu'il lutte pour une organisation temporelle telle que l'Église peut la souhaiter. Plus réaliste, car on comprenait que dans un pays divisé, où les chrétiens de nom sont plus nombreux que les chrétiens fervents, on doit coopérer avec tous ceux qui, de quelque manière, travaillent à promouvoir le bien commun temporel, même s'ils le font sous une étiquette qui n'est pas chrétienne, parfois même est antichrétienne.

Il fallut attendre les années cinquante pour que l'on prenne pleinement conscience de tout ce qui était contenu en germe dans les prises de position de la J.O.C. de 1927.

Certes, la période de guerre avait contribué à montrer que l'Église n'était pas solidaire d'une politique ; à certains moments, la complexité de la situation était devenue telle qu'aucune règle simple ne pouvait s'appliquer : des chrétiens et des prêtres dont la foi et l'attachement à l'Église ne pouvaient être mis en doute avaient pris des positions qui les avaient amenés à s'opposer sur le plan politique. Ainsi était apparue concrètement la liberté des options temporelles. Cependant cette période avait singulièrement troublé les perspectives. Devant les détresses, on avait mis l'accent sur la charité-moteur de toute notre vie. Puis on était passé de l'entraide, du dépannage, à l'action politique ou syndicale, en oubliant un peu que la charité ne peut pas inspirer n'importe quelle politique...

L'idée d'un monde païen à évangéliser, développée dans *France, pays de mission ?* (1943) émut surtout le monde ecclésiastique ; les premiers missionnaires du monde ouvrier ne tardèrent pas à se heurter aux problèmes temporels, cependant que les évêques mandataient un nouveau mouvement d'Action catholique adulte, l'A.C.O., regroupant les « militants ouvriers engagés » (dans les *organisations* temporelles) en vue d'évangéliser le monde ouvrier.

A ceux qui ont vécu tout cela, ces quelques notations sembleront bien incomplètes, certains les trouveront caricaturales ; pourtant elles permettent de voir combien il est difficile d'arriver à

une position juste en cette matière, et combien il serait nécessaire que la recherche théologique ne soit jamais séparée de la vie du peuple de Dieu.

II

LES MOTIFS ACTUELS

Cela étant dit, voyons quels sont, aujourd'hui, les motifs pour lesquels les chrétiens prennent des responsabilités dans le temporel.

Ces motifs peuvent se ranger en deux grandes catégories. Il arrive, on le verra, que les deux types de motifs jouent chez le même individu, mais en général, selon les tempéraments spirituels, l'un ou l'autre domine.

1. *La réalisation du bien commun temporel.*

Les chrétiens sont des hommes comme les autres. Ce ne sont pas des citoyens de seconde zone. Ils doivent participer à la construction du monde. Ils doivent faire régner en ce monde la justice et ne pas laisser exclusivement à d'autres le soin de la rétablir lorsqu'elle est bafouée.

Nous cherchons par-dessus tout le Royaume de Dieu (Mt 6, 33), mais c'est Dieu qui nous a placés en ce monde, non pas seulement pour y travailler (Gn 2, 15), pour y produire, mais pour que les fruits de la terre et de l'industrie humaine soient équitablement répartis[1]. C'est la volonté du Créateur, et nous ne pouvons nous y soustraire.

D'ailleurs, quand Dieu a voulu sauver le monde, il lui a envoyé son Fils (Jn 3, 16). Jésus a pris pour de bon notre condition humaine (Ph 2, 7) nous ne pouvons nous en évader — sauf vocation exceptionnelle — sous prétexte d'être spirituels. C'est d'abord en vivant *pleinement* et suivant la loi de Dieu

1. Cf. Encyclique *Rerum novarum*.

la condition des autres citoyens que nous nous montrons disciples du Christ.

Certes, beaucoup de gens ne se rendent pas compte que pour être un homme complet, il ne suffit pas de faire ses huit heures par jour de travail professionnel, de soigner ses enfants, de se distraire, et de se cultiver. Beaucoup oublient que la société humaine ne progresse que si des hommes compétents et dévoués prennent en charge les problèmes familiaux, syndicaux, politiques, etc. Mais le chrétien doit précisément se montrer plus lucide et plus généreux que les autres. « Le chrétien a plus que les autres chargé du monde[2]. »

La charité l'aide à dépasser son bien propre (1 Co 13, 5) et à se soucier du bien commun. Celui-ci ne s'obtient pas facilement. Il se dégage souvent à travers des luttes : le chrétien n'est pas forcément l'allié du pouvoir; mais son opposition au pouvoir peut relever de motifs autres que religieux. Il ne suffit pas qu'une position politique ne soit pas moralement condamnable pour qu'un chrétien s'abstienne de la combattre[3] : il peut avoir de bonnes raisons de penser que le bien commun serait mieux assuré autrement. Et il s'engage au service de ce qu'il pense être la meilleure réalisation du bien commun temporel.

2. *L'inspiration apostolique.*

D'autres chrétiens ont été poussés à s'insérer profondément dans les organismes temporels par pur souci apostolique. Il est intéressant de noter qu'au départ, certains ne voyaient dans l'engagement qu'une occasion d'apostolat. Ils se sont bien vite

2. L.-J. Lebret, *Montée humaine,* 3e éd., p. 158. (La 1re édition est de 1950 et reprend des paroles de 1946.)

3. Sur ce point, les clercs risquent de ne pas toujours comprendre la position des laïcs : le prêtre a raison de tolérer tout ce qui n'est pas moralement condamnable; le laïc par contre doit chercher ce qui réalise le plus grand bien temporel; il peut ainsi être amené à s'opposer à d'autres chrétiens, qui ne sont ni plus ni moins pécheurs que lui, mais se placent à d'autres points de vue ou sont autrement informés.

rendu compte que l'apostolat ne peut pas être sérieux si l'on ne prend pas au sérieux les réalités temporelles.

Il fallait d'abord être avec les autres : on ne peut avoir d'influence apostolique que sur ceux avec qui l'on est en contact habituel (Cf. Mt 13, 33). Et si l'on veut évangéliser le monde, il faut être en contact avec ceux qui construisent effectivement le monde ; il faut être avec eux dans les organismes non seulement techniques, mais économiques, sociaux, politiques [4]. Et, bien sûr, il faut y être réellement : les apôtres ne peuvent pas être des figurants.

Les chrétiens se sont tellement vu reprocher leur inefficacité, (par les marxistes en particulier) qu'il leur faut porter au monde un témoignage de charité efficace. Dans un monde où toutes choses prennent un aspect social, collectif, la charité doit prendre un nouveau visage. L'individu qui se prétend charitable et veut agir seul, est condamné à l'inefficacité. S'il veut être à l'échelle des besoins du monde actuel, il faut qu'il s'engage dans une force collective qui seule pourra effectivement transformer les institutions [5].

Enfin, la transformation de ces institutions est en elle-même un besoin apostolique : elles font un écran à la parole de Dieu. Dans toute la mesure où le monde actuel est inhumain, il est imperméable au message apostolique ; la pratique de la vie chrétienne suppose un héroïsme dont la grande masse est incapable. Le chrétien qui se veut apôtre doit nécessairement travailler à faire sauter ces obstacles au Royaume de Dieu, et il ne le pourra qu'en agissant sur les réalités temporelles, en

4. Étant donné le pourcentage encore relativement fort de pratique religieuse en France, il est évident qu'un grand nombre de pratiquants occupent des postes (parfois très importants) dans l'industrie, la finance, les organismes agricoles, le syndicalisme ou la politique. Mais bien peu se rendent compte que leurs décisions impliquent une référence à une conception du monde, et, par conséquent, ils ne cherchent pas à acquérir du monde une vue chrétienne à laquelle ils pourraient se référer. Ils sont présents au monde, mais ils n'y sont pas présents en chrétiens.

5. Très tôt (dès les années 30) cette nécessité a été perçue et exprimée par le R. P. Lebret, qui n'a cessé de fonder ou de susciter des fondations, et dont les ouvrages ont éveillé de nombreuses vocations de militants.

s'insérant dans des groupes, des organismes, des mouvements temporels.

III

L'ENGAGEMENT VÉCU

Quand on observe la vie des militants des différents mouvements, on s'aperçoit que les deux courants distingués plus haut se sont pratiquement rejoints. Ce fut, évidemment, au bénéfice des chrétiens des deux tendances qui ont été ainsi amenés à mieux situer leur engagement temporel.

1. Beaucoup de non-chrétiens n'ayant pas une vue surnaturelle des choses voient l'Église comme une puissance politique qui dicte des mots d'ordre à ses fidèles. Certains d'entre eux, il faut le reconnaître, sont trop heureux lorsqu'ils peuvent obtenir de la hiérarchie des consignes immédiatement pratiques, espérant plus ou moins consciemment dégager leur responsabilité. Les « chrétiens engagés », par contre, ont compris que l'ordre temporel relève normalement des laïcs, qu'ils doivent choisir, en s'inspirant bien sûr de la doctrine sociale de l'Église, mais non en appliquant au réel social les conclusions des encycliques comme on applique un théorème de géométrie à un cas particulier. Ils ont retrouvé le sens évangélique du ferment (Mt 13, 33). Ils veulent être le sel de la terre (Mt 5, 13). Ils comprennent que l'Église ne leur offre pas des solutions sociales, économiques ou politiques toutes faites, mais que, même lorsqu'elle leur donne des ordres précis, ceux-ci doivent être intériorisés : *La lettre tue, l'esprit vivifie* (2 Co 3, 6). La fidélité à l'Esprit de l'Église est infiniment plus exigeante que l'obéissance matérielle à ses consignes ; d'ailleurs jamais l'Église ne sera satisfaite de nos réalisations terrestres qu'elle nous invite à toujours améliorer.

2. En réduisant la doctrine sociale de l'Église à un projet temporel aux contours parfaitement définis, on finit par perdre le sens de la transcendance du Royaume de Dieu. Il faut sans doute inscrire au bénéfice de l'Action catholique, d'avoir rap-

pelé, spécialement au cours des dix dernières années, que le chrétien le plus mêlé aux choses de ce monde ne doit pas cesser de les regarder avec les yeux de la foi, que sa fin dernière ne peut être ici-bas. S'il cherche à construire ce monde au mieux, à y introduire le plus possible de loyauté, de justice et d'amitié, il se rappelle sans cesse que ce monde passe (1 Co 7, 31 ; Mt 24, 35), qu'il y est comme un voyageur (1 P 2, 11) ; il faut rendre ce monde meilleur, mais l'organiser en fonction du monde à venir (He 13, 14) ; il faut donner aux hommes la nourriture, la santé et la paix civile et internationale pour qu'ils puissent vaquer aux choses du Seigneur. Il ne s'agit pas de prendre la santé ou la paix pour de purs moyens. Ce sont des fins ; mais pour nous ce sont des fins intermédiaires, alors qu'elles sont des fins ultimes pour les matérialistes de tout acabit ; et cela introduit une différence radicale dans la manière dont les uns et les autres cherchent à les atteindre.

3. Engagé dans le monde, le chrétien est plus fortement encore engagé à l'égard de Jésus-Christ, et c'est ce qui lui donne vis-à-vis des hommes et des institutions humaines une souveraine liberté (Rm 7, 16-22). Son amour profond du Christ lui permet de s'engager dans des organismes, des formations, des mouvements dont chacun a ses faiblesses et une certaine dose d'impureté : il leur est fidèle, certes ; il est même parmi leurs militants les plus dévoués ; mais il n'en est pas l'esclave, et il sait s'opposer le jour où l'Évangile y est contredit.

Ce témoignage de liberté, c'est probablement celui qu'il est le plus urgent de porter devant le monde d'aujourd'hui qui n'est plus seulement mécanisé et socialisé, mais où la contrainte est devenue plus psychologique encore que matérielle.

4. On n'arrive pas à cette pleine liberté sans la pratique des conseils évangéliques. Plus ce monde est féroce, plus il faut être doux pour le dominer ; plus s'exerce la volonté de puissance, plus il faut être humble pour y résister ; plus s'étale la richesse, plus il faut faire un effort de pauvreté. L'engagement temporel a permis aux chrétiens de ce temps de découvrir un nouveau style de vie évangélique. Le *posséder comme ne possédant pas* se traduit en termes de machines à laver ou autres accessoires ménagers qu'on prête indéfiniment *sans rien atten-*

dre en retour (Lc 6, 35). Tel militant syndical pousse la bonté jusqu'à aller donner à son rival imprévoyant toutes les indications pratiques pour déposer en temps utile les candidatures, ajoutant : « Cela nous obligera à faire effectivement mieux que nos adversaires si nous voulons être élus... »

5. Ainsi vécu l'engagement prend une réelle valeur apostolique. L'incroyant, le chrétien tiède, ne peuvent qu'être amenés à s'interroger quand ils voient l'amour de Dieu cause de tant d'efficacité humaine, la foi en Dieu source de confiance en l'homme, la foi et l'amour sources d'une authentique liberté [6].

IV

LE ROLE IRREMPLAÇABLE DES MOUVEMENTS

Soit, dira-t-on, vous nous présentez ici un idéal, des réussites exceptionnelles. Mais dans le concret quotidien ?

Notre réponse est simple : plus on est sérieusement inséré dans le monde, plus on a besoin de l'Église.

Il faut sans cesse rappeler que la réalité la plus essentielle est intérieure. C'est par amour de Jésus-Christ que l'on s'engage dans le temporel ; c'est par fidélité à Jésus-Christ que l'on reste dans des organismes, des partis, des syndicats où il faut sans cesse lutter pour que triomphent la justice et l'amour.

Le danger permanent de l'homme d'action, c'est de perdre de vue la fin ultime ; aussi les mouvements ont-ils pour rôle de la maintenir sans cesse sous les yeux du chrétien sans réduire pour autant l'ordre temporel à un pur moyen — fût-ce un moyen apostolique.

C'est aux mouvements d'Action catholique également qu'il appartient d'aider chacun à prendre conscience que là où il est

6. Citons un exemple récent. Un militant d'A.C.O., garçon boucher, était délégué par son syndicat (en l'occurrence la C.G.T.) pour faire à des apprentis un cours professionnel. A la fin d'un cours, un des apprentis l'interpelle : « M'sieu, vous êtes chrétien ? — Pourquoi ? — Parce que vous n'auriez pas pu nous parler comme vous l'avez fait, si vous n'étiez pas chrétien. » Inutile de dire que le militant n'avait pas parlé du bon Dieu ; mais il y a une manière d'aborder les problèmes humains qui révèle le chrétien authentique.

— même s'il n'appartient encore à aucun organisme temporel — il ne peut pas ne pas être « engagé de cœur ». A partir de là le mouvement doit ensuite inciter chacun à prendre place dans le ou les organismes qui correspondent à sa vocation[7]. On ne saurait insister sur le caractère progressif de cette insertion dans le temporel qui doit, encore un coup, aller de pair avec un approfondissement spirituel. Certes, il ne faut pas être timide; il faut accepter les risques de l'engagement, mais personne ne peut honnêtement prendre les risques pour son voisin : les mouvements doivent aider, éclairer, au besoin solliciter, jamais imposer : le chrétien est un homme libre et il doit en porter le témoignage.

THOMAS SUAVET, O. P.

7. Ce respect des vocations personnelles est essentiel. Tel est fait pour le syndicalisme, tel autre pour la politique, tel autre pour l'action de quartier... Ce n'est pas parce qu'on a déploré dans une équipe l'absence de chrétiens actifs dans le monde politique que X ou Y doit aussitôt s'engager dans un parti où il ne se sentira pas à l'aise. Cette prise de conscience peut tout au plus aider une vocation à naître. Il ne suffit pas, en effet, d'être présent dans la politique, il faut être informé et compétent, ou du moins avoir le minimum de formation qui permettra de ne pas « se laisser emporter à tout vent de doctrine, au gré de l'imposture des hommes et de leur astuce à fourvoyer dans l'erreur » (Ep 4, 14).

Situation crucifiée de l'apostolat des laïcs

C'est un peu une gageure de consacrer un seul numéro de revue aux groupements et mouvements contemporains d'apostolat des laïcs tels qu'ils se présentent en France et qu'ils peuvent intéresser les lecteurs. Il y a trop de choses anciennes ou nouvelles, vivantes ou moins vivantes, naissantes ou déclinantes, ou qui simplement continuent d'exister par la force des routines ; ou au contraire des mouvements de pointe, parfois percutants, parfois vigoureux, parfois très fragiles.

Les vieilles Confréries ne sont pas toutes ou tout à fait mortes. Les Tiers-Ordres ne sont pas ou ne sont plus totalement inexistants : l'un ou l'autre fait même peau neuve et un sang rajeuni parvient à y circuler. Des groupements caritatifs sont toujours debout. Les associations mariales ne font pas défaut. Les Unions professionnelles n'ont pas disparu. Quelque vingt mouvements de stricte Action catholique, inégalement vigoureux, mais bien structurés, font un éventail très serré en constante réflexion sur lui-même et en perpétuelle reconsidération des méthodes et des objectifs. Des mouvements parallèles se dressent à côté d'eux avec, pour plusieurs, un très beau vouloir-vivre et des activités fort notables, sessions, initiatives liturgiques, pèlerinages, engagements multiples et de tous genres... Mais voici, dans les milieux familiaux, des groupements de foyers et des centres

de préparation au mariage en pleine promotion ; dans le mouvement catéchétique, toute une structure renaissante avec des milliers de collaborateurs et collaboratrices laïques ; dans le mouvement biblique, des fédérations de cercles souvent fort animées ; dans le secteur immense de l'audio-visuel, des clubs, groupes, associations de plus en plus nombreux... En plein mouvement missionnaire, voici pour l' « Extérieur » toutes les formules présentées par exemple dans l'opuscule *Le Laïcat au service de la Mission* (Propagation de la Foi, Lyon) ; et pour l' « Intérieur » des Fraternités montantes, plus ou moins rattachées à la famille d'un Père de Foucauld. Quant aux Instituts séculiers, nés tout juste d'un peu plus d'une décade, on les rencontre déjà à tous les carrefours de l'action apostolique. On craint même pour eux une trop rapide prolifération, en tous sens. Bref, ce qui, en la portion française de l'Église, intègre le laïcat, est d'une telle diversité et d'une telle exubérance (parfois un peu désordonnée) qu'un simple recensement de ce que publient groupes, mouvements et associations, est condamné à être incomplet. Même un « Secrétariat de l'Action catholique française » qui a tout juste trente ans d'existence, mais dont l'objet, en raison de ses statuts et de l'évolution des vocabulaires, dépasse beaucoup l'énoncé de son titre, semble renoncer à donner des choses une présentation globale. L'annuaire publié par ses soins en 1955 n'a pas eu de successeur. Sans doute ne veut-on pas y cautionner un tableau qui serait nécessairement inadéquat, infidèle en tout cas à un certain statut de mouvance et de perpétuelle recherche.

Plutôt qu'une impossible analyse par catégories, on dégagera ici une sorte de position commune (commune au moins par la recherche!) et on dira ce qui, globalement, semble le mieux situer en esprit cet apostolat des laïcs et les tensions qui le travaillent. Au service de la Royauté du Christ, il affirme partout le Mystère d'un Royaume *semblable à un levain enfoui jusqu'à ce que le tout ait levé* et qui pourtant ne coïncide pas avec ce tout! On ne peut dès lors éviter de s'interroger sur les frontières terrestres de ce Royaume qui, dans le cœur des croyants, ne doit en connaître aucune. Mais ces deux perspectives, en leur coexistence, font une douloureuse situation, celle même de l'apostolat et plus précisément de celui des laïcs.

EMPREINTE, FORME, STRUCTURE

Ce sont là des traductions de la Royauté du Christ. Au deuxième Congrès de l'Apostolat des Laïcs, Pie XII s'exprimait en ces termes :

> L'appel que Nous lancions l'année dernière aux catholiques d'Allemagne s'adresse aussi aux Apôtres laïcs du monde entier, partout où règne la technique et l'industrie. « Une tâche importante vous incombe, leur disions-nous, celle de donner à ce monde de l'industrie une forme et une structure chrétienne... Le Christ par qui tout a été créé, Maître du monde, demeure aussi le Maître du monde actuel, car celui-ci est appelé également à être un monde chrétien. Il vous appartient de lui conférer l'empreinte du Christ. » Telle est bien la plus lourde mais aussi la plus grande tâche de l'apostolat du laïcat catholique.

Le pape citait donc lui-même le discours qu'il avait prononcé en 1956 au Katholikentag de Cologne. Voici, traduits dans le français de la *Documentation catholique,* les termes d'alors :

> Vous êtes des catholiques d'un pays extrêmement industrialisé. A vous incombe la grande tâche de donner une forme et une structure chrétiennes à ce nouveau monde de l'industrie, à ses usines et à ses bureaux, à ses installations et à toute son activité. Le monde de l'industrie n'est pas la nature. Mais, comme la nature, il dépend de Dieu. Au sein de ce monde également, l'homme est absolument tenu d'observer l'ordre de choses établi par Dieu. Le Christ par qui tout a été créé, le Christ Maître du monde, est aussi le Maître de ce monde-là. Ce monde est aussi appelé à être un monde chrétien. Il vous appartient à vous de lui donner cette empreinte chrétienne.

De l'un à l'autre discours, le Pape, sensible d'abord à l'extrême industrialisation d'un pays particulier, est impressionné ensuite par l'extension de l'ambiance technique au monde entier. Ce n'est plus aux laïcs d'une nation, mais à ceux de partout, qu'il fait ces recommandations : christianiser le monde technicisé, y

mettre la *forme* chrétienne, une *structure* chrétienne, *l'empreinte* du Christ. Ces trois mots veulent situer l'œuvre à accomplir. Ils en définissent le programme. *C'est la lourde mais la grande tâche du laïcat.*

L'application à cette œuvre gigantesque doit caractériser les efforts de nos groupements. Réussites ou échecs, c'est là que se révèle leur esprit. Là se situe le laïcat. Là se tendent ses énergies. Là peut-être il se trouvera déchiré, meurtri, divisé.

Les trois mots des discours ci-dessus sont des mots forts. Et ils ne sont pas sans résonance dans les mouvements. On les entend dans les Congrès comme dans les révisions de vies. On les lit dans les bulletins et dans les revues. Ils émergent dans les conversations des militants et dans leurs échanges.

Conférer l'empreinte du Christ, pour un chrétien qui en porte lui-même la marque sacramentelle et théologale, c'est l'imprimer à ses œuvres et activités à travers toute sa zone d'influence familiale et professionnelle, voire syndicale ou civique. Le mot vaut d'être regardé de près. Voici la définition et une explication du Littré au mot *empreindre* : « Produire en relief ou en creux par la pression sur une surface, une figure, des traits... Empreindre, imprimer. Ces deux mots sont étymologiquement synonymes... on dit également empreindre ou imprimer un sceau dans la cire, empreindre ou imprimer un caractère. »

Empreindre ou imprimer le Christ dans une zone d'influence, c'est donc l'y produire « en relief ou en creux » par une certaine pression. Au vrai c'est, pour le chrétien, porter vigoureusement en lui-même l'image du Christ, spirituellement imprimée dans son être baptismal, et en vivre à plein dans le contact de son entourage quotidien et dans les décisions qu'il est amené à prendre. Les institutions et les personnes ainsi touchées par le croyant empreint de son Seigneur sont immédiatement comme pressées par lui et en reçoivent la trace. Cela implique, de la part du chrétien, une pleine vitalité spirituelle et une forte application à l'entourage, une présence active et efficace, bref une impression sur ce à quoi il touche. Les Corinthiens étaient, pour saint Paul, *le sceau de son apostolat* (2 Co 9, 2) et rien n'oblige à limiter la portée de cette expression au sceau apposé à la

signature. Imitateurs de l'Apôtre, les Corinthiens sont porteurs de l'empreinte. Ils ont à la reproduire autour d'eux.

Donner une structure chrétienne, c'est atteindre, à l'intérieur de l'objet marqué de l'empreinte du Christ, la base, le fondement, les assises. A tout édifice il faut une solidité. L'analogie mise ici en jeu évoque les idées de fermeté, de résistance, d'organisation interne, de bonne mise en place des éléments. Lorsque les disciples, montrant le Temple de Jérusalem disaient : « Maître, regarde. Quelles constructions! » ils voulaient parler des fondations et de ce qui s'élevait à partir d'elles. Fréquemment la littérature chrétienne utilise ce langage :

> Dans le Christ Jésus toute construction s'ajuste et grandit en un temple saint, dans le Seigneur. En lui vous aussi vous êtes intégrés à la construction pour devenir une demeure de Dieu dans l'esprit (Ep 2 21-22).

Donner une forme chrétienne est plus fort encore que conférer l'empreinte du Christ et établir une structure chrétienne. Du moins est-ce vrai si on ne limite pas le mot au sens devenu, il est vrai, le plus courant, et qui ne vise qu'un certain contour extérieur comme quand on dit : la forme d'un vêtement, la forme d'un outil... Le sens originel est autrement profond. C'est le plus *réel*. De tout ce qui est saisi par l'intelligence, la forme est ce qu'elle perçoit de plus net en son objet, son contenu, sa « condition ». La Bible de Jérusalem par exemple a cru pouvoir traduire par « condition » les passages de l'Épître aux Philippiens qui parlent de *forme* divine et humaine (2, 8).

Quoi qu'il en soit, donner aux institutions et aux choses une forme chrétienne, cela veut dire, au-delà de l'empreinte qui ne frapperait que les surfaces et des structures qui poseraient les éléments de base, la transformation du contenu lui-même.

La visée de tout apostolat n'est-elle pas de fait, ramener toutes choses sous un seul chef, le Christ, les choses célestes comme les terrestres (Ep. 1, 10) donner à la royauté du Seigneur *toute l'extension* que comporte ou qu'appelle l'Incarnation rédemptrice.

Il s'agit en somme de donner à la foi active dans le Verbe fait chair, son réalisme et sa portée. Le chrétien ne voit les choses que dans la royauté sans limites du Christ rédempteur. Les choses créées et leur déroulement, les institutions humaines et leur devenir, les civilisations et leur succession ne prennent valeur que dans le rayonnement en eux et en elles de Celui qui en fait hommage au Père, après s'être soumis la création entière. Tout pouvoir lui a été remis.

N'échappent à cette royauté que le péché et l'œuvre du malin. Encore ce mystère d'iniquité garde-t-il un certain ordre au Seigneur, soit en vue du pardon et de la rédemption, soit en vue de la manifestation d'une justice impénétrable.

A quelque niveau qu'il fasse son apport personnel à la construction du royaume, le chrétien sait que ses initiatives, son pouvoir de décision, tout ce qu'il y a en lui d'efficacité chrétienne n'a valeur qu'inscrit dans la Royauté du Christ et à son service. L'empreinte qu'il met sur les êtres est une victoire de Jésus-Christ. La structure qu'il peut procurer aux institutions est une affirmation du domaine de son Seigneur. Et il faudrait méconnaître le laïcat actuel et ses orientations, ses enracinements spirituels et ses points de plus vive sensibilité pour le dire tiède devant cet aspect de sa foi. C'est plutôt dans ce sens qu'il s'affirme le mieux. C'est par là que notre laïc prend toute sa taille spirituelle et toute sa vigueur religieuse. Il vit de la Royauté du Christ, même s'il vibre peu à la formulation liturgique qu'en a donnée le pontificat de Pie XI. Il a d'ailleurs l'impression que des ambiguïtés demeurent dans l'affirmation de la Royauté du Christ sur ce monde et sur ce que certains appellent « le profane » et qui n'a pas reçu les promesses de la vie éternelle. Or c'est ce sur quoi il exerce, comme laïc, son domaine propre ; et on ne cesse de le lui redire.

> Le sacré, le « religieux » sont le domaine propre du clergé. *La vie profane est le domaine propre des laïcs.* Ils ont mission de la rendre chrétienne en faisant pénétrer dans toutes leurs relations sociales leur vie de grâce et de charité. S'ils ne jouent pas ce rôle, personne ne le tiendra à leur place (*Assemblée des Cardinaux et Archevêques,* 13 mars 1946).

Des dizaines de textes analogues, aussi qualifiés, pourraient être cités. Mais qui ne voit la question qui en ressort : rendu chrétien parce que pénétré de grâce et de charité, empreint, structuré, informé de grâce et de charité, le domaine propre des laïcs demeure-t-il un domaine profane ? Y aurait-il ici quelque abus de mots ? Et suffit-il d'affirmer avec le directoire pastoral en matière sociale (§ 16) : « La royauté du Christ n'est pas temporelle, mais il n'y a aucune réalité temporelle qui puisse échapper à sa royauté spirituelle. »

FRONTIÈRES NATURELLES SOUS LA ROYAUTÉ SPIRITUELLE ?

Dans le texte ci-dessus de Pie XII, il y avait aux trois termes cités un important complément. C'est la forme chrétienne *du monde* qu'il demandait aux chrétiens d'apporter. Il leur demandait de procurer une structure chrétienne *du monde*. Et c'est *sur le monde* qu'il les sollicitait de mettre l'empreinte du Christ. Ce disant il pensait au monde le plus actuel, celui qui se fait chaque jour devant nos yeux, le monde industrialisé et technicisé, en marche vers une socialisation de plus en plus accusée, sous le signe toujours plus manifeste du chiffre et de la quantité, engagé dans l'administratif avec toute la densité profane d'un appareillage de suréquipement. Ceci accompagne partout, et sans doute de façon inévitable, la progression technique en toutes ses parties ou presque. Plus qu'aucun autre, ce monde est lourd d'ambiguïtés. Comment les laïcs, à qui il revient de le faire (puis de le « consacrer »), vont-ils opérer le partage selon leur foi ? Comment vont-ils y affirmer la Royauté de leur Christ et Maître ?

Leur premier témoignage est d'exorciser ce monde des trois mauvaises concupiscences qui le travaillent partout, d'y poursuivre sans arrêt les injustices, d'en rejeter les suffisances malsaines, le désordre moral, l'orgueil de la vie et l'amour malsain du sensible. Expulser le péché et ses séquelles, c'est une condition

pour que puisse être respectée ou restaurée une certaine *nature* des choses, et, en elle, un équilibre élémentaire. Où ceci serait oublié, il n'est pas pour le Christ de royauté possible. Commettre le mal ou le laisser commettre par ses proches ou par les groupes sociaux dont on fait partie, c'est se situer hors du Royaume.

Où passe la frontière du Royaume.

Quant à savoir si un certain ordre *naturel,* tant prôné par exemple par Pie XII comme base des relations entre États et du droit international, porte en soi *implicitement* l'empreinte, la forme et la structure chrétienne; ou s'il faut, pour mériter leur adjectif de *chrétiennes* que les réalités de ce monde soient orientées vers le Christ autrement que par l'intention théologale des chrétiens qui s'y trouvent, on sait quels débats graves et difficiles sont engagés dans cette question, une des plus lourdes de conséquence qui se posent aujourd'hui à la conscience chrétienne et peut-être *une des moins résolues*. Où passe de façon certaine, en chacun de nous d'une part, et au sein des Sociétés contemporaines d'autre part, la frontière du Royaume du Christ? On comprend certes que des institutions explicitement et publiquement chrétiennes soient indispensables pour donner corps dès notre condition terrestre à la foi des chrétiens et affirmer sur le forum la Royauté totale du Seigneur sur le déroulement des siècles. Mais on constate que, dans un monde divisé comme le nôtre, les pasteurs, à tous les échelons, du pape au simple curé, attachent de plus en plus d'importance à la présence directe et active des chrétiens et de leur potentiel théologal (y compris leur volonté de mettre sur ce monde empreinte, structure et forme *chrétiennes*) dans les organisations *profanes*. Et on ne voit guère qu'on leur fasse obligation de faire cesser ce statut *profane,* à moins qu'il ne faille trouver un autre mot pour situer une institution publiquement profane et spirituellement « consacrée » par la présence en son sein de chrétiens au cœur pur, droit et sanctifiant.

Une douloureuse tension.

Il est impossible en tout cas que, entre la première perspective et la seconde, entre celle qui milite pour l'institution publiquement chrétienne partout acceptée et répandue, et celle qui consent à travailler discrètement en chrétien au sein de l'institution *profane,* une très violente et très douloureuse tension ne se fasse pas sentir. Elle est au cœur de tous les problèmes contemporains du laïcat. Elle marque de sa souffrance les plus beaux élans spirituels. Elle déchire les uns et jette les autres dans des solutions parfois aventureuses. Il est inévitable qu'un apostolat de laïcs vécu dans ce contexte, le nôtre, éminemment contemporain et bientôt vaste comme le monde, intègre des groupements et mouvements qui, au regard d'une certaine ligne médiane tout abstraite et qui ferait équilibre entre les deux pôles de ladite tension, se situent les uns davantage en deçà, les autres plutôt au-delà. Il est inévitable encore que jouent dans ce partage des affinités avec ce que le langage reçu appelle une droite et une gauche et que malgré des affirmations répétées de ne vouloir, ni les uns ni les autres, être inféodés à quelque parti politique, l'un ou l'autre mouvement ne passe aux yeux d'un voisin pour coloré d'options humaines. Et tout n'est pas malsain (loin de là) dans ces implications. Mais il importe souverainement que la rectitude des buts demeure sans cesse affirmée, qu'une solide nourriture spirituelle et doctrinale soit sans cesse distribuée pour que ce laïcat demeure avant tout l'Église elle-même en sa partie la plus militante et la plus exposée, toujours valeureuse et fidèle.

Il serait facile d'illustrer tout ceci avec des textes : depuis les grands messages de Pie XII dans la plupart des Noëls de son pontificat jusqu'à ses appels réitérés pour que des chrétiens entrent dans les organismes internationaux de tous genres[1].

1. Par exemple, à la fin du discours au deuxième Congrès de l'Apostolat des laïcs : « Nous vous donnons deux directives : d'abord collaborer avec les mouvements et organisations neutres et non catholiques si, et dans la mesure

Depuis la double charte de l'A.C.O., dans le texte des laïcs soumis le 5 mars 1950 au jugement de l'Assemblée des Cardinaux et Archevêques, et dans la réponse signée le même jour par la dite Assemblée. Depuis les paroles prononcées au printemps dernier par l'Archevêque de Paris aux journées cinquantenaires de la Paroisse universitaire, jusqu'à d'autres paroles épiscopales tenues presque les mêmes jours dans un Congrès des enseignants chrétiens. Depuis une charte des Équipes Notre-Dame, jusqu'aux statuts des Instituts séculiers et leur mandat d'utiliser *les moyens du monde* comme moyens de sanctification personnelle et d'instauration du Royaume. Depuis les recommandations faites par un Supérieur Général des Lazaristes aux Dames de Charité de saint Vincent de Paul, et reproduites dans le premier numéro de la toute jeune revue des milieux caritatifs, jusqu'aux recherches ardentes d'un Action catholique générale chargée de mille « services », aussi lourds que nécessaires.

LES LAICS EN POSITION DE MÉDIATION

Comment dans un tel contexte travailler concrètement à la Royauté du Seigneur ? Le Directoire pastoral en matière sociale publié par les soins de la Commission épiscopale compétente et adopté en 1954 par l'Assemblée des Cardinaux et Archevêques de France, commence ainsi son paragraphe 30 : « C'est par la médiation de la conscience du laïc que la Loi divine s'inscrit

où par là, vous servez le bien commun et la cause de Dieu. En second lieu participer davantage aux organisations internationales. Cette recommandation s'adresse à tous, mais concerne particulièrement les techniciens de l'agriculture » (*Documentation catholique*, t. LIV, col. 1426). On remarque la même perspective dans l'Encyclique *Mater et Magistra* de Jean XXIII, notamment en ce qui concerne la présence de chrétiens dans des syndicats : « Nous observons qu'il faut prendre en considération l'action exercée dans un esprit chrétien par Nos chers Fils dans les autres Associations professionnelles et syndicales qu'animent les principes naturels de la vie commune et qui respectent la liberté de conscience » (« autres associations » est dit par opposition aux associations d'étiquette chrétienne). De même voit-on Jean XXIII louer explicitement dans cette Encyclique des organismes internationaux sans aucun caractère chrétien. Est-ce la première fois dans une Encyclique ?

dans la Cité terrestre ». En référence, il indique comme source de cet énoncé l'admirable discours, un des plus beaux de tout le pontificat, que Pie XII prononça en février 1946 dans le Consistoire secret où il créait trente-deux nouveaux cardinaux. A lire de près le discours, on se rend compte que les mots « médiation de la conscience » du laïc ne s'y trouvent pas. Mais il y est question de l'action de l'Église et du plan où se situe d'abord cette action :

> Elle progresse avant tout en profondeur, puis en extension et en étendue. Elle cherche en premier lieu l'homme lui-même. Elle s'efforce de former l'homme, de modeler et de perfectionner en lui la ressemblance divine. Son travail s'accomplit au fond du cœur de chacun, mais il a sa répercussion sur toute la durée de la vie, dans tous les champs de l'activité des individus.
>
> L'Église agit au plus intime de l'homme dans sa dignité de créature libre, dans sa dignité infiniment plus haute d'enfant de Dieu. Cet homme, l'Église le forme et l'éduque, car lui seul, complet dans l'harmonie de sa vie naturelle et surnaturelle, dans le développement ordonné de ses instincts et de ses inclinations, de ses riches qualités et de ses aptitudes variées, est en même temps l'origine et le but de la vie sociale et par suite le principe de son équilibre (trad. *Doc. Cathol.*, t. XLIII, col. 173).

Où le pape insiste sur l'action de l'Église par le cœur de l'homme, « l'Église vivant dans le cœur de l'homme et l'homme vivant dans le sein de l'Église, voilà l'union la plus profonde et la plus efficace qui se puisse concevoir » (*ibid.*,), le directoire pastoral traduit par *médiation de la conscience du laïc*. Il y aurait long à dire sur la petite transposition de l'un à l'autre document.

Quoi qu'il en soit, le champ ainsi départi au laïcat en position médiane est immense. Et dans cette perspective, sans rien ôter à sa docilité au magistère de l'Église enseignante, *c'est son autonomie dans le domaine profane qui est placée en très haut relief, et sa maturité morale professionnelle, politique, pour le choix des moyens*. Entre une hiérarchie compétente dans le spirituel, le sacré et les valeurs qui y sont impliquées, et le champ considérable du profane, voici un laïcat engagé et res-

ponsable devant Dieu et devant les hommes. A lui certes de chercher une alimentation spirituelle qui mette à même de répondre à de telles responsabilités. A lui de se donner des techniques spirituelles renouvelées à la mesure de ces besoins : révision de vie d'une A.C.O. ou d'une A.C.I., « réflexion religieuse » d'un M.F.R., « devoir de s'asseoir » d'équipes Notre-Dame, etc... Mais à lui aussi de prendre les options pour le temporel, telles que la prudence peut les suggérer.

Or ceci va loin.

Les mouvements actuels groupent leurs membres selon telles ou telles affinités, parfois spirituelles, parfois toutes proches des problèmes de la Cité et des différentes manières de les envisager en chrétien. Ils veulent leur donner ce que requiert une situation aussi libre. Mais, s'ils attendent beaucoup des théologiens et des pasteurs, *c'est de moins en moins dans la ligne d'une simple obéissance ou d'un jugement tout fait sur les biens communs terrestres ;* c'est de plus en plus dans la ligne d'une pure catéchèse de la foi ou d'une « animation » théologale. Ceci rend compte, pour une part, des actuels renouveaux bibliques, liturgiques, catéchistiques. Mais il faut bien voir les franchises qui en sont la contrepartie. Il serait étonnant que le respect de ces franchises soit accepté avec une égale joie par tous les clercs. Ce n'en est pas moins un des aspects majeurs de l'actuelle vie de l'Église.

UNE FOI D'ADULTES

On comprend dans cette lumière la forte requête pour une foi d'adulte. C'est un thème qui a tellement rempli les colonnes des bulletins et revues en Apostolat des laïcs, depuis une dizaine d'années, qu'on est presque étonné de ne pas le voir épuisé. Mais non! On y revient sans arrêt. Il est vrai qu'il y avait du chemin à parcourir, et qui ne le sera jamais totalement, pour que la catéchèse d'une part (d'où la part irremplaçable de docteurs et de catéchistes très nombreux), la formation militante et spirituelle d'autre part mettent l'ensemble du laïcat, avec les

consciences de tous, à même d'exercer la « médiation » profane-sacré en question. Il y faut un équilibre de vie, une alimentation aux meilleures sources de la foi, une pleine osmose avec toute la vie de l'Église et, simultanément, un souci des organismes profanes à porter, une connaissance de leurs objets, de leur nature, de leur technique et une information sans cesse remise au fait. Cette double exigence est la condition même du laïcat chrétien de nos années. Telle est sa vocation.

Aux mouvements de l'aider en ce sens. C'est leur raison d'être. C'est la difficulté de leur tâche. Leur grandeur est de le savoir, de l'accepter et de vouloir y faire face.

Fr. J. Bonduelle, o.p.

RECHERCHES RÉCENTES SUR LE RÔLE DU LAICAT DANS L'ÉGLISE

Bibliographie organisée

L'ampleur des recherches actuelles sur le laïcat pourrait faire hésiter à rassembler et à classer une matière aussi riche. On s'y est résolu, sans prétendre avoir fait place à tous les aspects du mouvement laïc contemporain. On a cherché à signaler seulement un certain nombre d'études particulièrement importantes et significatives.

On remarquera que la littérature technique est en majeure partie, actuellement du moins, le fait des clercs. Cela ne signifie pas que les recherches contemporaines ne viennent pas d'une prise de conscience faite par les laïcs eux-mêmes. Mais cela signifie que cette prise de conscience s'exprime habituellement par des voies plus libres, diffuses, qui sont souvent assez différentes de la littérature théologique ou spirituelle. Et cela indique que pour connaître le laïcat tel qu'il est, et la vie de l'Église telle qu'elle se manifeste, on ne peut se limiter à une connaissance livresque des problèmes.

Le rassemblement d'articles ici opéré pourra aider néanmoins les laïcs qui veulent acquérir une meilleure connaissance de leur responsabilité et de leur rôle dans l'Église. Il voudrait leur permettre de mieux percevoir l'importance de la réflexion chrétienne contemporaine relative à leur statut dans l'Église. Il leur montrera quelle part ils ont à prendre dans le salut du monde, quelle vocation ils ont dans le plan de Dieu. Le choix que nous avons fait a porté surtout sur ce point.

On a considéré le laïcat dans son ensemble, sans s'attacher de façon spéciale à l'Action catholique ni à aucune forme particularisée

de l'apostolat laïc. On n'a pas indiqué non plus ce qui regarde l'apostolat féminin, si importante que soit cette question, pensant que le rôle de la femme devait être l'objet d'une considération propre.

Nous avons fait une place importante aux questions qui préoccupent spécialement le laïcat d'expression française. Ceci s'explique puisqu'on donne ici une bibliographie des travaux en langue française. On ne fait appel aux parutions étrangères que lorsqu'elles sont particulièrement importantes ou sans équivalent en français.

Pour ceux qui ne disposent, au milieu de leurs tâches quotidiennes, que d'un temps mesuré pour travailler, les livres et les articles les plus importants ont été marqués d'un astérisque.

I. LE DONNÉ DE LA TRADITION

Le mot laïc à l'origine, veut dire tout simplement *chrétien*. Est laïc celui qui fait partie du peuple de Dieu, λαος θεου. Pour comprendre ce qu'est un « laïc » il faut partir de l'Église, peuple appelé, peuple élu (cf. *Le mystère de l'Eglise, bibliographie organisée*, dans *Vie Spirituelle*, janvier 1961, pp. 76 et suiv.). Rappelons ici deux études fondamentales que nous avons déjà citées :

A. Vonier, *Le Peuple de Dieu* (Lyon, 1943).

★ Y. Congar, *Le Peuple fidèle et la fonction prophétique de l'Eglise* (Irénikon, 1961, pp. 289-312, 440-466; extrait de *Jalons pour une théologie du laïcat*, Cerf, Paris, 1952, pp. 362-453).

Le sacerdoce des laïcs dans le Nouveau Testament.

Israël était déjà le « peuple de Dieu », mais l'Église l'est en un sens nouveau, car tous ses membres sont devenus participants du sacerdoce unique du Christ et de sa mission. Le chrétien exerce donc avec le Christ un véritable sacerdoce en tant qu'il est un « laïc » :

B. Botte, A. Charlier, A. Robeyns, B. Capelle, *Le sacerdoce des fidèles*, Semaines liturgiques, Louvain, 1934. — L. Cerfaux, *Regale sacerdotium*, dans *Revue des sciences phil. et théol.*, 1939, pp. 5-39. — J. Blinzel, *Ierateuma*, dans *Epicopus, Festschrift für Kardinal Michel Faulhaber*, Fr. Pustet Verlag, Regensburg, 1949, pp. 48-65. — B. Capelle, *Problèmes du « sacerdoce royal » des fidèles*, dans *Questions liturgiques et paroissiales*, 1940, pp. 81-93, 141-150. — F. Mugnier, *Roi, prophète, prêtre avec le Christ*, Le-

thielleux, Paris, 1937. — G. Thils, *Le povoir cultuel du baptisé,* dans *Eph. Theol. Lov.,* 1938, pp. 683-689.

★ A.-M. Carré, *Le sacerdoce des laïcs,* Cerf, Paris, 1960.

Le nombre et la qualité de ces études indiquent l'importance qu'il y a à redécouvrir et à approfondir, à l'époque contemporaine, le donné traditionnel sur le sacerdoce du chrétien.

Sens du mot « laïc ».

Si le mot « laïc » signifie, fondamentalement, chrétien, il a servi le plus souvent à distinguer le simple fidèle du clerc, membre de la hiérarchie. Le sens du mot a donc évolué. Mais il est nécessaire de retrouver le sens originel.

★ Y. Congar, *Qu'est-ce qu'un laïc ?* dans *La Vie Spir., Suppl.,* n° 15 (nov. 1950), pp. 363-392 (repris dans *Jalons pour une théol. du laïcat,* chap. premier).

★ I. de la Potterie, *L'origine et le sens primitif du mot laïc,* dans *Nouv. Rev. theol.,* 80, (1958), pp. 840-853.

F. Wulf, *Ueber die Herkunft und ursprunglichen Sinn des Wortes « Laïe »,* dans *Geist und Leben,* 32 (1959), pp. 61-63. — J.-B. Bauer, *Die Wortgeschichte von « laïcus »,* dans *Zeitschrift für kath. Theol.* 81 (1959), pp. 224-228. — J. Folliet, *Qu'est-ce qu'un laïc ?* dans *Ecclesia,* avril 1956.

Le laïc chrétien peut donc, conscient de sa fonction et de ses droits, réclamer une authentique laïcité, c'est-à-dire le respect des valeurs qui lui sont propres et la défense de ses responsabilités dans les domaines qui sont les siens, — ce qui n'est pas le « laïcisme ».

Le laïcat dans l'Église ancienne.

★ A.-M. Dubarle, *Prophétisme et Apostolat des laïcs dans le Nouveau Testament,* dans *Vie Spir.,* 1948, pp. 413-427.

★ E. Pieper, *Signification du laïcat dans l'Eglise primitive* dans *Masses ouvrières,* n° 87 (juin 1953), pp. 37-53.

Important article, traduit de l'allemand. Dès les origines de l'Église on voit les laïcs occuper un rôle essentiel; ils sont compagnons d'apostolat de Paul, témoins de la foi devant l'administration impériale, prédicateurs dans l'assemblée chrétienne et distributeurs occasionnels des sacrements; ils élisent aux charges ecclésiastiques, ils adressent à l'empereur des « apologies », où ils rendent compte de leur espérance en face du monde romain. Les laïcs ont conscience de vivre dans l'Esprit-Saint.

★ G. Bardy, *L'apostolat des laïcs aux premiers siècles* dans *Masses ouvrières,* n° 3 (juillet 1945), pp. 1-14.

L'auteur montre de façon éloquente l'émotion des païens devant l'engagement des laïcs chrétiens; la conquête chrétienne de l'empire romain est née de ce dynamisme; en outre les laïcs chrétiens sont les premiers à enseigner officiellement, à la façon des philosophes, une doctrine de vie inspirée par la foi.

V. Seumois, *La Papauté et les Missions,* Paris, 1953.

Cette étude montre bien que la diffusion de l'Évangile à travers le monde antique fut le fait des laïcs. Il est donc vrai historiquement que les laïcs sont responsables de la mission.

H. de Riedmatten, *The Part of the Laity in the History of the Church,* dans *Blackfriars,* 39 (1958), pp. 456-467.

G.-H. Williams, *The Role of the Laymen in the Ancient Church,* dans *Ecum. Review,* 10 (1958), pp. 225-248.

P.-G. Caron, *I Poteri giuridici del laicato nella Chiesa primitiva,* Milan, 1948, 328 pp.

II. SIGNIFICATION DU LAICAT DANS L'ÉGLISE

Les redécouvertes contemporaines appellent une réflexion sur le statut des laïcs dans l'Église.

Le laïcat dans l'Église.

★ Y. Congar, *Jalons pour une théologie du laïcat,* Cerf, Paris, 1952.

Il n'est plus besoin de faire l'éloge de ce maître-livre, dans lequel les fonctions du laïcat sont situées théologiquement par référence au plan de Dieu. Une large place est faite en même temps à l'enquête historique. Cet ouvrage significatif de tout le renouveau chrétien contemporain a sa place dans toutes les bibliothèques.

★ Th. Suavet, *Construire l'Église aujourd'hui.*

Solides réflexions qui prolongent bien celles de l'auteur précédent.

★ P. Barrau, *Le laïcat, signe d'Église,* dans *Masses ouvrières,* n° 135 (novembre 1957), pp. 130-188.

Importante réflexion, faite à partir de cent trente rapports d'équipes d'A.C.O., constatant qu'un « malaise » demeure quant au rôle du laïcat.

Reconnait qu'il n'y a pas encore un véritable « laïcat organisé ». Analyse les antécédents historiques de cette situation. Cherche les conditions pour que le laïcat soit signe d'Église.

G. H. Tavard, *The Church, The Layman and the modern World,* Macmillan, New York, 1959, 84 pp.

Présentation d'ensemble des redécouvertes contemporaines sur le laïcat. Montre bien le rôle décisif du laïcat dans l'évangélisation du monde moderne.

Le laïcat comme état de vie.

H. Urs von Balthasar, *Laïcat et plein apostolat,* Bruxelles, 1950 (voir la recension de l'édition allemande par Z. Serrand, *Pour une théologie du laïcat,* dans *La Vie Intellectuelle,* juillet 1949, pp. 37-42).

Dans la vie de l'Église, un certain équilibre a toujours existé historiquement entre les trois statuts du laïc, du prêtre, du religieux. L'époque moderne se caractérise par une certaine résorption de la vie de l'Église dans le cadre sacerdotal. Il est urgent de rendre leur part au laïc et au religieux. Le P. Serrand note que cet ouvrage invite à réfléchir d'une façon nouvelle à la théologie des « états de vie ».

Le laïcat dans le Droit canonique.

Le Droit canonique actuel fait fort peu de place aux laïcs. Quelques études allemandes ont cependant cherché à caractériser la part qui leur est faite.

L. Hofmann, *Die Rechte der Laien in der Kirche,* dans *Trierer Theol. Z.,* 1955, pp. 341-362.

Aussi étonnant que cela puisse paraître, à nous qui sommes habitués à entendre rappeler les devoirs des fidèles et la nécessité d'obéir, le droit canonique est surtout soucieux de regarder le chrétien comme un sujet de droit. Le laïc peut et doit faire valoir ses droits dans l'Église.

H. Schauf, *Ueber die dogmatisch-kirchenrechtliche Grundlage des Laienapostolats in der Kirche,* Aachen, 1958. — H. Heimerl, *Laien im Dienst der Verkündigung. Laienmitwirkung an der Lehraufgabe der Kirche,* Wien, 1958. — H. Keller, O. von Nell-Breuning, *Das Recht der Laien in der Kirche,* Heidelberg, 1950.

III. LA PROMOTION DES LAICS

★ Mgr LARRAIN, *Les laïcs dans l'Église,* Documents du IIe Congrès mondial pour l'Apostolat des laïcs, Rome, 1958, t. I, pp. 157-174.

Appel d'un évêque d'Amérique du Sud en faveur des laïcs, qui fera date dans l'histoire du laïcat.

Formation de la personne.

CH. BORDET, *La Sainte Écriture, alimentation spirituelle des laïcs,* dans *Masses ouvrières,* n° 51 (février 1950), pp. 15-39.

Le laïcat ne peut rester en marge du mouvement biblique et du mouvement liturgique; il doit y puiser pour découvrir sans cesse le dessein de Dieu.

P.-A. LIÉGÉ, *Adultes dans le Christ,* Paris, 1960. — J. DUFOUR, *Promouvoir des majeurs,* dans *Masses ouvrières,* n° 44 (mai 1949), pp. 81-85.

La fonction de laïc dans l'Église exige une compétence; celle-ci s'acquiert par la recherche d'une culture personnelle et par la formation qui résulte de l'action.

J. CARDIJN, *Formation spirituelle du laïcat pour la masse,* dans *Masses ouvrières,* n° 6 (nov. 1945), pp. 1-15.

Le laïc a conscience de sa vocation personnelle au sein du peuple de Dieu en marche, il doit découvrir qu'il porte par sa foi l'aspiration de la masse, comme un « levain dans la pâte ».

Et « construction » de l'Église.

J.-H. NICOLAS, *La part des mouvements de laïcs dans l'avance du Royaume de Dieu,* dans *Cahiers du clergé rural,* n° 141 (oct. 1952), pp. 337-353.

Pour une bonne doctrine de l'apostolat.

TH. SUAVET, *Les laïcs dans l'Église,* dans *Efficacité,* 1949. — Y. DE MONTCHEUIL, *Le chrétien est un militant, ibid.,* juin 1952.

Solides réflexions sur le rôle des laïcs dans l'édification de l'Église.

Mgr L.-M. de Bazelaire, *Les laïcs aussi sont l'Église*, Coll. « Je sais, je crois », Fayard, Paris, 1958.

Ouvrage chaleureux, accessible à tous, parfois un peu facile.

On trouvera d'amples informations sur le rôle des laïcs dans les *Informations catholiques internationales*, en particulier, nos 33, 53, 54, 57, etc.

La promotion du laïcat dans l'Église d'Orient et dans le protestantisme.

Les recherches sur le laïcat ne sont pas le fait du catholicisme seul. Il s'agit d'une découverte également très vivante dans les autres familles chrétiennes.

On pourra prendre connaissance de la tradition orientale sur le « sacerdoce des fidèles », dans l'article de N. Afanassieff, *The Ministry of the Laity in the Church*, dans *Ecum. Review*, 10 (1958), pp. 30-38. Selon l'auteur, l'Église d'Orient a toujours regardé le sacerdoce du prêtre et celui du laïc comme formant une unité. Dans la perspective des Pères, l'unité est la marque essentielle de l'Église, corps du Christ, et caractérise toutes ses manifestations.

L'auteur a fait paraître également, en russe, un ouvrage plus étendu sur le même sujet, *La place du laïc dans l'Église*, Paris, 1955, 79 pp. On pourra lire à ce propos l'analyse qu'en fait B.-J. Schulatze, *Die byzantinische slawische Theologie über den Dienst der Laien in der Kirche*, dans *Ostk. Studien*, 5 (1956), pp. 243-284.

L'étude la plus complète et la plus récente est celle de H. Kotsonis, *Die Stellung der Laien inerhalb des kirchlichen Organismus*, dans P. Bratsiotis, *Die Orthodoxe Kirche in griechischer Sicht*, 11, *Evangelisches Verlagswerk*, Stuttgart, 1960, pp. 92-116. (Cette recherche, à la fois doctrinale et canonique, suit à peu près le plan des *Jalons* du P. Congar. Elle considère successivement les trois fonctions des laïcs correspondant aux trois « offices » de l'Église : prophétique, cultuel et caritatif.)

Pour le protestantisme, les travaux sont très nombreux. L'ouvrage récent de H. Kraemer, *A Theology of the Laity*, Hulsean Lectures, Londres, 1958, 192 pp., nous paraît avoir adopté un point de vue trop limité pour qu'on puisse le considérer comme caractéristique du renouveau contemporain, qui y passe à peu près inaperçu : son propos, assez étroit, est de démontrer que le rôle de l'Église doit être de porter au monde l'annonce du salut en Jésus-Christ, non d' « eccléé-

sifier » le monde. Le laïc pourrait seul éviter la cléricalisation et provoquer les sécularisations nécessaires. On peut voir aussi sur ce sujet : H. H. Walz, *Christendom in a secularised World* dans *Ecum. Review*, avril 1958, pp. 277-285.

On pourra lire l'ouvrage collectif *Protestantisme et Evangélisation* (Éd. Je sers, Paris, 1947), le fascicule *S'engager dans le monde présent* (Cahier du Renouveau, Labor et Fides, 1953), et M. Thurian, *La confirmation, consécration des laïcs*.

IV. L'APOSTOLAT DES LAICS

P. Dabin, *L'apostolat laïque*, Bloud et Gay, Paris, 1931.

Exposé d'ensemble de la doctrine traditionnelle.

Y. Congar, *Si vous êtes mes témoins*, Cerf, Paris, 1959.

Un aperçu suggestif des redécouvertes de l'époque contemporaine, situées par rapport à la tradition de l'Église.

M.-D. Chenu, *Laïcs en chrétienté*, dans *Masses ouvrières*, n° 3 (juillet 1945), pp. 15-25. — *Ibid.*, *L'Expérience des spirituels au XIII^e siècle*, dans *Lumière et Vie*, n° 10 (juin 1953), pp. 75-94. — G. Grangette, *Esprit-Saint et communauté chrétienne*, dans *Lumière et Vie*, n° 10 (juin 1953), pp. 95-108.

Réflexions très riches sur l'importance et la signification des mouvements laïcs aux époques où l'Église est en difficulté. L'apostolat du laïc a toujours été une découverte originale, faite à partir du monde et sanctionnée ensuite par la hiérarchie, elle n'a jamais été un succédané de l'apostolat des clercs.

J. Hamer, *Le fondement biblique et théologique de l'apostolat des fidèles*, dans *Évangéliser*, 13 (1959), pp. 416-456.

Essai de mise en place doctrinale.

Recherches contemporaines.

A. Dewitte, *Vie missionnaire et laïcat*, dans *Masses ouvrières*, n° 4 (août 1945), pp. 169.

Témoignage d'un prêtre, qui constate les limites naturelles de l'apostolat sacerdotal et le caractère irremplaçable de l'apostolat laïc. Le rôle du prêtre et celui du laïc sont complémentaires dans l'édification du Royaume de Dieu : jamais l'un sans l'autre, mais toujours l'un avec l'autre.

M.-J. Gerlaud, P. Haubtmann, G. Matagrin, *Construire l'homme*, Éd. ouvrières, Paris, 1961.

Réflexions sur le rôle de l'Église à l'égard de la cité terrestre.

Cardinal Saliège, *L'heure des chrétiens*, dans *Masses ouvrières*, n° 11 (avril 1946), pp. 1-10.

La transformation qui s'opère sous nos yeux réclame un nouveau type de chrétien; il appartient aux laïcs de faire eux-mêmes cette découverte et de porter en eux les exigences nouvelles de la foi.

A.-M. Carré, *Prêtres et laïcs, apôtres de Jésus-Christ*, Conférences de Notre-Dame de Paris, Cerf, 1961.

L'apôtre annonce Jésus-Christ. — Envoyé pour servir. — La rencontre du prochain. — Dans un monde profane. — Les tentations de l'apôtre.

Mgr P. Glorieux, *Le laïc dans l'Église*, Éd. ouvrières, Paris, 1960.

Réflexions sereines à l'adresse des militants.

Mgr G. Philipps, *Études sur l'apostolat des laïcs*, La Pensée catholique, Bruxelles, 1960.

Bulletin relatif aux recherches de doctrine; problématique un peu abstraite; reflète les préoccupations de la hiérarchie au moment de la controverse sur l'Action catholique.

La collaboration du sacerdoce et du laïcat.

A. Decourtray, *La collaboration des prêtres et des laïcs dans l'Église missionnaire*, dans *Masses ouvrières*, n° 173 (avril 1961), pp. 14-36 et n° 174 (mai 1961), pp. 9-28.

Article très riche et très documenté, qui a pour but de montrer que la collaboration du prêtre et du laïc doit servir la « rencontre de l'autre », œuvre essentielle de l'apostolat missionnaire.

Y. Congar, *Sacerdoce et laïcat dans l'Église*, éd. du Vitrail, 1947; Masses ouvrières, *Apport de la collaboration du sacerdoce et du laïcat*, dans *Masses ouvrières*, n° 150 (mars 1959), pp. 129. — J. Frisque, *Prêtres, religieux et laïcs dans le monde actuel*, dans *Évangéliser*, 1961.

Le laïcat n'existe pas partout où il y a des baptisés : il faut que les baptisés soient constitués comme laïcat d'Église. La collaboration sacerdoce-laïcat n'existe pas partout où il y a des fidèles ou des prêtres : il

faut l'instaurer. La collaboration n'est pas organique dès là qu'elle existe. — L'abbé Frisque montre que si les laïcs sont préadaptés par leurs tâches à comprendre le monde moderne, et les clercs à porter les valeurs de tradition, tel n'est pas cependant le sens et l'ordre de marche du couple sacerdoce-laïcat. Il ne s'agit pas d'abord d'une dialectique de la tradition et de la nouveauté, mais de constituer l'unité ecclésiale, la communauté — signe véritable qui doit manifester la présence du Christ au monde.

La controverse de 1956-1957.

Sur l'Action catholique, on pourra consulter, pour une initiation générale : E. VAUTHIER, *Initiation à l'Action catholique,* Ami du clergé, Langres, 1955. Très complet, clair et sans technicité excessive.

On trouvera une vue d'ensemble de la controverse de 1956 dans le dossier sur l'apostolat des laïcs établi par les *Informations catholiques internationales,* 1er juin 1957.

K. RAHNER, *L'apostolat des laïcs,* dans *Nouv. Rev. théol.,* 78 (1956), pp. 3-32. — CH. BAUMGARTNER, *Formes diverses de l'apostolat des laïcs,* dans *Christus,* janvier 1957.

Avec tout un courant contemporain, K. Rahner situe la compétence des laïcs de la faon suivante : le laïc, compétent dans l'ordre profane, l'est aussi à un certain titre dans l'ordre spirituel; il participe de quelque façon à la responsabilité missionnaire de la hiérarchie, et même à sa juridiction dès là qu'il est mandaté. Mais cet apostolat se réduit aux applications des principes chrétiens donnés par l'Église dans le domaine des applications particulières.

Masses ouvrières, numéro de février-mars 1957. En particulier, Mgr TIBERGHIEN, *Une controverse sur l'Action catholique,* pp. 41-52.

A ce moment la hiérarchie distinguait au contraire fortement l'Action catholique des laïcs de l'action civique et sociale. Certaines circonstances ont montré que les mouvements laïcs pouvaient prendre des initiatives très réelles dans le domaine social et politique, pourvu que leur fidélité à l'Église soit reconnue par ailleurs comme incontestable.

J.-M. DOMENACH, *Dimensions d'une crise,* dans *Esprit,* n° 252 (juillet-août 1957), pp. 89-100.

Réflexions d'un laïc sur la crise. Pertinentes réflexions qui montrent que le débat en question ne cache pas que des discussions byzantines. Rappelle le danger et le caractère illusoire d'un prétendu apolitisme souvent affirmé en faveur de ce qui est d'Église. La crise de l'Action catholique est peut-être bien une crise de croissance.

V. LA SPIRITUALITÉ DU LAICAT

Le renouveau du laïcat demande enfin, de la part des laïcs, la recherche d'une spiritualité qui leur soit propre.

Pour une spiritualité du laïcat.

★ Y. Congar, *Au monde et pas du monde.* Principes et valeurs d'une spiritualité des laïcs engagés dans le monde, dans *Suppl. Vie Spir.*, n° 20 (1952), pp. 5-47 (repris dans *Jalons pour une théologie du laïcat*).

La sanctification de l'homme qui vit dans le siècle doit se comprendre à partir du plan de Dieu sur le monde. Pour le laïc, la cité d'en-bas prépare la Cité d'En-haut, et cette responsabilité est la sienne. De là sa vocation, son sens du service, ses engagements, sa sainteté de laïc, sa croix de laïc.

F. Wulf, *Ist die Bergpredigt für Christen in der Welt realisierbar ?* dans *Geist und Leben,* 31 (1958), pp. 184-197.

Le Sermon sur la montagne ne trouve pas son application que dans les conseils évangéliques. Il s'adresse aussi à la vie dans le siècle.

★ J. Folliet, *La spiritualité et la sainteté du catholicisme contemporain,* dans *Catholicisme mondial aujourd'hui,* Rencontres, Cerf, Paris, 1958, pp. 119-153.

Pour une prise de conscience de la sainteté qu'appelle le monde d'aujourd'hui.

C. Truhlar, *Transformatio mundi et fuga mundi,* dans *Gregorianum,* 38 (1957), pp. 406-445.

Entre deux appels également pressants, faut-il choisir ?

★ A.-Z. Serrand, *Les laïcs et la consécration du monde,* dans *Signes du temps,* avril 1959, pp. 30-31.

Réactions et témoignages de laïcs à propos de la « consécration du monde » à laquelle les a conviés le pape Pie XII au deuxième congrès mondial du laïcat (5 octobre 1957).

La sainteté du chrétien dans le monde.

A.-M. Besnard, *Le pèlerinage chrétien*, Cerf, Paris, 1959. — D. Dohen, *La sainteté du laïc*, Paris, 1958. — *Ibid*, *Vertus du chrétien dans le monde*, Paris, 1961. — Ivan Gobry, *La pauvreté du laïc*, Cerf, Paris, 1961.

★ L. Morren, *Dominez toute la création*, dans *Évangéliser*, 12 (1958), pp. 529-535. — M.-D. Chenu, *Pour une spiritualité du travail*, dans *Esprit*, 1952. — H. Rondet, *Élément pour une théologie du travail*, dans *Nouv. Revue théol.*, 17 (1955), pp. 27-48, 123-143.

Jean Daniélou, *Sainteté et action temporelle*, Fayard, Paris, 1958.

Ouvrage dédié par le P. Daniélou à G. La Pira, en qui il voit la réalisation de l'idéal qu'il décrit.

A. Plé, *L'action apostolique, école de perfection*, dans *Problèmes de la religieuse d'aujourd'hui : l'apostolat*, Cerf, Paris, 1958. — L. Lochet, *Fils de l'Église*, Cerf, Paris, 1954. — J.-M. Perrin, *L'heure des laïcs*, Le Rameau, Paris, 1953.

Trois méditations profondes sur la vocation laïque à l'apostolat.

VI. LA VOIX DE LA HIÉRARCHIE...

H. Bouëssé, *Le cardinal Suhard et le rôle du laïc dans l'Église de notre temps*, dans *Évangéliser*, 15 (1961), pp. 324-342.

Comment le cardinal Suhard entendait l'esprit missionnaire.

J.-B. Montini, *La mission de l'Église*, dans *Deuxième Congrès mondial pour l'Apostolat des Laïcs*, t. I, pp. 67-92.

On trouvera une bibliographie des déclarations de l'Épiscopat de France, ainsi que de l'Ass. des Cardinaux et Archevêques, dans l'ouvrage de E. Vauthier, *Initiation à l'Action catholique*, cité plus haut.

Le laïcat. Textes pontificaux. Présentation par les moines de Solesmes, Desclée et Cie, 1956. — E. Guerry, *L'Action catholique. Textes pontificaux.* Desclée de Brouwer, 1936. — *Ibid.*, *Les dernières directives de la Hiérarchie*, dans *Masses ouvrières*, n° 55 (avril 1950), pp. 3-17. — E. Vauthier, *S. S. Pie XII et l'apostolat des laïques*, Ami du clergé, Langres, 1954.

★ M.-J. Gerlaud, *Action catholique et esprit missionnaire*, dans *Masses ouvrières*, n° 160 (février 1960), pp. 55-60.

Commentaire de l'Encyclique *Principes Pastorum*, de Jean XXIII (*Documentation catholique*, 20 décembre 1959), relative au clergé et au laïcat missionnaires.

ET CELLE, ENFIN, DE QUELQUES LAICS

I. Fr. Görres, *Die leibhaftige Kirche. Gespräch unter Laien*, Francfort, 1950.

★ E. Mounier, *L'affrontement chrétien*, Neuchâtel, 1944. — *Ibid.*, *Action temporelle des chrétiens*, dans *Regards catholiques sur le monde*, rec. collectif, Desclée de Brouwer, 1938, pp. 76-91.

★ C. de Hueck, *Lettres à mon évêque*, trad. Y. de Castro, Cerf, Paris, 1961.

Dorothy Day, *La longue solitude*, Cerf, Paris, 1959. — A.-Z. Serrand, *Les laïcs et le Concile : le groupe Il Gallo*, dans *Signes du Temps*, mars 1961, pp. 25-27.

Ces quelques indications sont évidemment bien trop courtes. Il faudrait ajouter l'ample moisson de faits et de réflexions apportée par les mouvements du laïcat missionnaire. On pourrait consulter enfin les rapports faits par de nombreux laïcs chrétiens dans des réunions comme celles du Centre catholique des Intellectuels français, qui travaille de façon continue à la promotion d'un véritable laïcat d'Église.

B.-D. Dupuy, o. p.

LE CHRÉTIEN DEVANT LES PSAUMES

Un médecin qui essayait d'utiliser les psaumes pour sa prière s'étonnait que le psalmiste exprime si souvent le désir de voir ses ennemis « tomber dans la fosse ». Et il se demandait si vraiment une telle préoccupation devait tenir une place considérable dans sa prière de chrétien.

Qu'on ouvre le psautier une fois en passant ou qu'on l'ouvre chaque jour et jusqu'à sept fois par jour — comme le font tous ceux qui célèbrent l'office divin — on ne peut manquer de sentir la difficulté qu'il y a à prier en chrétiens avec ces textes de l'Ancien Testament. Si beaux, si poétiques, si religieux soient-ils, ils ne nous semblent pas entièrement appropriés à notre condition de chrétiens.

Pour une double raison. D'abord, nous trouvons dans les psaumes un bon nombre d'attitudes, de préoccupations, de questions, qui nous paraissent dépassées, rendues caduques par le déroulement même de la révélation et de l'histoire du salut, et nous ne voyons pas comment nous pourrions encore les faire nôtres sans tomber dans la fiction. Vraiment, est-il demandé à un disciple du Christ d'endosser la brutalité et la haine du psalmiste, sa méconnaissance de l'au-delà ou son angoisse d'une rétribution immédiate et palpable ?

Seconde raison, plus grave. Nous ne trouvons pas, ou nous croyons ne pas trouver dans les psaumes quelques-uns des objets majeurs de toute contemplation et de toute prière chrétiennes. La Trinité, l'Incarnation, la Rédemption, l'économie sacramentaire, tout ce que le Christ nous a révélé et apporté, tout ce qui constitue l'essentiel de nos relations avec le vrai Dieu, tout cela peut-il rester à l'extérieur de notre prière ?

En somme, les psaumes semblent nous rejeter dans une condition pré-chrétienne. En y cherchant une nourriture, nous avons l'impression qu'ils contiennent maints éléments inassimilables et, en revanche, qu'ils ne peuvent pas satisfaire entièrement notre faim de prière. Impression que des années de psalmodie atténuent chez certains mais renforcent chez d'autres, ou bien atténuent sur tel point mais renforcent sur tel autre.

La difficulté a toujours été ressentie dans l'Église. Et chaque époque, chaque génération, a essayé d'y pallier par une exégèse chrétienne des psaumes : avec plus ou moins de bonheur, on a approfondi le sens littéral pour voir apparaître dans le psautier la personne du Christ, son œuvre de salut et son action dans l'Église. Cette recherche a été poursuivie avec une persévérance et une continuité qui attestent aussi bien la permanence du problème que la valeur radicale du principe de solution adopté. Encore faut-il que les modalités d'application de ce principe soient inlassablement revues et corrigées.

C'est dans cet effort nécessaire et traditionnel d'interprétation chrétienne des psaumes que s'insère la publication d'un Psautier conçu très spécialement en vue de la prière chrétienne [1].

Le texte de ce Psautier est celui de la Bible de Jérusalem : il « colle » à l'original d'aussi près que possible, s'efforçant non seulement de rendre la pensée inspirée avec toutes ses nuances, mais encore de respecter le style et le rythme propres de la poésie hébraïque. Cette « haute fidélité » de la traduction aboutit à une langue drue, heurtée, tourmentée, d'un mouvement plus passionnel que rationnel, qui peut surprendre le lecteur moderne, mais qui est sans doute plus apte qu'aucune autre à exprimer le difficile dialogue de l'homme et de Dieu.

Pour juger cette traduction, il faut d'ailleurs se souvenir qu'elle a été établie en vue du chant; car, en français comme en hébreu, les psaumes ne sont pas seulement des poèmes mais des hymnes, et ils ne prennent tout leur sens et toute leur vigueur que s'ils sont chantés. Pour faciliter ce chant, on a indiqué par une typographie spéciale les syllabes d'appui et on a reproduit à la fin du volume les formules psalmodiques du P. Gelineau.

Si les psaumes ne prennent toute leur valeur poétique que grâce au chant, ils ne prennent, pour nous, toute leur valeur religieuse que grâce à une interprétation chrétienne. C'est l'effort accompli sur ce point qui fait l'originalité de cette édition du Psautier, et la réussite nous paraît vraiment remarquable.

Chaque psaume en effet est précédé d'un invitatoire et suivi d'une oraison. L'invitatoire évoque la situation humaine ou religieuse à laquelle répond le psaume; il permet à chacun de se reconnaître dans le chantre inspiré, par delà la distance, et de faire sienne sa prière d'homme et de croyant.

Quant à l'oraison de conclusion, qu'il est recommandé de ne dire qu'après un temps de silence, elle reprend les principaux thèmes du psaume en les transposant sur le

1. *Le Psautier de la Bible de Jérusalem.* Traduction rythmique pour le chant et la prière des 150 psaumes et 18 cantiques bibliques. Introduction, notes et psalmodie par J. Gelineau, s.j. Éd. du Cerf, Paris, 1961; 384 pp.; 3,20 NF.

plan chrétien : conformément aux lois traditionnelles de l'exégèse biblique et aux principes d'interprétation de tout signe liturgique; elle montre comment l'action de Dieu décrite par le psaume a été pleinement réalisée par le Christ, se poursuit aujourd'hui dans l'Église et en nous, et trouvera son achèvement dans le royaume des cieux. Il n'y a là rien de forcé, rien de factice, mais le fruit d'une authentique méditation chrétienne des psaumes, et ces modernes « collectes psalmiques » pourront nourrir indéfiniment la prière, et une prière totalement chrétienne.

Aux laïcs qui, individuellement ou en groupe, cherchent à converser avec Dieu, aussi bien qu'aux prêtres ou aux religieuses qui depuis des années peinent sur les psaumes, et errent peut-être dans le psautier comme les Hébreux autrefois erraient dans le désert, ce petit volume d'un prix minime et d'un format commode (11 × 15) permettra donc de « psalmodier avec sagesse », avec intelligence et avec fruit.

Ceci nous paraît important, au moment où de divers côtés on sent le besoin d'un approfondissement spirituel du renouveau liturgique. Car les psaumes tiennent, dans le bréviaire comme dans le missel, une place considérable; ils représentent la formulation la plus usuelle et la plus complète de la vie de prière de l'Église. Négliger ces psaumes, renoncer à les comprendre le mieux possible et à s'en nourrir, ne serait-ce pas renoncer à entrer vraiment dans la prière de l'Église et se dérober à cette pédagogie, à cette formation spirituelle, que l'Esprit qui a dicté les psaumes ne cesse d'exercer par leur moyen? Ne serait-ce pas se condamner à les regarder comme des formules protocolaires, alors qu'ils sont destinés à soutenir le dialogue d'hommes vivants avec le Dieu vivant?

Se familiariser avec les psaumes, et s'habituer à les méditer dans une optique chrétienne, n'est-ce pas au contraire la meilleure manière de se préparer à comprendre de l'intérieur, et en référence à une expérience vécue, l'emploi qu'en fait la liturgie?

Si, comme nous le croyons, cette nouvelle édition du Psautier peut donner aux chrétiens soucieux d'une vie religieuse personnelle la volonté et le moyen de faire des psaumes leur prière habituelle, si grâce à elle ils apprennent à penser à Dieu, à parler à Dieu, à chanter à Dieu, dans les termes que lui-même a inspirés et que l'Église ne cesse de reprendre, alors un grand pas aura été fait pour une participation plus intelligente et plus vivante à la liturgie.

PH. ROUILLARD, o. s. b.

Bulletin marial

Le grand nombre d'ouvrages et les limites matérielles de la *Vie Spirituelle* m'obligent à être bref.

Les livres seront groupés en trois sections, et à l'intérieur de chacune, en ordre alphabétique.

1. LECTURES SPIRITUELLES

On trouvera sous cette rubrique la masse des ouvrages qui entendent s'adresser à un large public pour lui fournir des lectures doctrinales ou spirituelles, thèmes de méditation, etc.

Impression générale : cette littérature devient plus biblique, parfois (moins souvent), plus liturgique, soucieuse de dépouillement, d'équilibre, de christocentrisme : progrès dont nous avons noté les débuts il y a une dizaine d'années déjà, et qui s'accentue.

AVACK (G. d') : *Il sacerdozio e Maria.* Éd. Ancora, Milano, 1960 ; 106 pp.

Archevêque de Camerino (Italie), l'auteur a médité depuis de longues années les rapports de Marie et du sacerdoce. Il les situe dans le mystère de l'Amour et de la charité du Christ-Prêtre, source d'exigence et de perfection spirituelle pour le prêtre d'abord, mais aussi pour tous les chrétiens : car il y a connexion étroite entre le sacerdoce et la perfection de la vie chrétienne. C'est là un des thèmes de l'école française que l'auteur a retrouvé avec un accent propre.

BARRÉ (M., Montfortain) : *Une route spirituelle pour notre temps.* Unions mariales montfortaines, Paris, 112 pp.

Cette route, c'est celle de saint Louis Marie Grignion de Montfort, que l'auteur connaît de longue expérience personnelle et apostolique : se donner — par Marie — par la consécration montfortaine — de manière pratique et engagée. Telles sont les quatre étapes proposées. L'ouvrage s'achève par un appendice documentaire et un index.

BOUTIN (L.-N., o. m. i.) : *La tiare mystique du Très Saint Ro-*

saire. Éd. du Renard, Montréal, 1960; 188 pp.

En 15 chapitres, les quinze mystères du Rosaire.

CWIERTNIAK (S., marianiste) : *La Vierge Marie dans la tradition anglicane*. Éd. Fleurus, Paris, 1958; 126 pp.

Ce livre irénique est une anthologie des textes anglicans anciens et modernes : ceux qui témoignent d'un courant conforme à l'authentique tradition chrétienne. La note catholique est particulièrement accentuée chez les Pères Carolins (1625-1685) et chez les disciples du mouvement d'Oxford. La présentation est sobre et efficace; elle dit bien ce que le lecteur a besoin de savoir avant d'aborder les textes : prédestination, Immaculée Conception, absence de péché, virginité, etc.

DESMULLIER (Montfortain) : *Ma consécration mariale*. Maison du Saint-Esprit, Saint-Laurent-sur-Sèvre, 1959; 24 pp., 1 NF.

Nature et portée de cet engagement avec une formule de consécration au Cœur immaculé de Marie.

DIDIER DE CRÉ (O.F.M.Cap.) : *Notre-Dame de la Trinité. Méditations théologiques, III. Les trois prérogatives*. Librairie mariale et franciscaine, Blois, 1959; XX-288 pp.

L'auteur « médite, la plume à la main » (p. XVII), les rapports de Marie et de la Trinité et retrouve ainsi, avec une optique rare, les grandes données de la théologie mariale. Les deux premiers volumes avaient été signalés dans *La Vie Spirituelle*, 99 (1958), p. 522. Le troisième et dernier présente trois prérogatives de la Vierge en rapport avec les trois Personnes : Toute puissance suppliante, Trône de la Sagesse, Mère de miséricorde.

DUBOIS (M.-M., archevêque de Besançon) : *Petite Somme mariale, II*. Bonne Presse, Paris, 1961; 398 pp.

Le premier volume recensé dans *La Vie Spirituelle*, 99 (1958), p. 523, présentait la vie de Marie et la doctrine mariale. Ce deuxième volume traite de *la* dévotion (personnelle et collective) et *des* dévotions mariales, enfin, de la liturgie mariale. On y retrouve les caractères signalés lors de la recension du tome I : érudition avertie, précise et discrète; exposé clair et objectif. A ce que laisse deviner l'avant-propos, le troisième volume traitera notamment des sanctuaires et des apparitions.

DUCOURET (R.) : *Dire l'Angelus... Son histoire, la valeur permanente de cette belle prière*. Mignard, Paris, 78 pp., 3,45 NF.

Dans cette brochure, le curé de Tusson (Charente) développe les raisons d'aimer et de réciter l'Angelus. Un des chapitres retrace l'histoire de cette pratique. Ces pages sont d'une conviction simple et bien documentée. Pourquoi l'éditeur a-t-il affublé ce livre estimable d'une aussi abominable couverture ?

GALOT (J. S.J.) : *Pleine de grâce*. Coll. Museum Lessianum, section ascétique, n° 51, Desclée de Brouwer, Paris, 1960; 194 pp.

Ce mois de Marie biblique dégage en 31 méditations un portrait spirituel de Marie, « pleine de grâce » et reine de l'univers. L'auteur était triplement qualifié pour cette tâche, puisqu'il a écrit précisément un livre sur Marie dans la Bible, et allie à ses fonctions de professeur de théologie mariale à Louvain une activité apostolique. Le trait le plus original

de la rédaction, c'est que ces méditations s'adressent constamment à la Vierge en style-vous, comme disent les Allemands.

BARNABÉ IGNOTUS : *Octobre, mois du rosaire et mois des missions.* 2e éd. Presses universelles, 1960; 94 pp.

L'auteur (un laïc) plaide avec véhémence la cause pour laquelle il se dépense depuis vingt-trois ans : que le mois du Rosaire soit aussi mois des missions par une dizaine offerte chaque jour aux intentions missionnaires.

HALTER (R., marianiste) : *La Vierge Marie dans la vie et l'œuvre de Paul Claudel.* Étude et anthologie, Paris, 1958; 238 pp., sous reliure toile, ill. liminaires hors-texte.

C'est une excellente anthologie des textes de Claudel sur la Vierge Marie précédée d'une étude sur sa place dans la vie et l'œuvre du poète depuis son enfance (p. 10) et surtout depuis la célèbre conversion du 25 décembre 1886 (pp. 11-20). Dommage que cette étude consciencieuse n'ait pas fait l'objet d'une dernière révision qui aurait conduit la pensée et le style à leur ultime point de relief et de perfection.

KOEHLER (Th., marianiste) : *Le Dieu de Marie.* Retraite prêchée aux religieuses de l'œuvre de saint Augustin. Éd. Saint-Augustin, Saint-Maurice, Suisse, 1959; 292 pp.

Découvrir avec Marie le Dieu de l'Ancien Testament, puis le Christ-Dieu dans les mystères de l'Évangile, tel est le propos (bien orienté) de cette retraite, nourrie d'une science dépouillée de toute érudition. L'édition en a été voulue après coup par les retraitantes. Les instructions y gardent (sans négligence) leur facture parlée. Un livre substantiel.

LECLERCQ (J.) : *Mère de notre joie.* Casterman, Paris, 1959; 110 pp.

Dans une très belle typographie (corps 12, très aéré : 18 lignes de 32 caractères par page), un plaidoyer alerte et irénique pour la pureté de la dévotion mariale, sa mise en place dans le Mystère du Salut du Christ.

MARÉCHAL (H.L., O.P.) : *La vie mystérieuse de Notre-Dame.* Coll. « Sources de spiritualité », n° 4. Éd. Alsatia, Paris, 1961; 88 pp.

C'est l'édition définitive, revue et mise au point d'un livre paru en 1934 dans la collection des « Cahiers de La Vie Spirituelle » (n° 5). Au contact des sources bibliques, l'auteur évoque en six chapitres le mystère caché de la vie spirituelle de Notre-Dame.

MARÉCHAUX (Dom Bernard) : *Notre-Dame de la Sainte Espérance, convertissez-nous.* Supplément au Bulletin de l'œuvre de Notre-Dame de la Sainte Espérance, mars 1961.

C'est la réédition d'une plaquette publiée en forme d'article en 1903 dans le *Bulletin de l'archiconfrérie de Notre-Dame de la Sainte-Espérance* fondée au Mesnil-Saint-Loup en 1852.

MICHEL (Albert) : *Ave Maria. Foi et piété mariales.* Paris, Letouzey, 1960; 174 pp.

En ces 174 pages d'une typographie serrée, ce théologien érudit, chroniqueur marial de l'*Ami du clergé*, livre une petite somme mariale sobre, claire, analytique et bien

documentée : vie et mystères de Marie, puis dévotion mariale (avec insistance sur les sanctuaires, les apparitions, et le Cœur de Marie).

NEUBERT (E., marianiste) : *Marie et l'éducateur chrétien.* Salvator, Mulhouse, 1959; 216 pp. — ID., *Marie et la vie religieuse.* Alsatia, Paris, 1959; 224 pp. — ID., *Mon idéal, Jésus fils de Marie.* Salvator, Mulhouse, 1959; 142 pp.

De sa retraite de la Tour de Sçay, le célèbre mariologue, octogénaire infatigable, livre les fruits de son expérience décantée, de sa méditation limpide, dont l'accent demeure essentiellement christocentrique.

Dans le premier volume, il donne son testament d'éducateur chrétien, dans le second, ses conseils pour une vie religieuse qui soit don total et transformation en Jésus-Christ.

Enfin il présente une 10e édition, revue et augmentée de son ouvrage le plus connu : *Mon idéal, Jésus fils de Marie,* traduit en plusieurs dizaines de langues, diffusé à des centaines de milliers d'exemplaires. « A quoi tient ce succès mondial ? » se demande l'auteur dans la préface. « *D'abord à son style clair, concis, direct; personnel, rappelant celui de* l'Imitation de Jésus-Christ. *Ensuite à sa valeur doctrinale. Ce livre rappelle en effet que la vraie dévotion est la reproduction la plus parfaite possible de la piété filiale de Jésus envers sa mère...* »

PERRIN (Marie-Joseph) : *Marie, mère du Christ et des chrétiens.* Coll. « Cahiers de la Pierre-qui-Vire ». Desclée de Brouwer, Paris, 1961; 174 pp., 4 gravures hors-texte sous jaquette couleur.

Bien mis en valeur par sa belle présentation typographique, ce livre limpide évoque de source, sans nulle prétention, la présence vivante de Marie.

PHILIPPART DE FOY (Égide, O.F.M., aumônier de l'armée bleue) : *Marie, miroir de vie chrétienne.* Casterman, Tournai-Paris, 1961; 152 pp. 8 hors-texte.

La grâce et les vertus de Notre-Dame proposées à notre imitation en quatorze méditations.

PHILIPPE (M.D., O.P.) : *Mystère de miséricorde 2. Présentation de Marie et 3. L'Annonciation.* Éd. saint Paul, Fribourg-Paris, 1959-1960; 48 et 76 pp.

C'est en Marie que nous trouvons la plus haute manifestation de la miséricorde de Dieu : tel est le thème de ces conférences-méditations, que les éditions Saint-Paul présentent une à une en minces et élégantes plaquettes. Voici la seconde sur la Présentation : mystère de consécration et d'abandon, et la troisième sur l'Annonciation. C'est la prédication d'un authentique spirituel dont la théologie est vivante en profondeur.

RAHNER (Karl, S.J.) : *Marie mère du Seigneur.* Méditations théologiques. Trad. de l'allemand par Roger Tandonnet. Préf. de H. Holstein. Orante, Paris, 1961; 134 pp.

Les prédications du grand théologien allemand, conçues dans une forte perspective histoire-du-Salut, manifestent, de l'intérieur, sans avoir besoin de descendre à des corollaires pratiques, combien l'impact de Dieu dans l'histoire, au niveau de la Mère du Seigneur, nous concerne, nous qui sommes dans le prolonge-

ment de cette histoire que Dieu continue de faire. On trouvera le compte rendu de l'édition allemande dans *La Vie Spirituelle*, 99 (1958), pp. 530-531.

RENOU (A.) et BEATRIX (M.) : *La Vierge et les femmes de Palestine*. Préf. de C. Lavergne, O. P. Gabalda, Paris, 1959; 236 pp., couv. ill., 4 pl. hors-texte; 8,70 NF.

C'est une vie de Marie. L'auteur s'en tient (à très peu de chose près) et il faut le louer de cette réserve, à étoffer le texte biblique de données archéologiques : habitations et mœurs palestiniennes, coutumes religieuses, matrimoniales, etc. A. Renou est familiarisé avec ce genre littéraire, et son exposé entraîne le plus souvent la conviction. Dans les cas où l'on doute, l'absence de toute indication de source laisse le curieux sur sa faim. Où commence la conjecture? Sur quoi repose-t-elle? On ne trouvera aucun élément de réponse à cette question. Aussi bien ce livre n'est-il pas destiné aux érudits et chercheurs, mais à ceux qui veulent, sans plus de réflexion, suivre le guide, vivant et sympathique.

RONDET (H., S.J.) : *O vous, Mère du Sauveur*. Apostolat de la prière, Toulouse, 1959; 112 pp., 12 pl. hors-texte.

31 méditations sur les mystères de Marie, au fil de sa vie, par un théologien qualifié de longue date.

SPIAZZI (Raimondo, O.P.) et MONTINI (Renzo) : *Maria e la Chiesa nell' arte Presbyterium*, Padova, Roma, Napoli, 1959; 64 pp. + 51 pl.

C'est le texte d'une conférence prononcée au Congrès marial de Lourdes 1958 (éditée par ailleurs avec notes justificatives, dans *Maria et Ecclesia*, 15, 1960, pp. 1-31 et planches I-XXXII, sous le titre : *L'arte mariana come reflesso della vita delle Chiesa*). L'auteur évoque avec ferveur l'évolution du type de la Vierge dans l'art, des origines à nos jours, en développant la thèse suivante : « L'art marial semble traduire et comme incarner au cours des siècles, certains caractères dominants de la vie, du sentiment, de l'action, et même de la pensée de l'Église, durant l'époque correspondante. » (Pourquoi l'éditeur a-t-il mis le commentaire de chacune des 51 planches au *dos* de celle-ci et non en face?)

SPICQ (C., O.P.) : *Ce que Jésus doit à sa mère selon la théologie biblique et d'après les théologiens médiévaux*. Université, Montréal, 1959; Vrin, Paris, 1959.

C'est le texte d'une conférence prononcée à Montréal. L'auteur évoque ce que le Christ doit à sa mère au plan du corps et du psychisme. Le ton est celui d'une vulgarisation à cheval sur deux compétences, qui pousse le relief concret des idées. La science de l'auteur se manifeste dans les soixante-trois notes de bas de page, parfois très développées.

THOMAS (P.R., O.S.B.) : *Mariale I-II. Aelred de Rievaulx*, 126 et 128 pp. *III. Amédée de Lausanne*, 133 pp. *IV Guerric d'Igny*, 138 pp. 4 volumes ronéotypés cartonnés, publiés pro manuscripto. Coll. « Pain de Cîteaux », Chambarand, 1960.

Œuvres mariales médiévales, heureusement présentées pour la lecture spirituelle : texte latin et traduction française vis-à-vis.

VANDEUR (Dom Eugène) : *Marie et la sainte Messe,* Maredsous, 1959; 134 pp.

A la demande de Dom Willibrord de Wilde, fondateur de la Croisade mariale par la sainte messe, Dom Vandeur, ce spirituel bien connu, a rédigé ce commentaire marial de la messe de l'*Introibo* à la Communion.

VERICEL (Maurice) : *Marie. Quand les Pères parlent de la Vierge.* Coll. « Église d'hier et d'aujourd'hui », éd. Ouvrières, Paris, 1960; 108 pp., 4,50 NF.

L'idée est heureuse d'avoir voulu fournir à un large public chrétien une anthologie des textes patristiques groupés par thème et précédés d'une introduction situant la théologie mariale des Pères dans le développement du dogme. L'anthologie n'eût rien perdu et beaucoup gagné si chaque texte avait été suivi d'une référence, fût-ce élémentaire et en très petits caractères. Elle aurait permis de vérifier contexte, traduction (souvent très libre), etc. En faisant ce petit travail, l'auteur aurait remis à leur place les textes apocryphes de Cyrille (p. 94), Ephrem (p. 103), etc. La vulgarisation ne doit pas être l'à-peu-près.

Angelus Domini, Presbyterium, Padova, Roma, Napoli, 1959; 136 pp., 8 pl. hors-texte.

En première partie : recueil d'articles sur l'Angelus parus en 1954 dans l'*Osservatore Romano* (C. Balić, R. Spiazzi..., cardinal Valerio Valeri). En seconde partie, l'essentiel d'une thèse de Sœur C. Artoli sur l'histoire de l'*Ave Maria* (pp. 43-134).

Avec Notre-Dame, Pages spirituelles. J.A.C.F., Paris, 1959; 112 pp., 4 pl. hors-texte.

Recueil de méditations mariales parues dans *Militante* (organe de la J.A.C.F.) de 1954 à 1958 sous la plume de plusieurs auteurs. Préface de S. Exc. Mgr Maury.

Contemplations mariales par un Chartreux. Préf. de Mgr Christiani. Benedettine de Priscilla, Via Salaria, Roma, 1958; 160 pp.

Ouvrage posthume d'un chartreux de Portes (Serrières, Ain), ces vingt-six méditations présentent le mystère de Marie en fonction de l'amour.

RÉPERTOIRE DU § 1

Angelus : DUCOURET et anonyme Angelus Domini.
Art : SPIAZZI.
Claudel : HALTER.
Consécration : BARRÉ, DESMULLIER.
Culte : DUBOIS, MICHEL.
Doctrine mariale : MICHEL, RAHNER.
Dominicains : DI AGRESTI.
États de vie : AVACK, NEUBERT, anonyme avec Notre-Dame.
Méditation : GALOT, PERRIN.
Messe : VANDEUR.
Mois de Marie : GALOT, RONDET, cf. IGNOTUS.
Moyen âge : THOMAS.
Œcuménisme : CWIERTNIAK.
Pères de l'Église : VERICEL.
Présentation : PHILIPPE.
Retraites : KOEHLER.
Rosaire : BOUTIN (DI AGRESTI).
Sacerdoce : AVACK.
Spiritualité mariale : AVACK, BARRÉ, GALOT, KOEHLER, LECLERCQ, NEUBERT, PHILIPPART, PHILIPPE, RAHNER, RONDET, VANDEUR, anonyme chartreux.
Trinité : DIDIER DE CRÉ.
Vies de Marie : MARÉCHAL, RENOU.

2. APPARITIONS

Nous groupons à part cette catégorie d'ouvrages en exceptant Lourdes qui fera l'objet d'une chronique à part à l'occasion du centenaire du mandement reconnaissant l'authenticité des apparitions (18 janvier 1862). Il faut bien le dire, l'état de ce secteur de la vie religieuse n'est pas satisfaisant. Avec une bonne volonté touchante, l'indigence spirituelle paraît souvent chercher issue par les voies de la gratuité et du gonflement. A quoi tient cette impression ?

En premier lieu, il s'agit de faits religieux d'ordre historique qu'on aimerait voir traiter comme tels et le souci de plaire, de toucher, d'édifier, les fait traiter en romans, voire en mythes. Le lecteur sérieux se demande en vain où se situe la frontière du donné et de l'imaginaire. Interrogé là-dessus, un des nombreux romanciers qui se sont laissé tenter par ces thèmes attachants répondait : je ne le sais plus moi-même.

En second lieu, ces faits historiques ont un sens : ils traduisent une intention de Dieu sur l'histoire, et le déchiffrement en est le plus souvent accompli à un niveau dérisoire, et sous la pression d'options subjectives non seulement religieuses (et d'une religiosité assez élémentaire) mais politiques. Certes, on note des efforts appréciables pour lutter contre ces tentations, mais c'est ordinairement très insuffisant.

Agnellet (Michel) : *Miracles à Fatima*. Préf. de Pierre l'Ermite. Éd. de Trévise, Paris, 1958; 240 pp., sous jaquette 4 couleurs, 8 pl. hors-texte; 15 NF.

Après le succès de son livre sur Lourdes, l'auteur, incroyant bien-pensant, raconte Fatima et ses miracles. Dans l'attente d'une histoire scientifique, le récit en vaut un autre. Mais l'étude des miracles a fait bondir en maints endroits le médecin catholique à qui je l'ai soumise... Décrire de telles guérisons en termes scientifiquement irrecevables (fût-ce par endroits), ce n'est pas servir la cause des miracles... même si le récit est émouvant.

Barthas (C.) : *De la Grotte au chêne vert*, in-16 de 220 pp. Ecclesia, A. Fayard, 1959; 220 pp., 190 × 145, couv. couleur.

« La suite magnifique », c'était pour S. Poyard, *Lourdes-Banneux* (voir *La Vie Spirituelle*, 94, 1956, p. 529). Le chanoine Barthas reprend ce titre pour l'appliquer à *Lourdes-Fatima*. De cette comparaison, l'auteur dégage sans hésitation « le véritable sens de l'histoire actuelle » : « Lourdes est un antidote au rationalisme. » « Fatima est une réponse à la ferveur des Portugais pour Lourdes » et un « remède au communisme, synthèse de tous les rationalismes ».

Darimbert (Pierre) : *L'aube de Dieu. Les grandes apparitions dans le cadre de l'histoire*. Nouvelles éditions latines, Paris, 1958; 158 pp.

L'histoire du XVII^e siècle à nos

jours, de Paray-le-Monial à Fatima. D'un côté les apparitions, la royauté, le 13 mai. De l'autre, la Révolution, les révolutions, le communisme.

Notre-Dame de Banneux. III Documents épiscopaux de S. Exc. Mgr Kerkhofs, évêque de Liège. Dessain, Liège, 1959; 234 pp.

L'évêque de Liège livre la publication intégrale de ses Actes relatifs aux apparitions de Banneux, du 15 septembre 1934 (approbation d'une prière à la Vierge des pauvres) au 21 novembre 1958. Les documents principaux sont les lettres des 19 mars 1942 (p. 43) et 1947 (p. 69) qui reconnaissent l'authenticité comme « au moins probable », et la note du 22 août 1949, qui précise : « Non seulement... probable, mais... moralement certaine » (p. 90).

Holgersen (A.) : *Le chant de la Salette.* Traduit par l'abbé René Virrion, Salvator, Mulhouse, 1960; 236 pp., sous jaquette 2 couleurs.

La narratrice conte La Salette avec un brillant talent de romancière. La traduction est excellente : on ne la sent pas.

Mazué (H.) : *La madone de Syracuse.* Salvator, Mulhouse, 1959; 60 pp.; 3 NF.

Nous avons signalé le meilleur ouvrage sur le sujet dans *La Vie Spirituelle,* 99 (195), p. 415. Il s'agit ici d'une présentation abrégée par un pèlerin de la première heure.

Pain (L.) : *Les prophètes de Marie.* Plon, Paris, 1960; II-244 pp.; 8,65 NF.

« Ces prophètes », ce sont les voyants des apparitions mariales, où l'auteur se plaît à reconnaître l'analogue des prophètes de l'Ancien Testament. Ce seraient les prophètes du sixième jour de la semaine des temps, au seuil de l'accomplissement. Visiblement, l'auteur a fait un louable effort pour conformer à la théologie ses formules les plus engagées qui demeurent parfois bandées comme des ressorts, entre les correctifs qui les contiennent.

Panneel (Henry) : *La grande énigme de La Salette.* Saint-Paul, Paris, 1957; 192 pp.

Libre récit sur la base des seules notes Lagier, suivi d'un essai d'interprétation ingénieux et personnel qui découpe le message entre la Vierge, le Père et le Fils. (*L'imprimeur* est fautif d'avoir laissé deux lignes à l'envers, p. 32.)

Winowska (Maria) : *La belle aventure de Catherine, la médaille miraculeuse.* Guy Victor, Paris, 1959; 64 pp., 30 ill. en couleur des ateliers de l'abbaye de Jouarre.

La médaille miraculeuse librement racontée aux enfants.

3. TRAVAUX ET RECHERCHES

La chronique des travaux scientifiques que je tenais depuis dix ans était écrasante pour *La Vie Spirituelle.* Elle sera transportée désormais dans la *Revue des Sciences philosophiques et théologiques* du Saulchoir. Je ne donnerai ici que de brèves notes sur des études qu'il faut connaître.

Voici celles de 1960-1961.

ALGERMISSEN (K.), BOER (L.) : *Lexikon der Marienkunde*, Regensburg, Pustet.

La publication de cet excellent dictionnaire marial (signalé dans *Supplément de la Vie Spirituelle*, décembre 1959, n° 51, p. 491) continue régulièrement. Le fascicule 6, dernier paru, est parvenu à la rubrique *Cima* (peintre vénitien).

AMÉDÉE DE LAUSANNE : *Huit homélies mariales*. Introduction et notes de G. Ravaud. Texte latin de Dom J. Deshusses, o.s.b. Traduction de Dom A. Dumas. Coll. « Sources chrétiennes », n° 72, Cerf, Paris, 1960; 240 pp.

BONNEFOY (J.F., O.F.M.) : *Le Vénérable Jean Duns Scot, Docteur de l'Immaculée Conception. Son milieu, sa doctrine, son influence*. Herder, Roma, 1960; VIII-564 pp.

Cet ouvrage posthume étudie avec une érudition remarquable l'apport et l'influence de Scot concernant l'Immaculée Conception. Mais il faut prendre quelque recul à l'égard de l'optique, très personnelle, de l'auteur, comme le fait le P. Bouyer, S.J., dans la préface.

DI AGRESTI (Guglielmo, O.P.) : *La Madona e l'ordine domenicano*. « Quaderni del clero », n° 23-24, Presbyterium, Padova-Roma, 1960; 188 pp.

C'est l'histoire de la Vierge dans l'ordre dominicain : saint Dominique (pp. 5-12), l'Ordre (pp. 13-55), puis quelques grandes figures : Albert le Grand, Thomas d'Aquin, les deux saintes Catherine : de Sienne et de Ricci, Henri Suso et Savonarole. L'exposé est clair et objectif, l'érudition discrète mais avertie.

MANOIR (H. du) : *Maria*, t. 6. Beauchesne, Paris, 1961 ; 868 pp. Une gravure hors texte.

Ce volume qui a le caractère d'un appendice rapporté au programme primitif est sans doute le plus important de la collection. Il en renouvelle l'intérêt. Il donne, en effet, une importante série d'études théologiques, neuves et approfondies dues à de vrais spécialistes. Trois sections :
1° *Théologie positive* : A. Feuillet (synthèse sur Marie dans le Nouveau Testament), E. Cothenet (Marie dans les Apocryphes : sujet renouvelé en ces dernières années par quelques monographies spécialisées et sur lequel on n'avait pas d'étude d'ensemble sérieuse), Dom Frénaud (Liturgie latine : travail très neuf sur manuscrits), B. Schultze (Mariologie sophianique russe), H. Holstein (Le développement du dogme).
2° *Études spéculatives* : G. de Broglie (premier principe), M.-D. Philippe (Maternité divine), J. Galot (Sainteté, intercession), Alfaro (Marie rachetée), J. Bur (médiation), Th. Koehler (maternité spirituelle).
3° *Divers* : A. de Parvillez (Pastorale), R. Baron (l'humanisme); E. Catta (Sedes Sapientiæ : importante étude sur ce sujet trop négligé.)

MEERSSEMAN (G.) : *Der Akathistos im Abendland. II. Gruss-Psalter. Gruss-Oration-em. Gaude-Andachten und Letaneien*. Université, Fribourg, 1960; XVI-390 pp.

Le premier tome de cette importante recherche d'ensemble sur la prière mariale en Occident avait été recensé dans *Supplément de la Vie Spirituelle*, n° 51, décembre 1959, pp. 474-476. Voici le second. Il renouvelle notamment l'histoire des litanies. Celles qui se diffusèrent de Lorette au XVI^e siècle, sont nées en France au XII^e. Le livre s'achève par un important index des titres de

la Vierge dans les prières mariales médiévales.

ROSCHINI (O.S.M.) : *Dizionario di mariologia.* Ed. Studium, Roma, 1960; XII-520 pp., relié toile sous jaquette couleur et custode illustrée.

535 rubriques, brèves sauf pour les questions théologiques, généralement bien documentées.

STRYCKER (E. de) : *La forme la plus ancienne du Protévangile de Jacques.* Société des Bollandistes, Bruxelles, 1961; X-480 pp., 400 f.b.

J'avais annoncé, grâce à une communication anticipée de l'auteur, ce très important ouvrage qui renouvelle entièrement la question, dans *Supplément de La Vie Spirituelle,* n° 51, décembre 1959, pp. 465-469. Je suis heureux d'en signaler la parution.

TRAVAUX DES SOCIÉTÉS D'ÉTUDES MARIALES

Études mariales 16-18 (1959-1961). *La maternité spirituelle.* 1 à 3. Lethielleux, Paris, 1960-1962.

La Société française d'études mariales a consacré trois années à l'étude de la maternité spirituelle. Les deux premiers volumes étudient les données d'Écriture et de Tradition et renouvellent entièrement la question en ce domaine. Le troisième volume, en cours d'impression, présente la synthèse théologique.

Le prochain cycle d'études de la Société française d'études mariales qui commencera en 1962, sans doute à Pontmain, aura pour objet : Marie et l'œcuménisme.

Estudios marianos 21-22 (1960-1961), 2 volumes de 496 et 366 pp. Buen suceso, Madrid, 22.

Les deux derniers tomes de la Société espagnole d'études mariales sont consacrées respectivement à la *Virginité* et à l'*Œcuménisme.*

Maria et Ecclesia. Acta Congressus mariologici-mariani in civitate Lourdes, anno 1958 celebrati, Romae, Academia mariana internationalis, Via Merulana 124, 1959-1961 (volumes in-8° de 245 × 175).

J'avais signalé dans *Supplément de La Vie Spirituelle,* 1960, n° 53, pp. 224, 237-238, la parution des volumes 5 et 6 de cette collection qui rassemble les rapports du congrès marial de Lourdes. Sont parus depuis les volumes 2 (session générale), 3 (parallèle Marie-Église), 4 (Corédemption), 8 (Marie et l'Eucharistie), 10 (chrétiens séparés), 11 (apostolat); 13 (guérisons à Lourdes), 15 et 16 (conférences du congrès *marial* qui suivit le congrès *mariologique*). Paraîtront prochainement les tomes 7, 9, 12, 14.

Marian Studies 11-12 (1960 et 1961) 8° de 172 et 266 pp., published by the Mariological Society of America, 174 Ramsey Street, Paterson, 1, New Jersey.

Ces deux derniers volumes de la Société américaine sont respectivement consacrés à *Marie dans le Nouveau et dans l'Ancien Testament.*

R. LAURENTIN.

DIVERS

MARTIN LUTHER : *Œuvres,* t. I, IV, V, VIII, IX. Éd. Labor et Fides, Genève, 1957-1960.

Les Éditions Labor et Fides ont en cours de réalisation un ambitieux programme de traduction, destiné à rendre accessible aux lecteurs français les œuvres des Réformateurs. Ne pouvant évidemment songer à publier l'œuvre immense de Luther dans sa totalité, elles se sont proposé d'en donner en une dizaine de volumes un choix représentatif. Cinq volumes ont paru à ce jour. Le tome premier contient quelques-unes des premières œuvres de Luther. Le tome IV, des opuscules sur des sujets variés : l'autorité temporelle, le service militaire, la messe en langue allemande, etc. Le tome V donne une traduction nouvelle du *Serf arbitre,* l'ouvrage auquel Luther tenait le plus. Le tome VIII donne des extraits de l'immense correspondance de Luther. Enfin, le tome IX est une anthologie des sermons de Luther. Inutile de souligner l'importance de ces traductions. Des indices en rendent la consultation aisée. Souhaitons que les Éditions Labor et Fides mettent à leur programme la traduction des commentaires scripturaires de Luther, en particulier de celui de l'Épître aux Galates, et celle d'ouvrages d'initiation, tel *Let God be God,* de Philippe Watson ou la biographie de Luther de Roland Bainton.

F. REFOULÉ.

JEAN CALVIN : *Commentaires sur le Nouveau Testament.* T. IV : *Épître aux Romains,* Labor et Fides, Genève, 1960; 381 pp.

Les lecteurs de *La Vie Spirituelle* s'étonneraient qu'on leur recommande sans précautions oratoires le commentaire de Calvin sur l'Épître aux Romains. Louons du moins l'utilité documentaire de cette nouvelle édition d'un texte presque introuvable. Analogue à celle des quatre volumes récents de l'*Institution chrétienne,* elle est due à la Société Calviniste de France. Comme ce premier tome paru est le quatrième, espérons que le tome Ier contiendra un jour l'introduction dont l'absence est ici très sensible à l'ignorant de bonne volonté. De fait, ce commentaire de Rom. fut le premier travail de Calvin sur le Nouveau Testament, élaboré pendant son premier séjour à Genève et édité à Bâle en 1539 après son départ pour Strasbourg. Il a d'ailleurs beaucoup moins d'importance dans la pensée de Calvin que, dans celle de Luther, le commentaire de la même épître (dont nous n'avons pas non plus d'édition française). L'orthographe du XVIe siècle a été maintenue dans la traduction et modernisée dans le commentaire. Les notes des éditeurs expliquent certains mots ou identifient quelques références. Ce dernier travail aurait mérité plus de soin. Certes c'est un honneur pour saint Thomas d'Aquin d'avoir été pris pour source quand le texte

renvoie aux « sophistes » ou scolastiques qui « gazouillent »; encore faudrait-il que le passage où l'on renvoie exprime la pensée en cause, ce qui n'est pas toujours le cas (par exemple p. 80, n. 2; p. 83, n. 1; p. 102, n. 2, seconde référence). Quelques contrôles plus attentifs, soit chez saint Thomas si l'on y tenait, soit surtout chez les scolastiques postérieurs, auraient donné plus de valeur à une édition qui va demeurer longtemps un instrument de travail sans équivalent.

Fr. L.-M. DEWAILLY.

KARL BARTH : *Dogmatique*, 3e vol., t. I, *La doctrine de la création*. Labor et Fides, Genève, 1961; 464 pp., t. II, 360 pp.

KARL BARTH : *Communauté chrétienne et communauté civile*, 2e éd. Coll. « Croire, Penser, Espérer ». Labor et Fides, Genève, 1958.

KARL BARTH : *Lettre à un pasteur de la République démocratique allemande et la réponse*. Coll. « Croire, Penser, Espérer ». Labor et Fides, Genève; 62 pp.

JOHANNES HAMEL : *Le combat de l'Église dans l'Allemagne de l'Est*. Cahiers du Renouveau, 17, mars 1958. Labor et Fides, Genève; 62 pp.

Maintenant, grâce au zèle inlassable des Éditions Labor et Fides, les principales œuvres de Karl Barth nous deviennent accessibles. Déjà les tomes I et II du troisième volume de la *Dogmatique*, consacré à la doctrine de la création, viennent de paraître en traduction. Ce volume se présente comme un large commentaire des premiers chapitres de la Genèse, et il est d'autant plus important qu'il marque une date dans le développement de la théologie de Barth. C'est à partir de ce volume que Barth s'est efforcé de repenser tous les problèmes théologiques en fonction du Christ. C'est ce même point de vue qui commande sa brochure *Communauté chrétienne et communauté civile*. Le titre est déjà à lui seul révélateur de l'intention de Barth. Comme il le précise lui-même : « Du point de vue chrétien, l'État et sa justice sont une *parabole*, une analogie, une correspondance du royaume de Dieu, objet de la foi et de la prédication de l'Église » (p. 42). Seul celui qui a reçu la révélation de Dieu sur le royaume sait ce que doit être l'État. Cette conception a, du reste, fait l'objet de sévères réserves de la part des théologiens luthériens, entre autres Prenter et Wingren.

Les Éditions Labor et Fides ont également publié en français la lettre de K. Barth à un pasteur de la République démocratique allemande. Cette lettre date de 1958 et depuis la situation a encore empiré. Cette lettre fut très discutée en Allemagne et valut à Barth de nombreux ennemis. Cette lettre nous a déçu. Nous attendions autre chose de Barth. Avec raison, Barth met en garde contre les dangers d'une attitude anticommuniste et recommande de tirer le meilleur parti de la situation présente. Mais nous n'y retrouvons pas l'accent de ses messages de la guerre et il nous semble un peu ridicule de prétendre que la situation de l'Église à l'Ouest n'est pas plus avantageuse qu'à l'Est. Le petit livre de Johannes Hamel, lucide et nuancé, nous a paru plus pénétrant et émouvant que la lettre de Barth, encore que, pour le fond, les deux auteurs soient d'accord. Nous souhaiterions que ce dernier livre trouve de nombreux lecteurs, car nous ignorons trop les problèmes angoissants qui se posent aux chrétiens d'Allemagne et qui pourraient devenir les nôtres.

F. REFOULÉ.

JOSEPH CHAMBON : *Le protestantisme français jusqu'à la Révolution française*. Éd. Labor et Fides, Genève, 1958; 150 pp.

Cet ouvrage est dû à un pasteur berlinois, sans doute descendant d'une famille française émigrée en Allema-

gne après la Révocation de l'Édit de Nantes. Une notice publicitaire assure que, « en quelque deux cents pages, l'auteur a réussi ce tour de force de donner de ces trois siècles d'une épopée aussi glorieuse que douloureuse un aperçu vivant, abondant en rapprochements originaux ». Nous souscrivons à ce jugement. Sans doute, cette histoire est écrite dans une perspective nettement apologétique, mais elle reste objective, comme une lecture parallèle de l'*Histoire de l'Église*, de Daniel-Rops, nous en a convaincu. Ces trois siècles furent héroïques, mais comme l'auteur le reconnaît lui-même, le sublime héroïsme, dépensé lors des guerres de religion tant par les réformés que par les catholiques, le fut trop souvent au détriment d'un véritable esprit évangélique. L'esprit de parti empêche alors les chrétiens d'entendre l'appel des Béatitudes.

F. R.

J.-C. MARGOT : *Les Épîtres de Pierre*. Commentaire. Préface de Pierre BONNARD. Éd. Labor et Fides, Genève, 1960; 141 pp.

Jusqu'à ces derniers temps il n'était guère facile de trouver un guide pour lire les épîtres catholiques. Le fascicule de la Bible de Jérusalem n'a pas rendu inutile le commentaire très fourni de Mgr Charue dans la Bible Pirot. L'an dernier, M. Cantinat a rédigé dans l'*Introduction à la Bible* (II, 557-610) le chapitre qui les concerne, sauf les trois Épîtres de saint Jean. Et voici le commentaire de M. le pasteur Margot sur les Épîtres de saint Pierre. Ces deux Épîtres relèvent de la « parénèse » alors florissante dans le monde juif et hellénistique : leurs exhortations sont adaptées à une situation où les persécutions et tracasseries ne sont pas déchaînées, mais menaçantes; elles encouragent les chrétiens à retremper leur espérance dans l'authentique foi au Christ et à raviver leur « responsabilité missionnaire » (p. 17). L'auteur du commentaire souligne partout ce double souci. Il ne s'attarde pas trop, par contre, à l'hypothèse d'une « liturgie baptismale ». Il explique le texte par petites sections, sans s'astreindre à y trouver une composition logique, sans les faire entrer non plus dans un système de pensée construite. De nombreuses références bibliques sont données chemin faisant, qui manifestent à quel point les exhortations morales ou sociales sont appuyées sur les grandes certitudes chrétiennes, et par là même gardent pour les croyants que notre temps éprouve une frappante actualité. La « valeur expiatoire » que l'auteur est si attentif à refuser aux souffrances du chrétien (67-68, 73) ne peut évidemment s'entendre qu'en communion avec les souffrances du Christ. (76).

L.-M. D.

ANNE DE VRIES : *La Bible racontée aux enfants*. Éd. Labor et Fides, Genève, 1960; 256 pp.

Nous avons éprouvé une vraie joie en ouvrant cet ouvrage. La présentation en est excellente, les illustrations remarquables, et encore que nous ne soyons pas compétent en ce domaine, le texte nous a paru bien adapté à la psychologie des enfants. Le livre rapporte les grands faits de l'Ancien Testament, et, dans une deuxième partie, la Vie du Christ. Un beau livre à offrir à des enfants pour leur première communion ou au premier de l'an.

F. R.

PAUL TOURNIER : *Les saisons de la vie*. Coll. « Croire, Penser, Espérer ». Éd. Labor et Fides, Genève, 1961; 58 pp.

Le nouveau petit livre du docteur Tournier reproduit des conférences

faites par l'auteur en Allemagne. L'auteur y traite un sujet que l'abbé Lochet et le P. Congar ont traité dans cette revue il y a quelques années : *Les saisons de la vie*. L'auteur aborde ce thème à la fois en médecin, en psychologue et en chrétien. La lecture de ce livre est bienfaisante. Il nous oblige à faire notre examen de conscience, et il peut nous apprendre à nous accepter nous-mêmes pour mûrir et nous accomplir en découvrant le véritable sens de notre vie.

F. R.

A.-C. BOUQUET : *Les Travaux et les jours au temps d'Hérode*. Traduit de l'anglais. Coll. « D'un monde à l'autre ». Plon, Paris, 1959; 275 pp.; avec 18 hors-texte; 13,87 NF.

Le premier chapitre de cet ouvrage du Dr Bouquet est intitulé « Juifs et Gentils »; le second, « L'armée romaine ». Ainsi alternent ou se mélangent, tout au long du livre, les éléments proprements israélites et ceux qui appartiennent au monde « romain », au milieu hellénisé de l'Empire. Le ton est celui de l'entretien familier d'un homme qui a beaucoup lu et voyagé : volontiers il compare ce monde lointain et le nôtre (en vue de réduire les distances, p. 157, souvent aussi il fait allusion aux Indes. Il lui arrive de mentionner au passage un ouvrage spécalisé, mais sans renvoi précis; même à la Bible, même au Nouveau Testament, il renvoie rarement. Il exprime son étonnement, son admiration, fait appel a ses souvenirs personnels (parfois avec un soupçon de candeur, dans les notes surtout). La traduction, très coulante, est sans doute exacte, mais elle n'est ni d'un bibliste ni d'un archéologue, à en juger par de menues impropriétés (Le « Livre de Révélation », 183, ou « des Révélations », 55, 241, reçoit soudain son nom d'Apocalypse, 155). Bref, parler, avec la jaquette, d'une « enquête serrée et lucide » qui apporte des « détails entièrement nouveaux », c'est trop dire. Mais le public non préparé trouvera là, assaisonné d'humour, le fruit de nombreuses lectures et observations, il y prendra un contact plein de charme avec les conditions concrètes où vivait le peuple juif au temps de Jésus-Christ. Les belles photos et les croquis au trait contribueront à évoquer l'état de la Palestine après un siècle environ de domination impériale.

L.-M. D.

F. KLEIN : *Retour aux Réformateurs ou Réforme progressive?* Où est la vraie fidélité protestante? Cahiers de « Foi et vérité », n° 35-36, Genève, 1959; 80 pp.; 2,40 NF.

F. KLEIN : *La valeur du protestantisme moderne*. Éd. Messeiller, Neuchâtel, 1959; 96 pp.

La Revue (cf. sept. 1957, p. 215) a présenté les travaux du pasteur H. de Senarclens, visant à un approfondissement du protestantisme par retour à l'intention des Réformateurs. Voici la tendance opposée du calvinisme contemporain. F. Klein se réclame de Vinet, de Sabatier et de Ménégoz, et de la théologie libérale... La « valeur » du protestantisme moderne résulte, pour F. Klein, non seulement de sa fidélité au message évangélique, mais de sa fidélité à résoudre les questions posées par l'intelligence moderne, avec la diversité des tendances et des réponses que celle-ci implique. La foi porte cette double exigence. Il y a lieu d'être attentif à la recherche qui est celle de l'auteur : si ces formulations sur le dogme ne sont pas recevables pour un catholique, celles par contre sur la formation du dogme et sur le statut de la recherche théologique sont d'un intérêt certain et ont une large portée œcuménique. On aura

intérêt à lire ces deux petits livres, particulièrement clairs, vivants et bien informés si l'on veut comprendre dans son entier le protestantisme moderne.

B.-D. D.

KARL BARTH : *Aux captifs la liberté*, Traduction d'Émile Marion, Labor et Fides, Genève, 1960, 197 pp.

Karl Barth n'ayant pas de chaire attitrée de prédicateur, il accepte souvent de présider le culte à la prison centrale de Bâle. Il y prêche avec une joie particulière. L'Évangile de la libération des captifs prend en effet tout son sens. Tous les hommes ne sont-ils pas des prisonniers auxquels la délivrance doit être annoncée et la mission propre du prédicateur n'est-elle pas de faire entendre la Parole libératrice ? On a eu l'heureuse idée de réunir en volume un certain nombre de sermons prononcés à la prison de Bâle entre 1954 et 1959. On admirera surtout le dépouillement et la qualité évangélique de cette prédication qui ne veut être ni moralisatrice, ni accusatrice. A ceux qui ont enfreint la loi, on ne commence pas par rappeler les exigences de la loi, mais la Bonne Nouvelle de la libération des pécheurs en Jésus-Christ. Karl Barth prédicateur évite de faire de la théologie, mais on reconnaît à travers tous ces sermons l'insistance de la Dogmatique, sur la grâce souveraine de Dieu en Jésus-Christ.

Cl.-J. GEFFRÉ.

LIVRES REÇUS

ANCEL (Mgr A.) : *Le caractère missionnaire de l'école chrétienne*. P.E.L., Lyon, 1961; 36 pp.; 0,90 NF.

AUBRÉE (G.) : *Cet homme nommé Judas*. Éd. La Colombe, Paris, 1961; 162 pp.; 10 NF.

BARBIER (J.) : *La prière chrétienne à travers l'œuvre de Charles Péguy*. Éd. de l'École, Paris, 1959; 200 pp.

BARTH (K.) : *La proclamation de l'Évangile*. Delachaux et Niestlé, Neuchâtel, 1961; 96 pp.

BÉNÉDICTINES DE STANBROOCK : *Au pied de la grille. Bernard Shaw et l'Abbesse Laurentia*. Traduit de l'anglais par J. de la Forest Divonne. Éd. Spes, Paris, 1961; 254 pp.; 9,30 NF.

BERTSCHE (L., c.s.c.) : *Épouse du Christ*. T. IV. Éd. Salvator, Mulhouse, 1961; 143 pp.; 5,40 NF.

BÉRULLE (Cardinal DE) : *Les Mystères de Marie*. Coll. « Lettres chrétiennes ». Éd. Bernard Grasset, Paris, 1961; 270 pp.; 12 NF.

BLANCHARD (Chanoine P.) : *Sainte Marguerite-Marie. Expérience et doctrine*. Éd. Alsatia, Paris, 1961; 232 pp.; 12 NF.

BOLY (J., o.s.c.) : *Étude et analyse du* Dialogue des Carmélites, *de G. Bernanos*. Éd. de l'École, Paris, 1960; 134 pp.

BUHLMANN (W.) : *Afrika, gestern, heute, morgen*. Herder Bucherei, Freiburg, 1961; 176 pp.

BUSSER (H.) : *Gounod*. Coll. « Nos amis les musiciens ». E.I.S.E., Lyon, 1961; 106 pp.; 5,85 NF.

CABASILAS (N.) : *La vie en Jésus-Christ*. Trad. par S. Broussaleux. Coll. « Irénikon ». Éd. de Chevetogne, 1961; 238 pp.

CHABAS (Yv.) : *Catholiques et Protestants. La fin d'une controverse*. Éd. La Colombe, Paris, 1961; 200 pp.; 8,50 NF.

CLUNY (R.) : *La légende dorée de Martin des Gaules*. « Bibliothèque Ecclesia », 65. A. Fayard, Paris, 1961; 150 pp.

CORRAL (Luiz Diez del Corral) : *Le rapt de l'Europe*. Une interprétation historique de notre temps. Traduit de l'espagnol par M. Pomès. Éd. Stock, Paris, 1961; 382 pp.; 12 NF.

DHEILLY (J.) : *Le peuple de l'Ancienne Alliance*. 3e édition. Éd. de l'École, Paris, 1961; 456 pp. — *A la trace de Dieu*. Plan de travail sur l'Ancien Testament. Éd. de l'École, Paris, 1960; 108 pp.

DRAGHI (L.) : *Histoires de l'Ange gardien*. Trad. par G. de Beauvillé. Éd. Vitte, Lyon, 1961; 116 pp.

DUBOIS (Mgr, évêque de Besançon) : *Petite Somme mariale*. T. II. *La dévotion mariale : la liturgie mariale*. La Bonne Presse, Éd. du Centurion, Paris, 1961; 400 pp.; 22,65 NF.

FRITEGOTTO (P. R., o.f.m.) : *De vocatione christiana S. Bernardi Doctrina*. Coll. « Studia Antoniana ». Pontificium Athenaeum Antonianum, Roma, 1961; 126 pp.

GELINEAU (J., s.j.) : *Le Psautier de la Bible de Jérusalem*. Éd. du Cerf, Paris, 1961; 382 pp.

Gerontikon. Éd. Astir, 10, rue Lycurgue, Athènes, 1961; 166 pp.

GIBERT (Dr H.) : *La conduite de l'amour*. Coll. « Siècle et catholicisme ». Éd. Mame, Tours, 1961; 214 pp.

GUARDINI (R.) : *Das Bild von Jesus dem Christus im neuen Testament*. Herder Bucherei, Freiburg, 1961; 144 pp.

GUERRY (Mgr, archevêque de Cambrai) : *L'Église dans la mêlée des Peuples*. La Bonne Presse. Éd. du Centurion, Paris, 1961; 96 pp.; 3,70 NF.

GUILLAUME DE SAINT-THIERRY : *Commentaire sur le Cantique des Cantiques*. Traduits et commentés par le R. P. Thomas, o.c.s.o.. Coll. « Pain de Cîteaux », 9 et 10. Éd. Notre-Dame de Chambarand, 1961; 132 pp.; X 2.

HÉBERT (A. G.) : *Liturgy and society*. The Function of the Church in the Modern World. Faber and Faber Ltd, London, 1961; 270 pp.

HUS (A.) : *Les religions grecque et romaine*. Coll. « Je sais — je crois ». A. Fayard, Paris, 1961; 128 pp.; 4 NF.

Ils attendent le Concile. Cahiers du Témoignage chrétien, Paris, 1961; 80 pp.; 2 NF.

KASSER (R.) : *L'Évangile selon Thomas*. « Bibliothèque théologique ». Éd. Delachaux et Niestlé, Neuchâtel, 1961; 176 pp.

Le commandement nouveau. Réflexions sur la charité fraternelle. Coll. « Spiritualité du laïcat ». L'Action Catholique Canadienne, Montréal, 1961; 212 pp.

LEPROHON (P.) : *François d'Assise*. Notices, choix de citations et d'anecdotes de P. Waleffe. Coll. « Vies et visages ». Éd. du Sud, Paris, 1961; 286 pp.; 100 ill.; 19,50 NF.

Les Textes de Qumrân, traduits et annotés par J. CARMIGNAC et P. GUILBERT. Coll. « Autour de la Bible ». Éd. Letouzey et Ané, Paris, 1961; 288 pp.

LUTHER (M.) : *Œuvres*. T. IX. Labor et Fides, Genève, 1961; 376 pp.

MAGGIOLO (M., o.p.) : *La vocazione religiosa secondo S. Tommaso*. Quaderno n. 31. Ed. Presbyterium, Roma, 1961; 68 pp.

MÈGE (R.) : *L'animateur de loisirs collectifs*. Éd. du Centurion, Paris, 1961; 224 pp.; 8,65 NF.

Neon Martyrologon. Éd. Astir, 10, rue Lycurgue, Athènes, 1961; 302 pp.

Perspectives et limites de l'expérimentation sur l'homme. Coll. « Convergences ». Éd. Spes, Paris, 1961; 216 pp.; 8,10 NF.

PLEYER (K.) : *Zur Geschichte von Herder in Wien.* Herder verlag, Vienne, 1961; 166 pp.

POLIT (J., s.j.) : *Chrétiens tous frères.* Apostolat de la Prière, Toulouse, 1961; 222 pp.; 7,75 NF.

POULET (Dom Ch.) : *Histoire du Christianisme.* T. VII, fasc. 39. Époque contemporaine, pp. 375-545.

PREMM (Mgr M.) : *The Year made Holy.* Trad. de l'allemand. The Bruce Publishing Co., Milwaukee, 1961; 180 pp.; $ 3.50.

REY-MERMET (Th.) : *Saint Gérard, le petit frère qui jouait avec Dieu.* Coll. « Nos amis les saints ». E.I.S.E., Lyon, 1961; 80 pp.

RIONDEL (H., s.j.) : *Dio si è Padre.* Trad. du français. Azione Ed., Trévise, 1961; 200 pp.

RIQUET (M., s.j.) : *La charité du Christ en action, des origines à saint Vincent de Paul.* Coll. « Je sais — je crois ». A. Fayard, Paris, 1961; 160 pp.

RIVESALTES (M.-A. DE, o.f.m.) : *Richesses inexploitées.* Lectures sur la messe. Éd. Notre-Dame de la Trinité, Blois, 1961; 296 pp.

ROBERTUS (A.) : *De Habitatione SS. Trinitatis.* Doctrina S. Thomae in Scripto super Sententiis. « Bibliotheca Carmelitica ». Facultas Theologica, o.c.d., Roma, 1961; 332 pp.

ROBINSON (J.-A.) : *Le Kérygme de l'Église et le Jésus de l'Histoire.* Trad. par E. de Peyer. Coll. « Nouvelle série théologique ». Éd. Labor et Fides, Genève, 1961; 160 pp.

Saint Aelred de Rievaulx. Textes choisis traduits et présentés par le R. P. Dumont, o.c.s.o. Coll. « Les écrits des saints ». Éd. du Soleil Levant, Namur, 1961; 190 pp.; 6,15 NF.

Saint THOMAS D'AQUIN : *Contra Gentiles.* I. Trad. de R. Bernier et M. Corvez. Introd. de A. Gauthier, o.p. Éd. Lethielleux, Paris, 1961; 472 pp.; 39,60 NF.

San Paolo a noi cristiani. Lezioni Quaresimali raccolte e coordinate da P. F. Pellegrino, s.j. Radio Vaticana. Éd. Ancora, Milano, 1961; 248 pp.

SCHMAUS (M.) et FORSTER (K.) : *Der Kult und der Heutique Mensch.* Max Hueber verlag, München, 1961; 358 pp.; 18 DM.

SIMON (L.) : *Une éthique de la sagesse.* Commentaire de l'Épître de Jacques. Éd. Labor et Fides, Genève, 1961; 198 pp.

Studies in Pastoral Liturgy. Ouvrage collectif, edited by Dom P. Murray. The Furrow Trust, Maynooth, 1961; 306 pp.

THURIAN (Max, Frère de Taizé) : *L'homme moderne et la vie spirituelle.* Éd. de l'Épi, Paris, 1961; 144 pp.; 6,90 NF.

TORRELL (J.-P., o.p.) : *La théologie de l'épiscopat au premier Concile du Vatican.* Coll. « Unam Sanctam », 37. Éd. du Cerf, Paris, 1961; 326 pp.

TREVETT (R.-F.) : *Le sixième commandement, le chrétien et la sexualité.* Trad. de l'anglais par J. Vernet. « Bibliothèque Ecclesia ». A. Fayard, Paris, 1961; 206 pp.; 8,50 NF.

URTASUN (Mgr, évêque d'Avignon) : *L'évêque dans l'Église et son diocèse.* Coll. « Je sais — je crois ». A. Fayard, Paris, 1961; 110 pp.; 4 NF.

Visages de la prière. Documents catéchétiques, n° 10. Éd. C.E.F.A.G., Paris, 1961; 12 pp.

Voies Nouvelles du Loisir. L'Action catholique canadienne, Montréal, 1961; 240 pp.